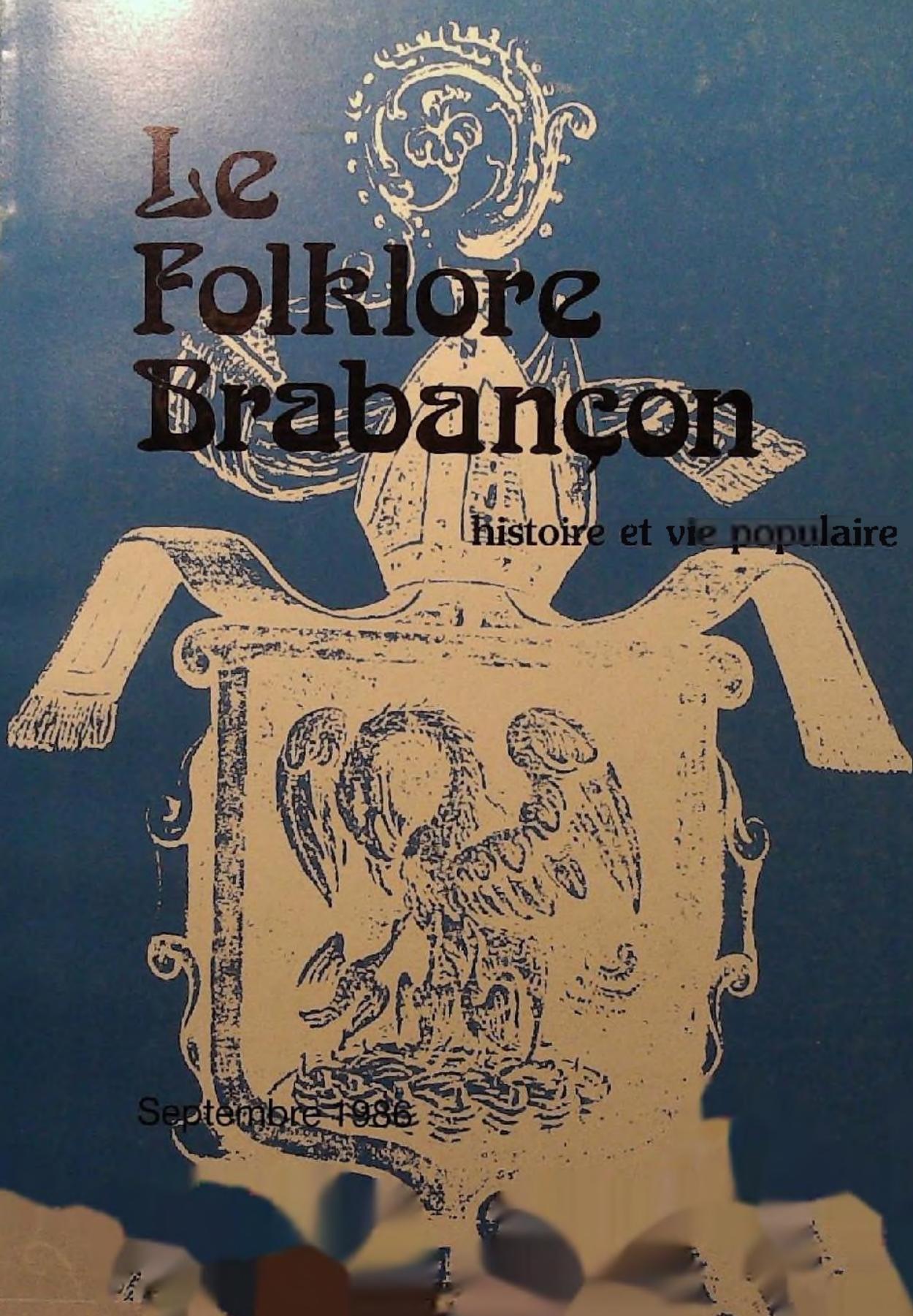


Le Folklore Brabançon

histoire et vie populaire

Septembre 1986



LE FOLKLORE BRABANÇON

Histoire et vie populaire

Septembre 1986 - N° 251

Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Président : Francis DE HONDT, député permanent.

Vice-Présidents : Jacques MARCHAL et Didier ROBER, députés permanents.

Directeur : Gilbert MENNE.

Rédacteur : Myriam LECHÈNE.

Lay-out : Marc SCHOUPPE.

Prix au numéro : 70 F.

Colisaison 1985 (4 numéros) : 250 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes, 61, 1000 Bruxelles.

Tél. : 02/513.07.50.

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

G.C.P. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques : 000-0025594-83.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du « Folklore Brabançon » qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

Le numéro 251 de la revue « De Brabantse Folklore » contient les articles suivants

ARTIKELS

- Dielegem : Geschiedenis van een site.**
 Met medewerking van Frans Van Bellingen, Pierre Van Nieuwenhuysen, Charles Huygens, Stephan Van Bellingen, Gladys Guyot, Robert Van Den Haute 202

MEDEDELINGEN

- Volksverhalen uit Merchtem-Perzegem 5.** 270
P.J. Verhaghen en zijn schilderijen te Erps (Kortenberg). 277
Oorlogsaffiches in het Koninklijk Legermuseum. 280
Studiedag over kindercultuur te Leuven. 281
Brabant in de XIIIde eeuw. 282

LEESTAFELNIEUWTJES

- Simone Scheers
Miscellanea J.R. Mertens. 283
 Leo Van Buyten
Nationaal biografisch woordenboek 11. 285
 Leo Van Buyten
Geïllustreerde inventaris van het kunstpatrimonium in Asse. 289
 Leo Van Buyten
Stefaan Top ed. : Ethnologia Flandrica. 291
 Stefaan Top
Herbert und Elke Schwedt : Schwäbische Volkskunst. 292
 Stefaan Top
Karl Litzow : Keramische Technik, Vom Irdengut zum Porzellan. 294
 Hervé La Barthe
Carnaval. 295

Dielegem : Histoire d'un site

Le mot du Président

Il y a vingt-cinq ans, se constituait le « Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore du Comté de Jette et de la région ». Son but initial était le sauvetage de la demeure abbatiale de Dielegem. Un tel anniversaire ne pouvait évidemment pas passer inaperçu, c'est pourquoi notre société a résolu de mettre sur pied une exposition, ayant pour objet le passé de l'abbaye de Dielegem et de son cadre.

Nous voudrions exprimer ici notre reconnaissance à la Province de Brabant et à diverses institutions qui apportent leur soutien concret à notre initiative.

L'histoire multiséculaire de l'abbaye de Dielegem a déjà fait l'objet de plusieurs publications, entre autres dans le « Comté de Jette ». Conscients de ce fait, nous avons tenté, tout au long de ce numéro du « Folklore Brabançon », de mettre l'accent sur des aspects peu connus et inédits du passé de l'institution religieuse, qui marqua notre région de manière si profonde.

Les articles présentés en ces pages ne peuvent nullement être considérés comme catalogue de l'exposition; ils n'en sont pas moins une source précieuse et indispensable pour qui veut découvrir les heurs et malheurs de l'abbaye de Dielegem.

Nos remerciements s'adressent aussi à nos membres, qui rédigèrent et constituèrent cette brochure : Marcel Bourgeois (M.B.), Gladys Guyot (G.G.), Charles Huygens (C.H.), Stephan Van Bellingen (St.V.B.), Robert Van den Haute (R.V.d.H.) et Pierre Van Nieuwenhuysen (P.V.N.H.). Leur tenacité et leurs recherches nous permettent d'approcher la réalité de la vie quotidienne des chanoines de Dielegem et de nos ancêtres au cours des siècles, car l'histoire d'une abbaye ne peut être dissociée du milieu dans lequel la communauté religieuse prit naissance et se développa.

F. VAN BELLINGEN
 Président du « Comté de Jette »

Introduction

L'abbaye de Jette-Diligem fut d'abord augustine durant une cinquantaine d'années puis norbertine pendant sept siècles, la plus modeste et la moins connue de celles du Brabant. La plus modeste par son domaine foncier d'environ 760 ha. et 14 fermes, par ses bâtiments moins grandioses semble-t-il que ceux d'Averbode, Grimbergen, Tongerlo, par ex., par ses revenus : 23.973 fl. par an à la fin du XVIII^e siècle, par le nombre assez restreint de ses membres une bonne trentaine en moyenne qui desservaient 9 paroisses (!). La moins connue à cause de la destruction de ses bâtiments, sauf la demeure abbatiale, et celle de ses archives, déjà partiellement détruites au cours des siècles et dispersées ou disparues lors de la Révolution française. Elle n'a pas survécu à celle-ci parce que son église n'était pas paroissiale au contraire de la plupart des autres abbayes norbertines, et que, malgré les tentatives de certains de ses membres, elle n'a pas pu revivre. En tout état de cause, elle a été essentiellement un centre religieux en même temps que culturel et socio-économique (2).

(1) A titre de comparaison, à la fin du XVIII^e siècle, Averbode comptait 55 chanoines, 37 fermes, 327.248 verges (près de 3.000 ha) 63.654 fl. de revenus; Grimbergen, 37 chanoines, 5 fermes, 409.503 verges (environ 3.868 ha), 60.888 fl.; Park, 52 ch., 17 fermes, 325.187 verges (2.797 ha), 46.209 fl.; Tongerlo était la plus nombreuse : 114 religieux et la plus riche, 123.375 fl., mais toutes distribuaient des aumônes en nature ou en argent aux pauvres, leurs habitants.

D'après les rapports de Kötberg, membre du Conseil Privé, au X A G R, Cons. Austr., n° 745 et 746, et les tableaux publiés par R. van Uytven et J. De Puydt, *De kloosters der abdijen in de Oostenrijkse Nederlanden*, dans : *Bijdragen tot de Geschiedenis*, 3de reeks, 17de deel, art. 1.2, 19ste jaargang, 1905, t. 1, 5-80.

(2) Les abbayes citées plus haut ont survécu au XIX^e siècle surtout parce que leur église était paroissiale.

ARMOIRIES DE L'ABBAYE : « D'azur à la chanté d'or »

Penes ornithologes fabula putetur licet
Pelicanus ales, qualis a pectoribus
Cruore pullos fingitur pascens suos;
Dilectionis symbolum hoc equidem sibi
Statuere fratres, nam quid absurdi notes,
Ubi veritati fabulae intentum quadrat?
Vox (Diligam te Domine) in auctore unicum
Dilectionis tendit; è ligno Crucis
Qui nos cruore pavat indignos suos.

Chan. Ambroise Leeuwet (1614-1666)

« D'après les ornithologues, c'est à tort
Que du pélican nous nous figurons le sort
Présentant à ses petits son sang en breuvage.
Pourtant ce symbole de l'amour est juste
Nos frères ne pouvant rien y trouver de profane
Quand la fable exprime la réalité
De Celui qui, du haut de la Croix, nous aimait,
Diligam te Domine, Sauveur unique
Qui nourris de ton sang tes serviteurs indignes. »

Situation et origine

Les chanoines, après avoir séjourné dans un lieu provisoire, à l'entrée du village de Jette (près du « Spiegel-Miroir »), se fixèrent dans un repli vallonné, plus solitaire, à l'extrémité des habitations, le long de l'ancienne route vers l'O. que l'historien Sanderus au XVII^e siècle appelle encore « Strata Regia », près de laquelle on retrouve des vestiges de villas-romaines à Jette et à Wemmel. Terrain assez fertile, marécageux par endroits, il était plutôt favorable aux cultures et aux prairies alternant avec des bois, mais encore très peu peuplé, il comprenait des étendues à défricher, travail à entreprendre par le monastère.

Le premier terrain à Jette fut un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin qui avaient repris la vie en commun selon les normes évangéliques et la tradition augustinienne remises en vigueur par le courant réformateur de la fin du XI^e siècle dans toute l'Église (7).

Sa fondation officielle, précédée de démarches, date de la charte du 14 septembre 1095 par laquelle l'évêque de Cambrai consacre la « cella », oratoire et couvent primitif dans la « villa » de Jette et ratifie la donation par un seigneur local, Onulphe de Wolvertem, de 12 bonniers de terres (± 12 ha), la dîme de Melsbroek et la moitié de celle qu'il possède à Wolvertem (8). Donation modeste qui s'accroîtra dans la suite par les enfants mêmes d'Onulphe et d'autres donateurs. Une seconde charte en 1106 confère le titre d'abbé au prieur Waltelme, tandis que celle du 24 septembre 1112 octroie l'église paroissiale de Jette avec la chapelle annexe de Ganshoren, les églises de Meuzegem (hameau de Wolvertem) et de Over-Heembeek à la jeune abbaye, un moulin à eau à Jette sur le « Molenbeek », une brasserie, etc. (9).

Pourtant l'abbaye ne parvint pas à se développer par manque de recrues et insuffisance de ressources, aussi son sort fut-il incertain vers 1130 et l'abbaye bénédictine d'Affligem aurait-elle essayé de se l'incorporer sans succès d'ailleurs (10). A l'époque l'ordre canonial de Prémontré, récemment fondé par saint Norbert pour former un clergé fervent et zélé, était en pleine efflorescence dans les Pays-Bas où les monastères de Floreffe, Saint-Michel à Anvers, Grimbergen furent fondés entre 1120 et 1130, celui de Zalegem en 1134, transféré à Tronchiennes en 1138. Ce dernier avec Grimbergen donna les premiers chanoines norbertins à Jette entre 1140 et 1150, confirmant ceux qui restaient dans la règle de saint Augustin, rendue plus stricte par saint Norbert. Goswin, premier abbé de Tronchiennes porte déjà le titre de « père abbé » de Jette, et Théodoric († 1142), successeur de Waltelme était probablement venu de Tronchiennes (11).

L'abbaye médiévale

Aux XII^e et XIII^e siècles, le patrimoine abbatial se constitue définitivement par des donations, achats ou échanges. Il comprenait des bâtiments et terres, dîmes, cens et rentes, un refuge à Bruxelles, rue Finquette derrière la Senne, le tout garanti par des chartes pontificales, épiscopales et ducales. En 1218, à la suite d'un échange foncier avec le seigneur Nicolas de Diligem, l'abbaye prit le nom de « Diligem », orthographié de manières diverses, et inspiré par le premier mot du psaume 17 : « Diligam te Domine » avec le pélican comme emblème (12). En outre des paroisses citées plus haut, l'abbaye desservait celles de Wolvertem, Impde et Rossem, de Neder-Heembeek en Brabant flamand et de Denderleeuw en Flandre. Elle possédait une cour censale, respectivement à Jette, Beersel, Dilbeek, ces deux dernières jusqu'à la fin du XV^e siècle, à Heembeek et Wolvertem, toutes localités où elle avait le plus de biens fonciers.

Au Moyen Âge, les abbés se succédèrent rapidement et sont peu connus, parfois même incertains par manque de documents. On sait par des cartulaires d'autres abbayes qu'ils se déplaçaient souvent pour être, avec l'un ou l'autre abbé voisin, témoins et signataires de chartes d'institutions ecclésiastiques.

Quelques événements de l'abbaye jettoise ressortent pourtant des ombres de son histoire. Et d'abord la guerre de Grimbergen, auréolée par la légende et dans laquelle elle avait pris parti pour le jeune duc Godefroid III (1142-1190) contre les puissants Berthout, appuyés par l'abbaye de Grimbergen, mais les deux monastères furent presque également détruits. Une réconciliation intervint entre eux, car en 1273, l'abbé Godascal, de Jette, conclut avec son homologue de Grimbergen une confraternité de prière, souvent renouvelée dans la suite (13). L'abbé Gérard II (1300-1308) reçut de la princesse Marguerite d'Angleterre, femme de Jean II de Brabant, des reliques de saint Blaise, « le

(7) Art. Chanoines, dans : Dictionnaire d'histoire et de Géographie Ecclesiastique, t. XII, 1953 col. 353-404.

(8) Charte plusieurs fois citée : A. MIRAEUS en J.F. FOPPENS, *Opera diplomatice et historica*, t. II, p. 954, Bruzeles, 1723-1748, 4 vol.; C. VAN GESTEL, *Historia sacra et profana Anni-episcopatus Mechinensis*, t. II, p. 85, La Haye, 1725, 2 vol.; C.L. HUGO, *Sacrae canonici ordinis Praemonstratensis Annals in dua partes divisi*, t. I^{er}, Preuves, ca. 508, Nancy, 1734, 2 vol., *Necrologium abbatiae Diligemensis*, J. LAVAILLE, dans : *Annales Praemonstratensis*, t. 22, 1928, p. 1-25.

(9) Charte de 1106 publiée dans A. MIRAEUS et J.F. FOPPENS, *op. cit.*, p. 955; C. VAN GESTEL, *op. cit.*, t. II, p. 86; *Micrologium*, p. 4; Charte de 1112 publiée dans A. MIRAEUS, et J.F. FOPPENS, t. II, p. 89; C. VAN GESTEL, *op. cit.*, t. II, p. 87; C.L. HUGO, *op. cit.*, ca. 508, *Necrologium*, p. 4-5.

(10) A.A.III, B. REGAUS, *Haffigemium illustratum*, col. 1078. *Cartulaire d'Affligem* édité E. DE MARNEFFE dans : *Annales Hist. Ecol. Belgique*, t. 15, n. VIII, 1894.

(11) Stadsarchief Gent, Aboij Drongen, n° 14. *Chronicon Tronchiensis* dans : *Corpus Chronicorum Flandriae t. I^{er}*, p. 605, chronique rédigée par le prieur Norbert Lammons († 1841) qui recueillit une masse de documents dont les mentions, contrôlées par les calculaires se révèlent authentiques. N. WEYNS, *L'abbaye de Tronchiennes*, dans : *Monasticon*, t. VII, 3^e vol., p. 507-568.

(12) A.G.R.-A.E., n° 6982, p. 18; *Necrologium*, p. 18, A. SANDERUS, *Genealogia sacra celebris et antiquae abbatiae jettensis vulgo Diligem*, p. 9.

(13) A.G.R., p. 14, n° 72. La confraternité fut renouvelée en 1627, 1649 et 1859, actes au A.Abb. Grim., n° 2; en 1723 et 1738, actes aux A.Abb. Grim., t. IV, n° 35 et 48.

(14) A. SANDERUS, *op. cit.*, p. 10.

saint favori des croisés flamands »⁽¹⁾. Au XV^e siècle, Diligem subit l'influence de la « Devotio moderna » dans la foulée de Ruusbroec, de Thomas a Kempis, auteur de « l'Imitatio Christi » et des Frères de la Vie commune. Des abbés copièrent eux-mêmes des manuscrits pour enrichir la bibliothèque et nourrir la vie spirituelle et liturgique des chanoines⁽²⁾.

Les premiers ducs de Brabant avaient favorisé Diligem, comme les autres monastères de leur territoire, par des donations et des chartes, mais à partir de Jean I^{er} (1261-1294), taxes, corvées de charroi, gîtes de la meute ducal, aides et prêts d'argent à diverses occasions s'abattirent sur les « cloesteren » ou « godshuysen » dont les chefs se solidarisèrent progressivement dans la résistance au pouvoir ducal. Cette solidarité aboutit à la constitution de l'ordre ecclésiastique, le premier en dignité aux Etats de Brabant à la fin du XV^e siècle puis aux Etats-Généraux à partir de Philippe le Bon, situation qui entraîna les abbés dans la politique au détriment parfois de la vie religieuse. L'abbé Roland Piquot (1470-1501) assista avec celui d'Affligem en 1476 à Gand aux Etats Généraux où ils tinrent tête au chancelier Hugonet, porte-parole de Charles le Téméraire. Le XV^e siècle s'acheva dans « le sang et les larmes » par suite de la « guerre des Flamands » contre le régent de nos provinces, l'archiduc Maximilien d'Autriche. Diligem fut détruite au point que ses habitants durent se réfugier dans des lieux plus sûrs pendant six ans, après lesquels ils reconstruisirent progressivement leur abbaye pour la seconde fois de son histoire⁽³⁾.

Un XVI^e siècle tourmenté

Ce siècle fut marqué à Diligem par une série de facteurs défavorables à la vie religieuse et à la prospérité économique : abbés ambitieux et mondains, pression du gouvernement central participant aux élections abbatiales par un de ses représentants⁽⁴⁾, contributions financières imposées à la fois par l'Etat et par l'abbaye-mère de Prémontré, celle-ci réduite souvent en commende⁽⁵⁾, guerres entre Charles-Quint

⁽¹⁾ A SANDERUS, *op. cit.*, p. 12.

⁽²⁾ *Necrologium...*, p. 32.

⁽³⁾ Bulle favorisant les élections du pape Léon X en faveur de Charles-Quint, 5 juin et 1615, réglée par le compromis du 12 février 1564 entre Philippe II et les abbés brabançons.

⁽⁴⁾ La commende était la nomination d'un ecclésiastique ou même d'un laïc, créature du pouvoir public, comme abbé qui percevait les revenus abbatiaux mais n'habitait pas. Cette pratique fut fréquente en France mais vivement combattue dans les Pays-Bas.

et François I^{er} puis celles de religion à la fin du siècle et qui, pour la troisième fois, ruinèrent l'abbaye et dispersèrent ses membres.

Cornelle van der Goes (1512-1537), intelligent, actif et ambitieux, obtint en 1532 la prélatrice, dignité qui conférait le port de la crosse et de la mitre, donc les honneurs pontificaux. Dans l'opposition des prélats aux exigences financières de l'empereur, il joua un rôle habile qui lui valut sa nomination à la tête de l'importante abbaye de Middelbourg d'où il était d'ailleurs venu à Diligem. Avant de partir, il offrit peut-être à son coadjuteur le tableau de la « Légende de Marie-Madeleine ».

Arnold Mahieu (1540-1574), prélat mondain, avide d'honneurs et de jouissances, séjourna beaucoup plus au refuge de Bruxelles que dans son abbaye où sa mauvaise gestion et ses dépenses somptuaires ruinèrent l'abbaye sans parler de la décadence religieuse. Les prélats de Tronchiennes, Grimbergen et Park le placèrent sous leur tutelle et l'exilèrent pendant près de trois ans à l'abbaye de Park bien qu'il se défendit d'une manière véhémement⁽⁶⁾. Un an avant ces événements, en 1554, le cardinal Réginald Pole (1500-1558), cousin de Marie Tudor, séjourna à Diligem, « où il avait coutume de loger lorsqu'il était en Flandre », au moment du mariage du futur Philippe II avec Marie Tudor, mariage que le cardinal réprouvait prévoyant ses conséquences funestes⁽⁷⁾.

Liévin van Coudenberg (1574-1603), du lignage bruxellois de ce nom, aurait pu redresser la situation s'il n'avait été entraîné avec les autres prélats brabançons dans l'opposition à l'absolutisme de Philippe II dont les causes étaient complexes et souvent ambiguës. En 1578, les troupes anti-espagnoles saccagèrent et incendièrent les monastères autour de Bruxelles sous prétexte que l'armée de don Juan, gouverneur général et demi-frère du roi, pourrait les occuper. Le 6 février probablement, Diligem fut parmi les victimes au point que seule une grande Croix resta debout parmi les ruines. Les religieux avaient déjà fui, confiant des objets sacrés et des manuscrits précieux à un bourgeois de Bruxelles qui ne les rendit pas⁽⁸⁾. Quelques-uns trouvèrent asile avec le prélat au refuge urbain, d'autres aux abbayes d'Averbode et de Saint-Michel⁽⁹⁾. A partir de 1594, les survivants revinrent à Diligem et la

⁽⁶⁾ A.G.P., Pap. d'Etat et d'Ambiance, cart. 1822, J. VERBESSELT, *Bijdragen tot de geschiedenis van de abdij van Diligem-Jella*, dans *De Brabantische Folklore*, 19, 1940, n° 111-112, p. 206 et suiv.

⁽⁷⁾ J.A. BETHOU, *Historiarum temporum*, trad. hse., t. II, p. 435, Londres, 1734, 18 vol.

⁽⁸⁾ A. SANDERUS, *op. cit.*, t. 3.

⁽⁹⁾ A. SANDERUS, *op. cit.*, p. 6.

⁽¹⁰⁾ Arch. Abd. Averbode, *Pastorale Averbodensis*, L. n° 166, f. 22 r.

vie quotidienne put reprendre tant bien que mal.

Relèvement de l'abbaye au XVII^e siècle

Trois grands prélats, dans la première moitié du XVII^e siècle, restaurèrent l'abbaye au point de vue spirituel et temporel. Mais les guerres de Louis XIV entravèrent sa prospérité économique.

Martin Heckius (van den Hecke) (1603-1623), « toujours bon religieux », fit appliquer les décrets du chapitre général de l'ordre en 1618 qui remettaient en vigueur la vie communautaire, le vœu de pauvreté et la discipline religieuse. Il prit part, comme ses confrères, aux Etats de Brabant et aux nombreuses festivités religieuses et civiles qui ponctuaient la vie de tous à cette époque.

Jean-Baptiste de Haseler (Hazeler) (1623-1645) entreprit la reconstruction de l'église en style baroque, général dans nos régions et manifestant l'esprit de la Contre-Réforme catholique. Soucieux des études, il envoya deux chanoines, Corneille Lamberti et Norbert Godefridi, au collège norbertin fondé à Rome en 1571; d'autres à celui de Louvain pour lesquels il reçut, en 1634, trois bourses annuelles de 625 fl. du seigneur de Rivieren, Jette et Ganshoren, Antoine de Tassis et sa femme Emérentienne des Marès.

A cette époque, l'historien et poète Jean-Baptiste Gramaye († 1635) écrivit un poème « Encomium abbatiæ Jettensis » pour célébrer la restauration de l'abbaye. En voici la traduction française :

Ma plume écrit un poème, mon amour en est la cause

Par lequel je suis lié à mon ordre blanc.

Sur mon visage est la peine; mon amour est cause de ma douleur

En voyant les toits blancs assombris,

L'espoir pourtant demeure en mon âme et l'amour aussi

En voyant que ce qui est détruit peut rapidement se reconstruire.

Je t'aimerai, toi Dilligem et chacun avec moi.

Autrefois le vrai amateur estima la blancheur du Prémontré

La fécondité d'Augustin, les fruits de Norbert ⁽²⁰⁾.

Martin Heckius II (1645-1662), neveu du précédent, continua l'œuvre de ses deux prédécesseurs immédiats. Il apura les dettes de

⁽²⁰⁾ *Bruxelli cum suo comitatu*, dans *Antiquitates Ducatus Brabantiae*, Louvain, 1708, in P, p. 14

l'abbaye, contribua à l'ornementation de l'église, fit reconstruire une ferme proche de l'abbaye et la cure de Wolvertem, pratiqua le mécénat, notamment envers l'église d'Alsemberg ⁽²¹⁾. Les relations avec le seigneur temporel, François I^{er} de Kinschot (1577-1651), chancelier de Brabant en 1649, puis son fils, François II (1616-1700), comte de Saint-Pierre Jette, furent parfois troublées par des conflits de compétence, pourrait-on dire, pour se rétablir ensuite cordialement. En 1648, François II et sa première femme, Gertrude Lanchals, firent ériger au bout de la drève de leur château de Rivieren, une chapelle dédiée à sainte Anne dont le culte était alors très répandu. Le curé de Jette la desservait à certains jours de la semaine.

Corneille Lamberti (1663-1678), d'un milieu humaniste anversois, a laissé un recueil de poèmes en latin, flamand et italien, cette dernière langue qu'il avait apprise lors de son séjour au collège romain ⁽²²⁾. Comme curé de Zellik, il reconstruisit l'église Saint-Bavon, et comme prélat, il acheva le nouveau dortoir abbatial et agrandit le refuge à Bruxelles. Il vécut les premières guerres de Louis XIV et leurs exactions, ainsi que la dernière grande peste de l'Ancien Régime en 1667-1669 qui fit quelques victimes parmi les chanoines desservants de paroisses.

Sous l'abbatit de François Kerremans (1680-1689), d'une famille malinoise de magistrats, une jolie chapelle en style baroque fut érigée dans la baronnie et la paroisse d'Impde en l'honneur de « O.L.V. Behoudenls der Kranken » (Salus infirmorum) à la suite de faits extraordinaires qui avaient attiré beaucoup de monde.

Henri-Ferdinand Huys (1689-1720), Bruxellois, membre de la députation des Etats de Brabant, défenseur de leurs prérogatives et du gouvernement autrichien représenté par le marquis de Prié, fut en butte à la vindicte des bourgeois de Bruxelles dans les troubles populaires qui éclatèrent en 1717-1719 au sujet d'un règlement des « Nations » et d'impôts ⁽²³⁾. Le 20 juillet 1718, la foule pilla le refuge abbatial, reconstruit après le bombardement de 1695, brûla ce qu'elle jeta les archives dans la Senne. Le prélat ne put que se sauver par un pont sur la rivière et il se cacha dans une auberge proche ⁽²⁴⁾.

⁽²¹⁾ C. THEYS, *Over erkele schildingen in de kerk van Alsemberg*, dans *Byen Schone en de Brabant* t. 18, 1934, p. 331-334, t. 35, 1952, p. 229-237 et t. 40, 1957, p. 401-404.

⁽²²⁾ *Sier.Biblio. Antw.*, Coed 118.

⁽²³⁾ Documents inédits concernant les troubles de la Belgique sous le règne de Charles VI, par I. P. GACHARD, t. 1^{er}, p. 299. François Kerremans fut d'abord ennemi personnel de Charles VI de Brabant.

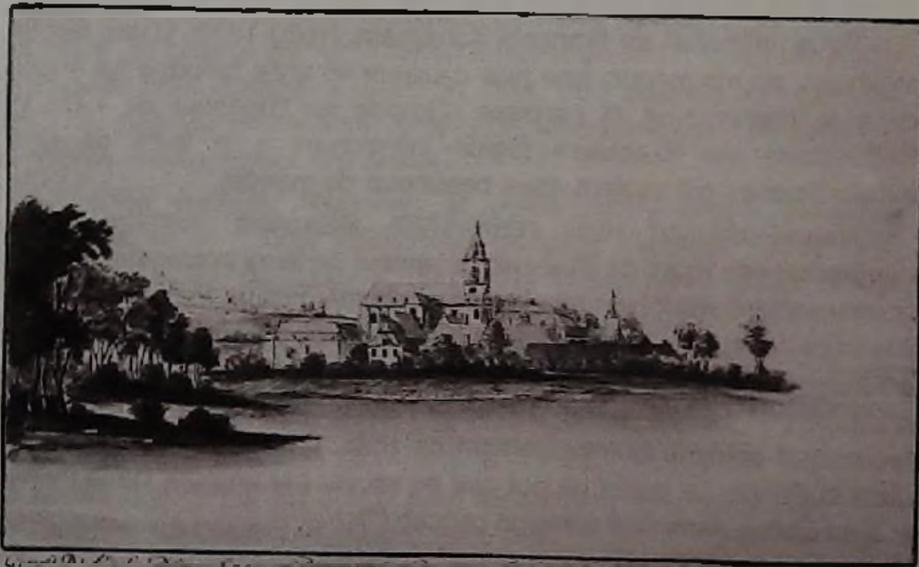
⁽²⁴⁾ A.Ville Bruxelles, n° 2920.

Un certain immobilisme au XVIII^e siècle

Les prélats du dernier siècle de l'abbaye continuent à bâtir, ils siègent aux Etats de Brabant; participent aux fêtes et services religieux et au mécénat – dignité oblige –; au chapitre général de l'ordre en 1738, le dernier de l'Ancien Régime, mais ils ne semblent pas avoir conscience de l'évolution intellectuelle et religieuse de l'époque, vivant comme jadis dans un milieu conservateur et routinier. Celui-ci a été bien perçu par le norbertin français, Henri-Julien Le Sage (1757-1832), émigré en Belgique en 1791 : « En général, les études du clergé belge se concentraient dans une sphère assez étroite... »⁽²⁶⁾.

Sous l'abbatit d'Henri Crockaert (1720-1744), les abbayes de Diligem et de Grimbergen célébrèrent avec faste en 1723 le 450^e anniversaire de leur confraternité. Avec retard, le prélat souscrivit à l'édition de l'œuvre du chanoine Charles Hugo sur l'histoire de l'ordre et en reçut les deux tomes⁽²⁷⁾.

L'abbatit d'Henri van Eesbeek dit van der Haegen, ne fut que trop court (1744-1749) et marqué par la guerre de la Succession d'Autriche



L'abbaye de Dileghem en 1772 (œuvre anonyme).

⁽²⁶⁾ A. Abd. Averbode, *Essai sur l'histoire, les mœurs et les voyages d'un religieux civil à l'étranger à une religion allemande de son ordre*, t. I^{er}, p. 35.

⁽²⁷⁾ *Annales Prémonstratenses*, Nancy, 1734.

avec occupations de troupes et réquisitions mais moindres qu'au XVII^e siècle.

Les prélats Ferdinand Valvekens (Valvequens) (1750-1771) et Jean-Baptiste Van den Daele (1771-1789) furent de bons administrateurs mais autoritaires dans leur gouvernement, influencé par le despotisme éclairé du temps.

Le second demanda à l'architecte de Charles de Lorraine, Laurent-Benoît Dewez (1731-1812) les plans d'une nouvelle abbaye en style néoclassique ou Louis XVI, alors en pleine vogue, mais il ne vit achever que le gros œuvre de la demeure abbatiale car il mourut le 18 septembre 1789.

Auparavant Joseph II avait ordonné aux monastères de se constituer en congrégations nationales pour ne plus dépendre de supérieurs étrangers. La première assemblée des norbertins belges eut lieu au refuge de Diligem les 22 et 24 avril 1782. L'abbé de Floreffe, Jean-Baptiste Dufresne (1764-1791) fut élu visiteur général pour les Pays-Bas, assisté de quatre abbés consultants. Mais les circonstances allaient bientôt rendre caduques ces dispositions. Le roi « philosophe » n'osa pas supprimer les abbayes dont les chefs étaient membres des Etats de Brabant, mais il les obligea à dresser un inventaire de leurs biens et revenus, du nombre de leurs membres et du déroulement des dernières élections abbatiales⁽²⁸⁾.

Déjà sous Charles de Lorraine, l'abbaye avait dû collaborer à l'urbanisation de Bruxelles par la construction, rue Ducale actuelle, en pierres de ses carrières, de huit maisons qu'elle loua.

Suppression définitive de l'abbaye

La fin du XVIII^e siècle s'acheva tragiquement pour les Pays-Bas en général et les monastères en particulier.

Le 52^e abbé et 17^e prélat, André de Maeght, élu le 13 octobre 1789, ne prit aucune part à la Révolution brabançonne et ne fut installé et béni qu'en avril 1790. Lors de la première invasion française, il se réfugia à Breda parce qu'il était lié au gouvernement autrichien. De retour sous la restauration des autorités légitimes, il participa aux séances des Etats et à l'inauguration de l'empereur François II comme duc de Brabant le

⁽²⁸⁾ A.G.R., Cons. Privé Autr., n^o 745-748.

23 avril 1794 ^(*)). Après la victoire française à Fleurus (24 juin 1794), il suivit les membres des Etats en Hollande puis en Rhénanie, il séjourna furtivement à Bruxelles en 1795, après quoi on perd sa trace; on sait seulement qu'après le concordat de 1802, il essaya vainement de restaurer l'abbaye et qu'il mourut à Tamise le 6 janvier 1829 ^(**).

Pendant ce temps, à l'abbaye, taxes, réquisitions, enquêtes et inventaires se poursuivaient jusqu'à la suppression définitive de 20 brumaire an V (10 novembre 1796) et l'expulsion « manu militari » des 17 chanoines conventuels. Trois rachetèrent des biens abbatiaux, fin 1796, dans l'espoir de faire revivre leur monastère en préservant l'avenir, mais déçus, ils les revendirent deux ans après ^(**). Les desservants de paroisses se cachèrent durant la persécution déclenchée par le Directoire en 1798-1800, ce fut le « Besloten tijd ». Le chanoine Jean-Joseph van den Block, ayant refusé de prêter le serment « de haine à la royauté et à l'anarchie », fut déporté à l'île de Ré où il mourut le 1^{er} mars 1800 ^(**). Les autres se réfugièrent dans leurs familles, chez des amis et où ils purent. Les bâtiments furent détruits, sauf la demeure abbatiale, seul témoin du passé et qui est maintenant le Musée communal de Jette. Les fermes et les terres furent vendues aux enchères le plus souvent au profit des occupants français.

Conclusion

Comme toutes les abbayes norbertines, celle de Jette-Dillgem a essayé de concilier la vie pastorale active et la vie communautaire conventuelle plus contemplative selon la spiritualité de l'ordre. Au cours de son histoire séculaire, elle a donné de bons prêtres aux paroisses dont elle avait la charge; elle a fourni du travail à la population jettoise; elle a collaboré au rayonnement des styles architecturaux selon les époques; elle a été fidèle aux autorités politiques légitimes, parfois à son détriment, comme en 1718, tout en sachant défendre ses privilèges et ceux du pays au sein des Etats de Brabant. A l'instar des autres monastères, elle a connu des périodes de ferveur et de décadence, tributaires des circonstances historiques et plus encore de la valeur de ses chefs.

^(*) A.G.R. Cons. Privé Autr., n° 38

^(**) M. DE MEULEMEESTER, *Notes d'histoire jettoise*, p. 61, reproduit l'image mortuaire du prêtre

^(**) A.G.R. Nol. Brabant, n° 9282

^(**) J.B. VAN DAVEGEM, *Het Martelaars-Boek der Belgische geestelijkheid in den tijd der Fransche omwenteling*, p. 410, Gand, 1878.

GEOLOGIE DES ENVIRONS DE DIELEGHEM A JETTE

1. Introduction

L'Abbaye de Dieleghem peut apparaître comme le centre de rayonnement des activités du Cercle d'Histoire et d'Archéologie du Comté de Jette-Ganshoren.

Il nous a semblé, par conséquent, opportun de livrer une description géologique de Dieleghem et environs qui constitue un des noyaux historiques du développement de Bruxelles Nord-Ouest, notamment par l'essor de l'industrie extractive de grès, en activité dès le Haut Moyen Age.

2. Localisation géographique

La zone étudiée est délimitée par le chemin de fer au Sud, les environs de l'Hôpital Brugmann à l'Est et s'étend jusqu'au flanc de la colline parcourue par l'Allée des Moutons et la Chaussée Romaine.

Une série d'axes importants ont été figurés sur la carte: le tracé récent de l'Avenue de l'Exposition Universelle, la Chaussée de Dieleghem, prolongée par la Chaussée de Wemmel et la rue Bonaventure qui a joué un rôle important en qualité d'axe de transport des moellons rocheux extraits des carrières ⁽¹⁾. Le Chemin du Calvaire de Dieleghem a également été représenté, à titre de repère.

3. Description géologique du site

3.1. Préliminaires

La carte géologique jointe en annexe a été dressée sur base des cartes au 1/5.000^e du Ministère des Travaux Publics ⁽²⁾ et de la carte géologique de Rutot ⁽³⁾ au 1/40.000^e. Pour des facilités de lecture, les

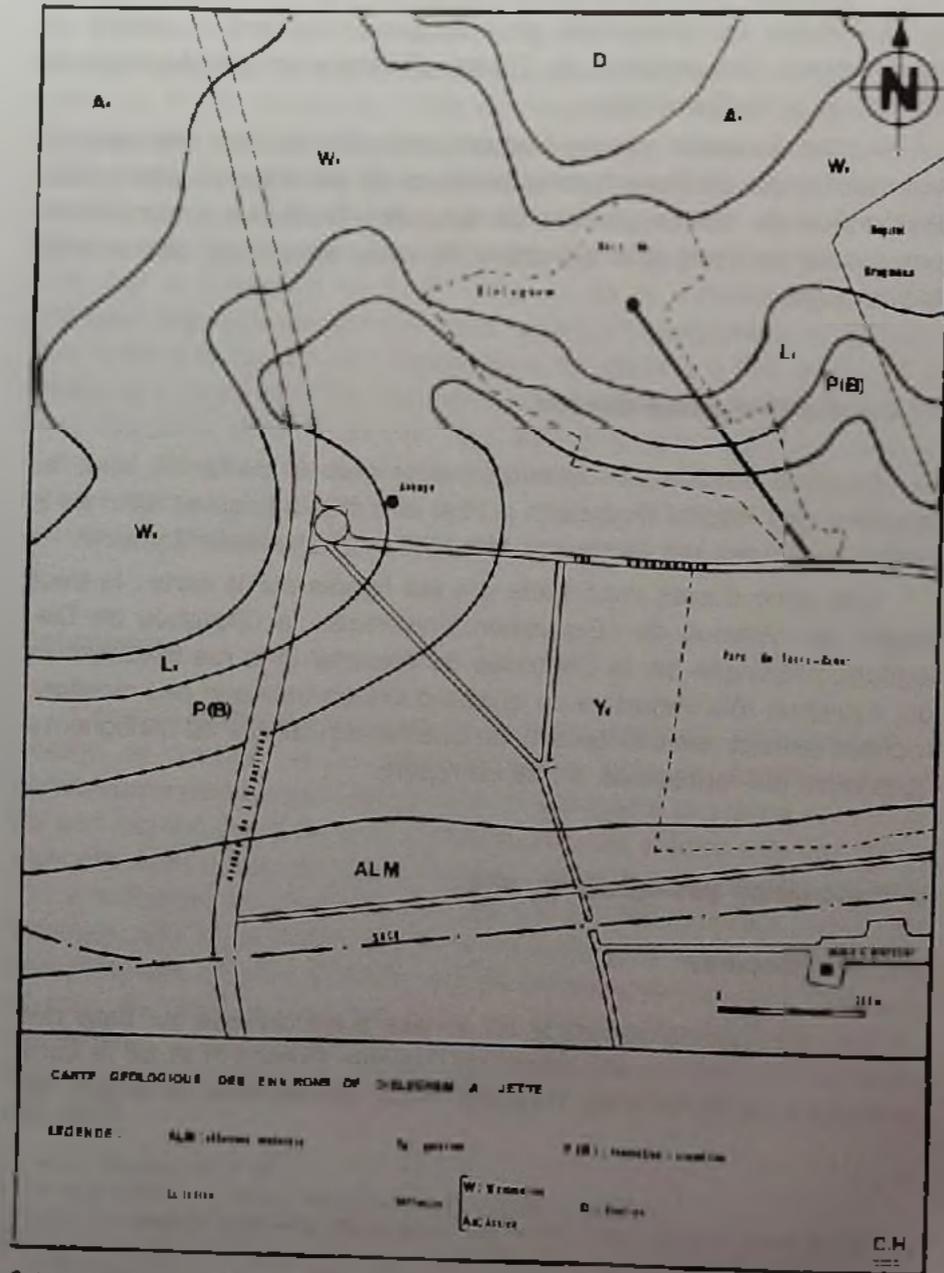
⁽¹⁾ R. VAN DEN HAUTE, *Anciennes carrières jettoises*, dans *Comité de Jette*, (janvier-décembre 1984)

⁽²⁾ Carte n° 31, 32 au 1/5.000, Ministère des Travaux Publics.

⁽³⁾ A. RUTOI, *Explication de la Feuille de Bruxelles*, Musée Roy. Hist. Nat. 1883

courbes de niveau n'ont pas été figurées; on retiendra néanmoins que l'axe ferrovière est situé dans le creux de la vallée du Molenbeek et que l'altitude va s'accroissant vers le Nord.

Par ailleurs, cette carte à grande échelle a essentiellement une



Carte géologique n° 68

valeur de croquis, tout travail de précision sur le terrain devant nécessairement s'accompagner des vérifications d'usage, notamment par l'étude des (rares) affleurements ou par l'exécution de quelques sondages à la tarière (*).

Enfin, pour ne pas susciter d'inutiles illusions, il convient de préciser que, sauf exception à la faveur de travaux de terrassement, les variétés lithologiques (**) que nous allons décrire ne sont guère observables dans la zone de référence. En effet, tout est dissimulé aux yeux de l'observateur, soit par les revêtements urbains, soit par la couverture, épaisse parfois de plusieurs mètres, de limon déposé au Quaternaire sur toutes les formations antérieures.

3.2. Variétés lithologiques présentes aux environs de Dieleghem

En faisant abstraction de ces facteurs de dissimulation, un promeneur qui parcourt notre zone du Sud au Nord pourrait, à une exception près, rencontrer une série de formations géologiques empilées, des plus vieilles (Yprésien) aux plus récentes qui tapissent le sommet des collines jettoises (Diestien) et qui se sont dégagées à la faveur de l'érosion. Seuls les alluvions modernes (et les limons déjà mentionnés) qui jalonnent le fond de la vallée du Molenbeek contreviennent bien naturellement aux règles chronologiques d'empilement des couches sédimentaires.

Ces matériaux alluvionnaires déposés lors des crues du Molenbeek qui se sont succédés ces derniers millénaires, peuvent être très hétérogènes, composés de limons, de sables et de cailloutis, contenant par endroits des poches de tourbe.

Toutes les autres formations dites tertiaires (ç-à-d dont l'âge de dépôt s'étale entre -65 et -2 millions d'années) ont été déposées par la mer et sont plus particulièrement représentatives des époques éocènes (-55 à -40 millions d'années) et pliocènes (postérieures à -17 millions d'années).

L'étage yprésien (Y), par endroits revêtu des alluvions modernes, forme une stampe de plusieurs dizaines de mètres d'argiles plastiques imperméables et, dans sa partie supérieure (Yd), de sables bouillants

* Une tarière est une sorte de grande vis qui permet d'effectuer à prix modique des sondages de quelques mètres dans les roches meubles et de recueillir des échantillons.

** La lithologie, discipline importante de la géologie, a trait à la description des roches en genres.

parcourus par des lentilles d'argile.

L'étage bruxellien P(B) englobe la partie supérieure de l'étage panisélien (P) de l'ancienne classification. Il s'agit d'une succession de sables argileux verdâtres (cette couleur est conférée par un petit minéral complexe, ferreux, la glauconie) revêtus par un grès calcaireux, en rognon, plus développé sur la rive droite de la Senne.

L'étage lédien (Le), épais d'une dizaine de mètres, constitue l'objet de l'ancienne activité carrière des chanoines de Dieleghem. Cette formation est constituée dans sa partie inférieure de trois bancs de grès calcaireux, l'un d'entre eux pouvant atteindre 50 cm à 1 m (1). La base du lédien est constituée d'un lit de graviers fossilifères (nummulites, dents de squales...). L'exploitation intensive de ces moellons rocheux a laissé dans le Nord-Ouest de Bruxelles et du Brabant les dépressions typiques bien connues dans les bois jettés de Dieleghem, du Poelbos et du Laerbeek. Sur la rive droite de la Senne, cette formation a été exploitée davantage par galeries (2). A l'examen de la carte, on constate que la disposition du lédien sur le tracé actuel du bois de Dieleghem justifie les dépressions plus marquées dans la partie Nord-Ouest de ce parc.

L'étage bartonien est constitué de la réunion des sous-étages wemmélien et assien, en une stampe d'une vingtaine de mètres. Le sable wemmélien (We), fin, jaunâtre, quartzueux, couronne la petite colline, flanquée de son calvaire, du bois de Dieleghem et constitue les assises des fondations du Nord-Ouest de l'enceinte de l'hôpital Brugmann. L'assien (As) est constitué pour l'essentiel d'argiles glauconifères.

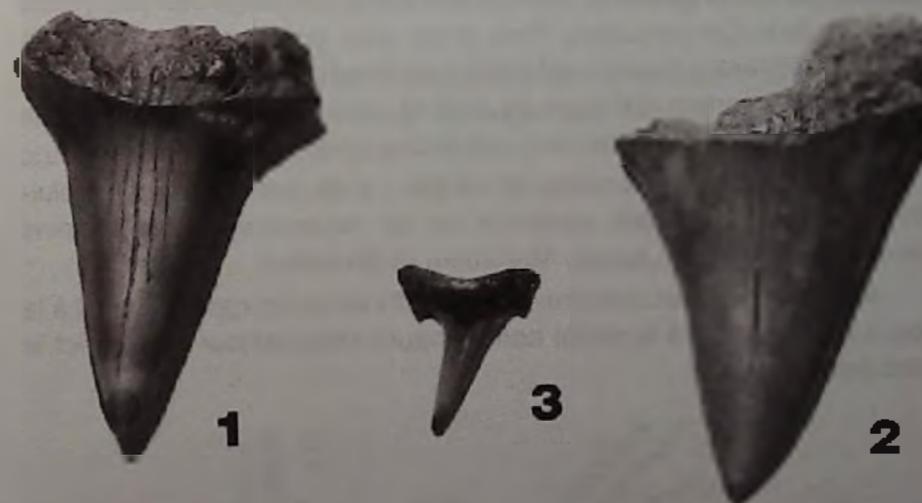
L'étage diestien (D) dont un lambeau apparaît sur la carte, tapisse la crête de partage hydrologique du Nord de Jette. Cet étage, plus récent, représentatif de l'époque pliocène, est formé essentiellement de sables grossiers rougeâtres et ferrugineux.

(1) G. CAMERMAN, Le sous-sol de Bruxelles et ses environs. Carrières sous-terreuses. An.T.P.U., n° 2, 1955.
(2) C. HUYGENS, Géologie de la Vallée du Molenbeek, dans: Comté de Jette (janvier-décembre 1968).

4. Conclusion

La géologie et son corollaire, la topographie, des environs de Dieleghem a étroitement conditionné le développement urbanistique (importance de la nature du sol pour les édifices), économique (grès lédiens), routier (rue Bonaventure) et stratégique (Allée des Moutons) de l'ancien Comté de Jette-Ganshoren. La prise en compte de ce facteur de développement intervient, même indirectement, dans le travail de l'archéologue ou de l'historien.

Charles HUYGENS



Certaines couches tertiaires renferment des dents de squales, dont voici quelques exemples :

1. dent d'*odontaspis macrula*, ancêtre du requin-taureau actuel (*odontaspis charcharias*) (ordre : pleurotremes, sous-ordre : hétérodonitiformes, famille des odontapsidés)
2. dent de *megalodon charcharodon*. Ce requin pouvait atteindre une longueur de 20/30 mètres (ordre : pleurotremes, sous-ordre : hétérodonitiformes, famille des isuridés). La reconstitution d'un tel squalo, œuvre du Commandant Cousteau, est exposée au Musée Océanographique de Monaco: sa gueule béante offre assez d'espace pour engoutir une fourgonette R4! Le descendant actuel de ce requin, à moins qu'il ne s'agisse de la même espèce, est le redouté *charcharodon charcharias* ou requin blanc, long de 10 mètres au maximum.
3. dent de petit requin des sables, remarquablement bien conservée.

P.V.N.H

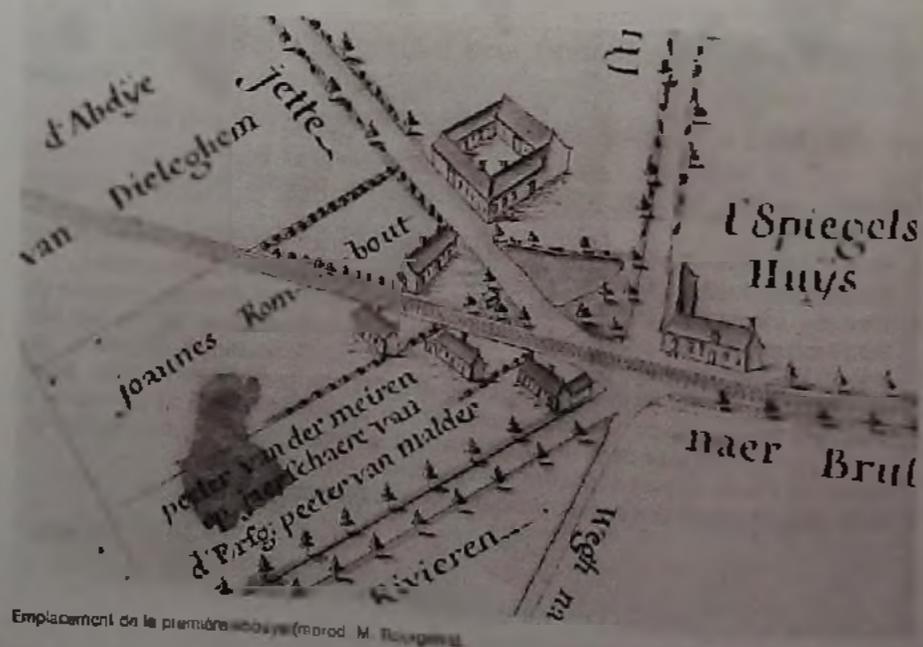
Collection et renseignements : Ph. De Mearnsman.
Photo : J.P. Alderson.

L'ABBAYE JETTOISE – PREMIER EMPLACEMENT

La découverte, voici quelques années, d'un document passé inaperçu jusqu'alors, permet d'avancer qu'il y eut deux abbayes à Jette mais pas simultanément, la deuxième étant la continuation de la première. L'acte en question se rapporte à une exploitation agricole ayant occupé l'angle formé par les actuelles rues Léopold I^{er} et Léon Théodor, ferme qui appartient à l'abbaye de Dieleghem jusqu'à la fin de l'Ancien Régime et qui était, lit-on, *het goedt in Iersten fondatie, in wijlen de voors. abdije noch was Priorije, gearmortiseert over vele hondert Jaren als geweest hebbende d'Ierste wooninge van (de) Priors ende andere Conventualen*. Rien n'est plus précis et cela explique pourquoi les textes concernant cette première fondation – celui de 1095 notamment – parlent d'abbaye de Jette et pas encore de Dieleghem; les sceaux contemporains viennent corroborer cela.

L'installation de chanoines en ce site n'a de quoi surprendre, celui-ci coiffant un important carrefour où se rencontraient les chemins venant de Berchem, Laeken, Merchtem et Bruxelles.

Au début, un seul oratoire – la chapelle de la bourgade – servit à la fois à ce dernier et à la petite communauté jusqu'au jour où elle eut le sien propre.



Emplacement de la première abbaye (mod. M. Rougier)

Cette première communauté dut abandonner ledit site vers 1154-1155, années néfastes pour la région; on peut croire que ce fut à la suite d'un raid particulièrement désastreux des bandes à la solde des Bertout, à moins que ce ne fut en 1159 qui vit la fin de la guerre de Grimbergen, mais en fut la période la plus terrible.

Un autre acte ancien se rapportant à cette même ferme aux abords de la Place Reine Astrid, nous apprend que *In voorteden tijden pleghen de Hee(ren) pastoors van Jette hunne woonstede te houden binnen het hof te ouwderheyden bij het Spigels huys Waervan den slechten bouw noch was te sien in mijne tijden in het midden van den messinck aldaer*. L'acte date de 1470 et atteste que des substructions de la première abbaye demeuraient, la ferme faisant office de presbytère en ce temps-là.

Vendue comme « Bien National » la ferme échouera dans le patrimoine d'un maître carrossier du nom de Tilmont qui se fera le promoteur immobilier du site.

Robert VAN DEN HAUTE

E. DE MARNEFFE, *Catulus de l'abbaye d'Afflighem, 1094-1001*; J. VERBESSELT, *Het parochiewezin in Vlaanderen* 1-10 (1964); G. DESPY, *Chapitres séculiers et réguliers en Brabant – Les origines de l'abbaye de Doyon à Jette*, in: *Cahiers bruxellois*, I, VIII (1963); CH. KOYEN, *L'abbaye de Dieleghem*, in: *Monasticon – Province de Brabant*, I, IV, vol. III (1985); R. VAN DEN HAUTE, *Où faut-il placer le hertoeu de Jette et de son abbaye?*, in: *Le Folklore brabançon* n° 186 (1972).

LES DEBUTS DE LA COMMUNAUTE A DIELEGHEM

Profitant d'une accalmie dans les hostilités, les chanoines rescapés se regroupèrent et purent, grâce à la générosité de familles seigneuriales locales, – largesses qui seront entérinées par les ducs de Brabant, – reprendre la vie conventuelle sur un autre site jettois, tout au nord de la commune jouxtant l'antique *diverticulum* gallo-romain (*juxta stratam Regiam*).

En 1163, il est déjà question d'un oratoire à Dieleghem.

Ce nouvel emplacement présentait le triple avantage :

- de se trouver dans les abords d'une route importante sur laquelle se greffaient et viendraient se greffer nombre de chemins et sentiers venant des villages riverains ou éloignés;
- d'offrir des espaces vierges à défricher et à mettre en culture. De plus, de par sa déclivité, les bancs de pierres y affleuraient. Ce matériau allait permettre à la jeune communauté d'élever un complexe en dur et ultérieurement de le restaurer ou d'y apporter des améliorations;
- de garantir une certaine sécurité ce qui, en ces temps incertains, était précieux. En effet, Sanderus, documenté par l'abbaye, rapporte qu'à proximité du monastère se voyait encore, de son temps, les ruines d'une tour fortifiée, tour qu'on voit nettement sur la carte dressée par Jacques de Deventer vers 1550.

Mais tout cela n'allait pas empêcher Dieleghem de connaître des moments difficiles dans les siècles qui suivirent. La proximité de la ville fera que, lors de conflits, la gent armée, tant amie qu'ennemie, ne fera faute de s'installer au monastère ou de s'y ravitailler sans oublier mille autres exactions. Durant les périodes qui virent la Flandre et le Brabant aux prises, les incursions des uns et les mesures de défense rapprochée des autres mirent souvent l'abbaye à rude épreuve.

Une question qui vient automatiquement à l'esprit est celle de savoir si, comme ce fut bien souvent le cas, des familles vinrent s'établir à l'ombre du monastère et du donjon pour jouir de leur double protection.

A première vue on serait tenté de répondre négativement, les rares documents venus jusqu'à nous n'en faisant point état. Il y a un peu plus d'un siècle, ce coin du territoire jettois était encore quasi-désert.

Mais ne serait-ce pas tirer trop vite la conclusion ?

Le document cartographique le plus ancien – la carte de J. de

Deventer – par contre, donne à penser qu'au moment où celui-ci passa par Dieleghem il y avait là une petite agglomération.

Cela ne doit pas étonner. Après que Marguerite d'Angleterre, épouse du duc Jean II de Brabant, eut donné à l'abbaye jettoise les radius et cubitus droits de saint Blaise, Dieleghem devint un lieu de pèlerinage fort couru, ledit saint étant considéré comme un des quatre maréchaux invoqués contre la peste. Plus tard, lorsque le terrible fléau aura été jugulé, on continuera d'invoquer Blaise pour obtenir la guérison des affections cutanées.

Or, tout lieu de pèlerinage, non seulement suppose mais amène l'inévitable sortie de terre de boutiques de marchands de souvenirs et objets de dévotion et d'au moins une auberge. Or, pour les pèlerins venant de Bruxelles et cela quasi tous à pied – ce qui représente deux heures de marche au moins – gravir d'abord la lente mais fatigante pente conduisant de l'actuelle Chaussée de Gand jusqu'à la Place Reine Astrid à Jette et, après une descente trompeuse, devoir entamer une autre pente, raide celle-là, pour arriver au monastère, ne pouvait qu'inspirer le désir, si pas le besoin, de souffler un brin et de se désaltérer. N'oublions pas que c'étaient parfois les malades eux-mêmes qui accomplissaient la pieuse démarche. Et une fois les dévotions faites, avant d'entamer le chemin du retour d'aucuns consommèrent leur casse-croûte à moins que leur situation de fortune ne leur permit de s'offrir un repas chaud.

Ainsi l'abbaye et son embryon de bourgade auraient pu donner naissance à un nouvel hameau et future paroisse. Malheureusement, le sort en décida autrement. Au cours des dissensions civiles qui ont marqué l'histoire de la région sur la fin du XV^e siècle, Dieleghem fut mis à feu et à sang par les mercenaires de Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein (1489). Les chanoines coururent se mettre à l'abri dans leur refuge bruxellois et y demeureront bien des années avant de pouvoir relever leur monastère de ses ruines et s'y installer à nouveau.

Plus de couvent, plus de pèlerins, le hameau, ayant été visité par la guerre et les bandes de pillards, fut effacé de la carte et ce sera l'isolement le plus complet.

Ce ne sera qu'au XIX^e siècle qu'un peu de vie revint dans ce coin perdu de Jette et cela grâce à l'existence de la chaussée conduisant de Bruxelles à Wemmel et Merchtem qui venait d'être pavée convenablement et ouverte aux marchands allant ravitailler les marchés de la capitale.

R.V.d.H.

LE CADRE DE VIE

L'étude des bâtiments ayant formé le complexe abbatial de Dieleghem et des modifications qui y furent apportées au cours des siècles, de par la volonté des chanoines ou suite à des événements indépendants de leur volonté, est rendue difficile par le fait que peu de documents d'archives du monastère sont venus jusqu'à nous.

Ces vénérables papiers anciens furent victimes des vicissitudes qui jalonnent l'histoire de nos provinces et de la région bruxelloise en particulier. Mis en lieu sûr, – on le croyait du moins, – au refuge urbain de la Rue Finquette, à l'approche des Français en 1695, les documents, ayant bravé plus d'un désastre, partirent en fumée lors du bombardement de la capitale par le maréchal de Villeroy; en fut également victime tout ce qui composait le « trésor » de l'abbaye et des paroisses relevant d'elle, sans oublier les tableaux qu'on avait pu dépendre.

Les quelques documents ayant échappé à l'incendie et ceux qui ultérieurement vinrent s'y ajouter, connurent un sort quasi semblable. Lors d'une émeute, en 1719, le refuge fut mis à sac et ces documents servirent à allumer des feux de joie ou bien furent jetés dans la Senne qui passait au bout du jardin et partirent vers Willebroek ou peut-être plus loin.

Il faut dès lors se contenter du peu d'actes représentant Dieleghem dans le fonds ecclésiastique aux Archives Générales du Royaume, des rares documents reposant à l'Archevêché de Malines-Bruxelles et dans quelques abbayes prémontrées de notre pays.

**

En arrivant à Dieleghem, les chanoines se seront construits par priorité une demeure dont une chambre dut servir provisoirement d'oratoire. Après quoi, vinrent les indispensables bâtiments de service car on allait, pendant quelques siècles au moins, vivre en autarcie et une chapelle sortira de terre.

De l'aspect de ces premières constructions on ignore tout. Les fouilles faites sur le site – du moins sur les quelques parcelles non encore pourvues d'habitations – n'ont rien révélé à ce propos, celui-ci ayant été bouleversé complètement; les entrepreneurs de travaux publics, tenus par leur timing, ne purent tolérer la présence d'archéologues sur leurs chantiers. Des prospections de sauvetage ont cependant amené la découverte des substructions d'un mur épais de facture

médiévale et dont le tracé est hors alignement avec l'orientation générale du complexe abbatial connu. Il traverse le site en oblique, partant de l'ancien jardin particulier de l'abbé en direction de la pelouse jouxtant le pignon est de la demeure du prélat en traversant cette dernière. Peut-être s'agit-il du mur de clôture du monastère primitif, mur qui se voit d'ailleurs à l'avant-plan de la gravure illustrant l'ouvrage de Gramaye (1606). La représentation de Dieleghem sur la carte de Deventer (ca 1550) est trop petite que pour pouvoir confirmer ou infirmer cette supposition.

L'auteur anonyme du dessin ayant servi à graver la planche du dit Gramaye s'est installé aux abords de l'actuelle Place de l'Ancienne Barrière. Compte tenu du temps qu'il fallut pour réunir la documentation nécessaire à l'auteur, d'aller faire sur place les dits croquis, graver ceux-ci, imprimer et relier le tout donne à croire que nous avons sous les yeux une vue de Dieleghem sommairement restauré et ayant fermé ses chantiers de construction au sortir des guerres de religion. Le cas est similaire pour plusieurs autres illustrations de ce même recueil.

La vue de l'abbaye jettoise porte d'ailleurs en elle une preuve de la fidélité mise par le « reporter-dessinateur ». En effet, il nous montre que la demeure abbatiale était le résultat de deux campagnes de construction différentes. A un premier édifice (côté cour d'honneur) on en avait accolé un second longueur contre longueur le second étant un tantinet décalé de sorte que leurs pignons latéraux n'étaient pas dans le même plan. Cette anomalie se retrouve, identique, sur les planches des deux éditions du Sanderus.

Une carte venue jusqu'à nous aurait pu nous éclairer davantage; c'est celle ayant fait partie d'un dossier introduit vers 1640 à propos d'un conflit de limites de territoire opposant le seigneur de Jette-Ganshoren à celui de Berchem Sainte-Agathe, document que nous croyons pouvoir attribuer au talent de Philippe Taisne, ingénieur, géomètre et architecte. Malheureusement, établi sur papier et encollé lors de ce procès, l'emplacement de Dieleghem s'y trouve dans un pli du papier, pli ayant subi plus d'usure du frottement et ayant absorbé plus de colle à l'entoilage. Le site qui nous intéresse y est de ce fait délavé et nous prive de la précision et de la netteté qu'on y découvre pour d'autres endroits de Jette-Ganshoren.

Il existe encore, à notre connaissance, trois documents iconographiques montrant l'abbaye vue du nord. Il y a d'abord la très belle aquarelle, attribuée naguère par le Chanoine Floris Prims à Henri de

Cort, et datée du 1^{er} septembre 1772. On devine le même complexe que celui que donne la vue du Sanderus II, c'est-à-dire un complexe dominé par l'église baroque dont il sera amplement question ci-après et on distingue également la superstructure de la demeure abbatiale telle qu'elle se voit sur la gravure précitée et sur celle du tchèque Wenzel Hollar.

Il y a ensuite les deux petites aquarelles, entrées voici quelques années à la Bibliothèque Royale et que d'aucuns croient pouvoir attribuer à Henri van Wel, artiste dont on ne sait rien sauf qu'il a existé. Peut-être appartenait-il à la famille bruxelloise de ce nom, où le prénom Henri était à honneur et qui nous donna des géomètres-arpenteurs, des peintres en bâtiments et artistes à leurs heures. Un Henri van Wel apparaît dans les quelques comptes de l'abbaye venus jusqu'à nous; il fit pour cette dernière des levés, des mesurages, une carte figurative et livra même de la couleur entre 1742 et 1753.

Ces deux aquarelles n'ont pas été faites le même jour. L'une d'elles a été prise depuis l'emplacement de l'Arbre Bailon et l'autre d'un peu plus bas, près de l'ancienne ferme abbatiale extra-muros devenue la propriété du Docteur Titeca. On constate, sur cette deuxième œuvrette, que la demeure abbatiale, la baroque qu'on découvre dans les documents iconographiques précités, a disparu. Il y a là un grand vide à la droite de l'église : la prélatrice précitée venait d'être démolie et celle conçue par Dewez n'était pas encore construite ou sortait seulement de terre. Il est inutile de présenter ce dernier, dont le chef d'œuvre demeure le château de Seneffe et qui, en son temps, fut la coqueluche des prémonstrés qui, tous, voulurent faire rénover leurs monastères par ce promoteur d'une conception nouvelle du frigid style Louis XVI. Il fut engagé par Dieleghem pour reconstruire le complexe de fond en comble, exception faite toutefois pour l'église mais rien n'interdit de croire que celle-ci aurait été rénovée ultérieurement.

Quelques-uns des projets et dessins définitifs de Dewez pour l'abbaye jettoise existent encore mais ne portent pas de dates. On peut toutefois avancer que les chantiers étaient actifs au moment où le monastère décida de doter la paroisse de Jette d'une nouvelle églisette pour remplacer l'ancienne devenue trop exigüe et branlante. Un conflit s'étant élevé entre le curé, chanoine de Dieleghem, et son supérieur Jean van den Daele (1771-1789), ce dernier fit appel à Dewez, auteur des plans du petit sanctuaire, pour trancher le différend. Si l'illustre architecte, très demandé à cette époque, n'avait pas été occupé sur le

site de l'abbaye jettoise, aurait-il accepté de se déplacer pour une affaire de si peu d'importance? Or, les plans de cette église paroissiale existent, sont signés par l'abbé et l'on sait que cela se passait en 1776, grâce aux *Memoriën* que nous a laissés le sacristain d'alors. Cela permet aussi d'approcher l'époque où van Wel aurait peint ses deux aquarelles.

Une carte figurative d'une partie de la chaussée conduisant de Bruxelles à Wemmel, soit la section allant de la Place Reine Astrid à la Chaussée Romaine, document une fois de plus non daté ni signé, montre l'œuvre déjà accomplie par Dewez à Dieleghem au moment du lever de ce plan c'est-à-dire la demeure abbatiale, le quartier des hôtes, le bâtiment d'entrée et un des deux ensembles de sept remises pour carrosses étaient déjà construits.

Epris de symétrie, Dewez chercha à avoir la façade de l'église abbatiale au milieu de la face est de la cour d'honneur qu'il allait créer. Pour y arriver, il supprima la demeure abbatiale existante afin de disposer, à la droite du sanctuaire, d'un espace identique à celui disponible à la gauche de celui-ci. Pour accentuer l'aspect monumental de l'ensemble projeté il donna à la cour d'honneur une forme légèrement trapézoïdale, la grande base étant celle dominée par l'église. De part et d'autre de celle-ci il élèvera deux bâtiments identiques, le méridional quasi en équerre avec la demeure abbatiale qui existe toujours. En face de celle-ci, soit de l'autre côté de la cour, un nouveau complexe, quasi semblable mais moins décoré, abriterait les services du proviseur. Du pignon occidental de ces grandes constructions à un étage partiront les deux séries de sept remises citées ci-dessus, rejoignant le mur et le complexe d'entrée (actuelle avenue de l'Exposition Universelle).

A l'arrivée des Français républicains, certains travaux de rénovation étaient encore en cours et à la fermeture et suppression de Dieleghem, on trouvera une multitude de factures impayées et qui demeureront non honorées.

Du point de vue planimétrique, outre la carte de 1640, dont il a été question, il y a celle de Ferraris (1771-1778), précieuse car elle nous montre l'ensemble des édifices de l'abbaye existant à cette époque dont le nouveau cloître construit derrière le chevet de l'église. La carte manuscrite de Wauthier, commencée à la fin du régime autrichien et terminée durant l'occupation française, montre que, exception faite pour l'église et le cloître qui avaient été démolis, tout était demeuré

comme avant; de ce dernier complexe on distingue encore les substructions.

Avec la création du cadastre, on pourra suivre, pas à pas, le sort dévolu à ce qui avait survécu à Dieleghem. Muée en maison de campagne, l'ancienne demeure abbatiale sera animée par des gens de qualité jusqu'au jour où ceux-ci jetteront leur dévolu sur d'autres biens et abandonneront celle-ci à son triste sort. Faute d'entretien, ce sera la ruine lente. On put cependant y héberger des enfants débiles au sortir de la première guerre mondiale et ensuite des religieux portugais chassés de leur pays. Ce fut, ensuite, à nouveau l'abandon jusqu'au jour où on y installa une chapelle provisoire pour la paroisse Saint-Joseph. Une fois cette dernière dotée d'un sanctuaire ce fut à nouveau l'indifférence et l'oubli sauf de la part des agents immobiliers qui parvinrent à faire déclasser le monument afin de pouvoir mieux urbaniser le site. Le dernier souvenir de l'abbaye jettoise était proche de l'effondrement lorsque le bourgmestre Jean Neybergh décida de le sauver et de lui rendre sa grandeur première. Il le réalisa avec le concours d'un maître en la matière, le professeur Simon Brigode, l'homme qui rénova tant de fleurons de notre patrimoine architectural.

R.V.d.H.

LES EGLISES ABBATIALES SUCCESSIVES

Du premier oratoire desservi en propre par les chanoines jettois établis près de la Place Reine Astrid, on ne sait rien sauf qu'il a existé et qu'au 15^e siècle on en trouvait encore des restes dans la ferme qui lui avait succédé sur le site.

Lorsque, profitant d'une accalmie dans la guerre de Grimbergen et de largesses seigneuriales, on put s'établir à Dieleghem, le premier souci aura été de se pourvoir d'une habitation dont peut-être une chambre aura servi de chapelle provisoire. Après viendront les bâtiments de service et finalement la maison du Seigneur. Peut-être est-ce celle toute menue qu'on voit derrière l'église sur la gravure de Gramaye. Jouxait-elle cette dernière? On l'ignore; dans l'affirmative elle aurait servi de chœur en attendant des jours meilleurs.

On ne peut oublier que nombre d'illustrations de l'ouvrage précité ont été gravées d'après des dessins pris soit quelques années avant les

guerres de religion ou ultérieurement alors que des restaurations sommaires avaient été réalisées aux édifices ayant souffert lors des dits conflits.

L'église ogivale, représentée sur ce même document, dut appartenir à cette dernière catégorie car si, sur la carte de Deventer (ca 1550) elle a encore une flèche couronnant sa tour, chez Gramaye celle-ci n'existe plus et a été remplacée par un clocheton, histoire de réduire la dépense. On est en présence d'un oratoire avec clocher sur la croisée comme on en construisit plusieurs dans nos régions et particulièrement entre Bruxelles et la Flandre; ils n'appartiennent ou n'appartenaient pas tous à la même époque et, comme nous l'apprend feu l'Abbé Thibaut de Maisières, « ils ont poussé au cours de tout le moyen âge, depuis le XII^e siècle jusqu'au XV^e ». La touraille de Dieleghem paraît avoir été de plan octogonal.

Autre conséquence de la période qu'on vivait, on est en présence d'un édifice qui n'est pas terminé. Les nefs n'ont pas encore le nombre de travées prévu et l'on avait en hâte « fermé » l'édifice en construction par un pignon devant faire office de façade principale en attendant des temps meilleurs. Le cas est semblable à celui de Grimbergen dont les nefs attendent toujours qu'on leur fasse les travées prévues au plan initial.

Cette façade provisoire avait été percée d'une baie à remplage identique à celui des fenêtres latérales.

L'illustrateur de Gramaye paraît avoir reproduit fidèlement ce qu'il avait vu sur le site. Les nefs ne comptaient, à ce moment, qu'une unique travée, ce qui est anormal pour une église où affluaient des pèlerins. Les fenestrages paraissent être romano-gothiques mais qu'on ne s'y trompe pas, le document est très petit (H. 0,07 m × L. 0,10 m) et, à cette échelle-là, il était difficile de reproduire fidèlement ces détails architecturaux.

Il faudra attendre l'abbatiale de Jean-Baptiste de Haeseleer (1623-1645) pour voir se rouvrir le chantier. Mais avant de nous y rendre, voyons ce que le visiteur pouvait voir à l'intérieur de ce sanctuaire inachevé et cela sur le vu de ce que Sanderus en rapporte et de détails glanés dans différents fonds d'archives.

Des autels on ne sait rien, sauf que celui de droite était dédié à saint Blaise dont il sera question plus loin. On sait que dans le chœur il y avait des tombes d'abbés: celle de Jean de Middelbourg († 1400) lequel était représenté sculpté revêtu de ses habits sacerdotaux, tenant la

crosse et le calice. La tête, les mains et la partie spiralée de la crosse avaient été découpées dans des feuilles de laiton et serties dans la dalle. Les iconoclastes, lors d'une incursion, s'acharnèrent sur cette pierre afin de récupérer le métal comme ce fut le cas partout ailleurs et surtout à Malines. Une autre tombe renfermait les restes de l'abbé Pierre van den Zype († 1512) et sur la dalle on avait également taillé l'effigie du défunt. Au-dessus de cette tombe, qui était placée contre le mur du chœur, on voyait un tableau représentant l'Annonciation qu'on dit de très bonne facture mais dont on ne donne pas l'auteur.

Au cours des fouilles faites par le cercle « Comté de Jette » sur le site du monastère, on mit au jour un fragment de dalle funéraire gothique; le peu d'inscription qui y figure a permis cependant d'y voir un reste de ce qui avait été la dernière demeure de l'abbé Nicolas van Leeuw, décédé en 1384.

Une personne étrangère avait reçu la sépulture dans l'église abbatiale : Barthélémy Stella, ami et fidèle compagnon d'exil du cardinal Reginald Pole dont il sera question plus loin. Stella ne revit pas la mère-patrie car il s'éteignit à Dieleghem en 1554.

On sait aussi que les iconoclastes s'acharnèrent à vouloir arracher un grand crucifix afin de le détruire mais n'y parvinrent pas, ce qui donne à penser qu'il s'agissait de la grande croix ornant l'arc triomphal donnant accès au chœur. Une plaque fut placée en 1578, à proximité, pour rappeler le fait aux générations futures.

De l'orfèvrerie que possédait l'église on sait seulement qu'en 1481 on avait été amené à vendre certaines pièces de valeur, dont un bel ostensor, afin de se procurer l'argent nécessaire à des besoins impérieux. Plus tard, la néfaste gestion de l'abbé Mahiau († 1574) et la mise du monastère sous tutelle obligera à vendre d'autres pièces de valeur.

Dès 1582 on se mit à la recherche de bailleurs de fonds et de subsides pour pouvoir réédifier le sanctuaire et autres bâtiments du complexe monacal touchés par les événements. La maison était dirigée pour l'heure par un homme de valeur, probablement le plus intéressant parmi les prélats qui se succédèrent à Dieleghem, Jean-Baptiste de Haeseleer déjà cité. Il sut mettre à profit le calme relatif des années qui virent les archiducs à la tête de nos provinces pour entreprendre la rénovation de son monastère et plus particulièrement de son église. Un contemporain, chanoine de Dieleghem, nous apprend que *per mala tempora collapsam Ecclesiam nostram in maiorem statum erexit*. Un

autre confrère en religion, le chanoine Norbert Godefridi, lui rendit le même hommage.

De Haeseleer envisageait d'ailleurs un renouvellement complet des édifices de Dieleghem, lesquels en avaient grandement besoin après les troubles dont la région avait été le théâtre. Ce projet est ce que nous montre la planche de Sanderus dans sa première édition (1659), planche gravée d'après un dessin de Léo van Heil et le panorama de Jette-Ganshoren gravé par l'artiste tchèque Wenzel Hollar en 1651 d'après un dessin de ce même Léo van Heil.

Se pose alors la question de savoir qui fut chargé de ce renouveau, quel architecte en dressa les plans?

La façade de l'église projetée fut construite, suivant diverses sources d'information, au cours de l'été de l'année 1642. Avec un nouveau quartier des hôtes et une nouvelle demeure abbatiale, elle devait constituer le principal ornement d'une cour d'honneur placée sous le signe du style baroque qui était celui à la mode. C'est pourquoi la façade du sanctuaire fut édifiée en premier lieu, pour faire écran, en attendant qu'on pût reconstruire l'entièreté de l'église gothique, style abhorré à cette époque.

Cette façade-écran vous avait un air de famille avec les églises construites par l'architecte Francart et en particulier avec celle du béguinage de Malines. Cet artiste est aussi l'auteur de l'église disparue des pères jésuites de la capitale, jadis aux abords de la Rue du Ruysbroeck. Or, Dieleghem alimenta ce dernier chantier de pierres de ses carrières! Il y eut des contacts entre l'auteur et le fournisseur... Francart introduisit le style baroque dans nos provinces, style qu'il avait étudié à Rome. Architecte des archiducs, il connut le succès et on serait tenté de croire qu'il pourrait avoir été le père du projet de la rénovation du monastère jettois, d'autant plus que la tour latérale figurant chez Sanderus était une spécialité de Francart. Mais qu'on ne s'emballe pas, ce novateur connut de nombreux émules et imitateurs. Ainsi la façade de la ci-devant abbaye norbertine de Ninove, commencée en 1639, est une sœur jumelle, quasi un sosie, de celle de Dieleghem; on ne peut pas non plus oublier celle de Saint-Michel à Louvain, achevée en 1666, et combien d'autres qui ont l'air de sortir du même moule.

On pourrait aussi avancer le nom de Léo van Heil, auteur des dessins, gravés par Wenzel Hollar et Lucas Vorstemans la Jeune, et dont il a été question. Né à Bruxelles, lui aussi, il fut à la fois dessinateur, graveur, peintre et architecte; il remplit ces dernières fonctions au

service de l'archiduc Léopold.

Dirigeant plusieurs chantiers en même temps, ni Francart ni van Heil ne pouvaient être omniprésents, aussi plaçaient-ils sur chacun d'eux une manière de sous-traitant. Pour Dieleghem ce fut Henri Faye, patron carrier, tailleur de pierres, entrepreneur de travaux publics et aussi architecte. Pour éviter que les ouvriers n'aient à regagner chaque soir – on travaillait plus d'heures que de nos jours – leur domicile bruxellois, ce qui signifiait deux bonnes heures de marche et aussi, selon les traditions de la corporation, tout ce petit monde logeait sur place et le monastère aura mis un local à leur disposition.

La nouvelle demeure abbatiale – celle qu'on voit sur W. Hollar et les deux Sanderus – étant terminée, on avait commencé l'édification de l'église appelée à remplacer l'édifice ogival. On travaillait pour l'heure au nouveau chœur lorsqu'un événement d'ordre moral allait faire échouer l'entreprise, fait qui ne fut pas porté à la connaissance de Sanderus mais qu'il nous a été donné de retrouver fortuitement – ce dieu devant lequel les chercheurs tombent à genoux – dans les notules d'un notaire contemporain.

Logeant à l'abbaye, les ouvriers de Faye avaient remarqué qu'il s'y passait des faits que la morale réprovoe surtout dans un monastère. Comme le soir, ces témoins descendaient au village et la hière déliant les langues, ils ne se faisaient faute de raconter ce qui se passait là-haut – avec quelque exagération peut-être, – et bientôt tout Jette-Ganshoren s'en faisait des gorges chaudes. Cela heurta la conscience du seigneur local et l'abbé aura été chargé de mettre bon ordre dans tout cela. Ce dernier, ayant succédé à un prélat incapable, décida de ne pas y aller par quatre chemins. Pour couper net et tuer le mal dans ses racines, il fit comparaître Faye devant un notaire bruxellois et joua le tout pour le tout.

Le tabellion avait à sa demande préparé deux actes. Par le premier, l'entrepreneur fut contraint de déclarer que tous ces racontars n'étaient que propos diffamatoires et pure invention de la part de ses ouvriers. Quant au deuxième, il était très grave : l'abbé lui retirait la poursuite des travaux à Dieleghem, le privait de la possession des plans déjà établis et principalement ceux concernant la rénovation du chœur et la construction de la tour latérale qu'on voit sur Sanderus I. Les matériaux déjà amenés sur le chantier demeureraient la propriété de Dieleghem et même notre chef de chantier devrait encore fournir gratuitement six cents carreaux de dallage noirs et blancs !

La situation financière de la maison ne devait pas être trop brillante car il ne fut pas fait appel à d'autres spécialistes pour poursuivre les travaux. Il est vrai que les continuels passages et repassages de troupes, alliées ou ennemies, et les inévitables inconvénients que cela entraînait amena partout une prompte fermeture des chantiers.

La façade-écran élevée par l'abbé de Haeseleer avait une largeur de 59 pieds, soit à peu près 16 mètres. De style baroque, elle était ornée écrit Sanderus, « de colonnes, de péristyles et de stylobates remarquablement sculptés. Au-dessus du portail, se trouvait une statue de la Vierge, la tête ceinte d'une couronne, un sceptre dans la main droite et de gauche portant l'Enfant Jésus. A ses pieds, des vers signalaient l'année de construction de la façade et invitaient les fidèles à saluer Marie comme l'unique porte du Ciel :

aVe pla feLIX porta
e qVa MVnDo LVX est orte.

Dans le fronton, une grande statue de saint Blaise tenant de la main gauche la croix épiscopale et de la droite l'instrument avec lequel on le martyrisa c'est-à-dire la palette garnie de pointes d'archal, employée par les cardeurs de laine.

Au milieu du fronton on lisait cette inscription :

D.O.M.
Deiparse Virgini Patronae,
D. Blasio, Tutelari,
D. Augustino, Legislatori,
S. Norberto, Fundatori
Sacrum.

A droite, on voyait la statue du grand saint Augustin tenant de la main gauche un cœur enflammé. Du côté gauche, se dressait la statue de saint Norbert tenant la croix patriarchale et l'ostensoir « de l'auguste sacrement ».

A mi-hauteur de l'édifice, se trouvaient, rehaussées de guirlandes suspendues de part et d'autre, les armoiries de l'abbé de Haeseleer.

Celui-ci avait doté son église de belles orgues trônant sur un merveilleux jubé. Nous avons retrouvé et publié naguère le contrat et le cahier des charges acceptés par devant notaire par l'abbé et le facteur Jean-Baptiste Marcquet (1632). Le prélat avait aussi tenu à décorer les autels de son église dont les tableaux avaient probablement été détruits pendant les troubles. Le maître-autel fut orné par une *Nativité* due au pinceau de Théodore van Loon; elle était millésimée 1623. On ne sait ce

qu'il en advint après son enlèvement par les Français de la République. On voit encore de nos jours, à l'église Sainte-Catherine, à Bruxelles, une peinture du même artiste et représentant la même scène. Or, ce sanctuaire ou du moins celui qui le précéda, n'a jamais eu une semblable toile ainsi qu'en témoignent d'anciens inventaires. Serait-ce celle de Dieleghem? Lorsque la France de Napoléon I^{er} restitua nombre d'œuvres confisquées par la République, celles ayant appartenu à des communautés n'ayant pas rouvert leurs portes devinrent propriété des musées d'Etat qu'on créait un peu partout; devant l'afflux, nombre de ces toiles furent mises en dépôt dans des institutions officielles voire dans des églises. C'est ainsi que le dit sanctuaire bruxellois possède une toile représentant la *Nativité*, toile cintrée dans le haut pour avoir orné le « jour » d'un autel. Accrochée trop haut, on ne peut à l'heure actuelle l'examiner en détail.

La tradition, au cœur du monastère, rapportait que van Loon avait demandé de pouvoir vivre à Dieleghem. En échange du gîte et de la nourriture, il aurait travaillé à décorer l'abbaye et enrichir son patrimoine, ce que le prélat déclina. On le regretta amèrement par après.

Des autels ornant les chapelles latérales accolées au chœur et selon la tradition d'alors, le gauche était dédié à la Vierge et le droit au saint patron de la paroisse ou du monastère c'est-à-dire saint Blaise. C'est ce dernier qui attirait la foule des pèlerins à Jette comme on lira ailleurs.

De Haeseleer fut inhumé au pied du maître-autel « dans une tombe en briques, dit Sanderus, sous un sarcophage préparé par lui », ce qui n'avait rien d'extraordinaire jadis. On sculpta sur la dalle une figure d'abbé reconnaissable à ses habits, à la crosse et à la mitre. Outre la date de son décès et son âge, 65 ans, on n'inscrivit en guise d'épithaphe que ce simple distique :

Bruxellis natus, sacra hic per vota renatus,
Viginti et binos praeclare praefuit annos.

Ce que le défunt n'avait pu mener à bonne fin, sera repris par ses successeurs et d'abord par Martin Heckius I. C'est lui qui commande à Gaspar de Craeyer, un tableau représentant le martyr de saint Blaise pour orner l'autel latéral de droite. Il enrichit cette partie de l'église au point de la rendre plus riche que le chœur. La voûte seule de cet oratoire latéral était dit-on une merveille. Une statue de saint Blaise, le représentant, non plus subissant le martyr mais en évêque, de grandeur nature et taillée dans un tronc de tilleul, toute incrustée d'or et polychromée, était placée au faite de l'autel. C'était dit-on l'œuvre d'un

grand maître dont on néglige de donner le nom. C'est dans cette partie du sanctuaire que défilaient les pèlerins pour vénérer les reliques du saint.

Il n'y avait que ces restes insignes là à Dieleghem car les prémontrés avaient le culte des reliques et tenaient à les honorer de beaux reliquaires ou de belles châsses. Le monastère jettois possédait, au temps de Sanderus, plus d'une centaine de ces restes « certifiés par des documents dignes de foi »; bon nombre d'entre eux avaient été ramenés de Rome par le futur abbé Lambert.

Malgré tous ces embellissements, les chanoines ne perdaient pas l'espoir de pouvoir, un jour, jeter bas l'église gothique et la remplacer par une au goût du jour et en harmonie avec sa façade-écran. Il est vrai que les prémontrés ont, comme on dit vulgairement, toujours eu une brique dans le ventre.

Ce même abbé Heckius fit placer dans son église, partiellement rénovée, un mémorial rappelant que le seigneur de Jette-Ganshoren et Rivieren, Antonio de Vriese – qui se faisait indûment appeler « de Tassis » – et son épouse Emérentienne des Mares, avaient institué des bourses d'études en faveur des chanoines de Dieleghem; un roi d'armes fera ultérieurement marteler les mots « de Tassis » de la plaque commémorative mais il n'empêche que ce couple seigneurial figure parmi les grands bienfaiteurs de Dieleghem.

Les successeurs de Heckius II n'eurent de cesse, eux aussi, d'avoir une église à la mode. Il fallut malheureusement patienter : il y eut non seulement les événements mais aussi la situation économique de la maison.

L'abbé Kerremans († 1689) s'appliqua à rassembler, petit à petit, les matériaux et les fonds nécessaires à la rénovation non seulement du sanctuaire mais aussi de l'entièreté du monastère c'est dire que les carrières abbatiales travaillèrent d'arrache pied mais à fonds perdus. Après lui, Henri Huys († 1720), deux ans après son installation, soit en 1691, entama la réédification de ce sanctuaire dans le style désiré. Malheureusement, la région bruxelloise allait vivre une des périodes les plus tragiques de ses annales : les guerres de Louis XIV et de Louis XV.

Croyant bien faire – cela paraissait être la solution idéale et la plus sage, on le croyait du moins – Huys avait fait transporter, au refuge de Bruxelles, toutes les œuvres d'art, toute l'argenterie et l'orfèvrerie, sans oublier les archives de sa maison, mais aussi des paroisses qui en relevaient. Au cours des siècles, cela avait été la solution la plus logique. Les tableaux, qu'il avait été possible de dépendre étaient hébergés

dans une chapelle proche du dit refuge; quant aux très grandes toiles, il avait fallu se résigner à les laisser sur place avec le risque de ne plus les retrouver après la calamité.

On sait ce qui arriva. Outre les pillages, prises d'otages et autres désagréments que subirent les abords de la capitale, dont Jette-Ganshoren, le maréchal de Villeroi, malgré les démarches faites auprès de lui pour éviter le bombardement de la ville, arrosa celle-ci de boulets rougis mettant le feu à toute la partie basse de la capitale dont la paroisse de Saint-Géry où se situait le refuge du monastère jettois.

Ce ne sera qu'à partir de 1709 que Huys pourra entamer la construction des nouvelles nefs. Dans le chœur, il fit placer de belles stalles ce qui fait songer à Ninove, Grimbergen et autres sanctuaires pré-montrés. Les dites stalles furent ornées de quatre bustes de Pères de l'Eglise dus au ciseau du sculpteur Pierre Plumier (1688-1721). Il chargea aussi le peintre Victor Janssens de faire une *Assomption* pour l'autel latéral gauche.

François II de Kinschot, premier comte de Saint-Pierre Jette, aspirait à pouvoir être inhumé dans l'abbaye située sur ses terres, aussi voulut-il avoir un caveau de famille dans l'abbatiale en face de l'autel dédié à saint Blaise. Sa première épouse, Gertrude Lanchais, par testament de 1655, avait déjà souhaité y avoir une épitaphe. On ne sait si ce desir fut exaucé car nulle part ailleurs que chez Sanderus il y est fait allusion.

Accord fut passé avec le prélat en 1666; on ne construisit le caveau, en hâte, qu'au moment du décès du comte survenu en 1700. Quant au monument, qu'on voulait semblable à celui du président Roose à la cathédrale Saint-Michel, des dissensions familiales n'en permirent pas la réalisation avant quelques années. Sur ces entrefaites les inhumations furent interdites dans les églises (1783), le problème perdit tout intérêt et on se contenta d'un monument moyen.

L'abbé Crockaert († 1744) poursuivit l'œuvre de ses prédécesseurs. L'église baroque étant terminée, il songea à amplifier la façade qu'on considérait comme trop simple. Mais la situation financière s'obstinant à rester aux abords de la faillite, il décida de faire un travail à moindres frais. On garda l'ancienne façade qu'on haussa en l'adaptant à la mode nouvelle. Cela paraît avoir été une pleine réussite. Quiconque n'a vu que la planche de la réédition du Sanderus ne peut se figurer ni découvrir que l'ancienne façade est incluse dans la nouvelle!

La dite façade compta désormais quatre étages. *Le Guide Fidèle* de 1761 nous en donne une description. C'est au troisième étage que commençait l'ajoute en partie nouvelle. Les trois grandes statues qui se trouvaient en « plein vent » jadis furent placées dans de grandes niches.

« La corniche de cet ouvrage est surmontée d'une très belle tour de figure octogone & bien symétrisée, dont les quatre principaux côtés sont ornés chaque d'un beau cadran qui marquent directement l'heure par des figures (entendez par là des chiffres romains) dorées et reluisantes. »

Le toit forme une espèce de triple couronne aussi de figure octogone dont la première partie est percée par quatre grandes fenêtres, qui correspondent aux cadrans; la seconde par quatre autres mais de figure ovale; et la troisième enfin, qui est surmontée par une grande croix resplendissante, et établie sur globe doré, couvre les deux autres et termine ainsi ce bel ouvrage qui peut avoir environ deux cents pieds de hauteur. » Cette dernière mesure correspondrait à ca 45 mètres ce qui peut paraître exagéré bien que l'aquarelle de van Wel semble vouloir confirmer cela. Alphonse Wauters, lui, donne 105 pieds (ca 23 mètres) ce qui est peut-être plus près de la réalité.

Décrivant l'intérieur, outre ce qui a déjà été dit ci-avant, le Michelin avant la lettre, rapporte que « le dedans de l'église est embelli tout autour d'une boiserie de bon goût et à la moderne, et d'une quantité de bons tableaux qui ne charment pas moins la vue qu'ils n'inspirent de Piété ».

L'orgue de 1632 avait été conservé.

Le finissage intérieur prendrait encore quelques années et à l'arrivée des Français tout n'était pas terminé et les factures s'accumulaient impayées. C'est grâce à elles qu'on sait que l'église avait une coupole à la croisée; comme rien n'apparaissait extérieurement, elle devait recevoir le jour par une lucarne que les auteurs des aquarelles, dont il a été plusieurs fois question, ont négligé de reproduire parce que minuscule probablement.

On sait aussi que la tour renfermait un carillon dont le mécanisme sera mis en vente publique plus tard. De ces messagères d'airain, une seule a bravé le flux révolutionnaire. Elle porte le nom de son auteur: Jean Sithof; le lieu de fabrication: Bruxelles, et l'année 1637. Son identité est complète. Sithof fut quelque temps directeur de la fonderie de canons des archiducs, à Malines.

Un prêtre parisien, qui passa par Dieleghem le 28 juillet 1791 nota que l'église était très jolie.

Les commissaires de la République visitèrent l'abbaye et plus particulièrement le sanctuaire le 8 vendémiaire an V (29 septembre 1796) et firent le relevé de ce qu'ils trouvèrent, le tout étant confisqué au profit de Paris qui, finalement débordé, ne pourra prendre que les plus belles pièces et mettre le surplus en vente publique.

Dans l'église de Dieleghem ils trouvèrent donc :

dans le *chœur* : un tableau fond d'autel (il s'agit du van Loon), un crucifix, six grands chandeliers en bois proprement argentés, une table couverte de marbre, un pupitre d'airain dans le milieu du chœur (lutrin d'apparat), un pupitre de marbre pour les lecteurs, deux fauteuils, une lampe de marbre noir également placée au milieu du chœur, encore un fauteuil et deux chaises, plus deux croix de procession en bois argenté et doré, un pupitre d'autel et un carillon;

dans la *chapelle latérale de droite* : un tableau d'autel (le Saint Blaise de Cræyer), un crucifix, quatre chandeliers de bois argenté et doré, une châsse de St Blaise portative en procession en bois doré, un tableau en face du dit autel, un pupitre d'autel et un carillon;

dans la *chapelle latérale de gauche* : en tout identique à celle de droite sauf que le tableau d'autel était une *Assomption* peinte par V. Janssens;

dans le *corps de l'église* : quatre grands panneaux « peints à l'huile » dans deux côtes de l'église (probablement des scènes de la vie de saint Norbert perdues dans d'immenses paysages, toiles dues au pinceau de de Glymes et seulement huit bancs pour les fidèles. Il y avait encore un plat à offrandes en laiton.

On ne connaît pas la raison pour laquelle on obtempéra si vite, à Dieleghem, à l'ordre de démolir l'église et le cloître, bien plus vite qu'en d'autres lieux. En février 1797, ils étaient déjà la proie des pioches et bientôt il n'en resterait pierre sur pierre!

R.V.d.H.

R. VAN DEN HAUTE, *Het Kerkomd van Dieleghem*, in : *Graafschap Jette*, 8ste jaarg. (1876), pp. 46, R. VAN DEN HAUTE et J.F. FEHLE, *Corpus de Jean-Baptiste Marquet de Dieleghem à Jette*, dans : *L'Organiste*, 10^e année (1876), pp. 71 à 80, R. VAN DEN HAUTE *Chronique du musée : collections lapidaires*, dans : *Notre Comté*, 9^e année, n° 1, pp. 6 à 10; R. VAN DEN HAUTE, *Le Cloître de 1627*, dans : *Notre Comté*, 9^e année, n° 5/4, R. VAN DEN HAUTE, *Factures musicales dans : Notre Comté*, 10^e année, n° 1, p. 10; R. VAN DEN HAUTE, *Le tombeau comtal de l'abbatiale de Dieleghem*, dans : *Comité de Jette*, 12^e année, pp. 3 à 68.

LES CLOITRES SUCCESSIFS

Comme dans tout monastère, c'était un préau – dont les baies seront ultérieurement vitrées – faisant le tour d'un jardin carré, au centre duquel se trouvait un bassin d'eau. Cette galerie couverte, toujours attenante à l'église, donnait accès à tous les lieux réguliers (chapitre, réfectoire, dortoir et, durant des siècles, à l'infirmier); elle servait aussi aux processions dans l'enceinte de la communauté et de promenoir. Les religieux y recevaient la sépulture. Le silence le plus strict y était d'ailleurs de rigueur.

A Dieleghem, il était accolé au bas-côté nord de l'église. De ses quatre galeries, celle jouxtant cette dernière s'appelait : galerie de la collection, celle lui faisant face (nord) : galerie du réfectoire; celle sise à l'est : galerie du chapitre et la quatrième : galerie occidentale.

On voit nettement, sur les planches illustrant les deux éditions du Sanderus, le cloître de Dieleghem à gauche de l'église. Comme le reste du complexe abbatial, il eut une large part dans les malheurs qui frappèrent le monastère. Il demeura longtemps ruiné et ne sera que sommairement restauré par l'abbé de Tuegele († 1538).



L'église et le cloître vers 1695 par Lucas Vorsteman Jr. (photo M. Bourgeois)

Lorsque, en 1728, l'abbé van Eesbeke décida de renouveler le pavement des quatre galeries, il eut la bonne idée de faire copier toutes les épitaphes qui allaient disparaître et qui, jusque là, se lisaient sur des dalles losangées scallées dans le dit pavement. Ce relevé est venu jusqu'à nous: la plus ancienne de ces 81 inscriptions date de 1478 et la plus récente de 1728.

L'état de dégradation du cloître s'accroissant avec les années et toute restauration paraissant impossible, au point de coûter presque autant qu'une réédification, l'abbé Valvekens († 1771) décida d'en construire un nouveau non pas sur le même emplacement – ce qui aurait amené des frais de démolition en supplément – mais derrière le chevet de l'église. Ce qui demeurait de l'ancien sera affecté à des fins domestiques.

Le nouveau cloître se voit nettement sur la carte de cabinet de Ferraris (1771-1778). Son existence fut très courte car la fermeture de l'abbaye par les Français, sa vente comme « bien national » avec obligations de démolir dans un délai déterminé, amena sa disparition rapide. Le tracé de ses fondations – peut-être des substructions – est visible sur la carte manuscrite de Bruxelles et environs, commencée par de Wauthier à la fin du régime autrichien et achevée sous les républicains d'outre-Quévrain.

R.V.d.H.

LES REFECTOIRES

Il longeait, comme on a vu, la galerie nord du cloître. A l'entrée, écrit le Chanoine Jansen, il y avait « un lavabo composé d'une grande vasque surmontée d'un récipient à eau, pour se laver les mains à la rentrée du travail ». C'était une vaste salle voûtée, que l'époque de la Renaissance transforma en une place richement décorée. Le plafond était orné de moulures sculptées tandis que les murs étaient tapissés de tableaux de la vie de saint Norbert ou d'épisodes tirés de la Bible.

Avant d'entrer au réfectoire, les religieux se réunissaient le long du mur, y stationnaient en priant quelques minutes. Puis, au signal du prier, donne au son de la cloche suspendue au milieu de la salle, ils entraient deux par deux et se rangeaient debout à droite et à gauche

des tables. Au milieu se dressait la table de l'abbé, où, en son absence s'asseyaient, à droite le prieur et, à gauche le sous-prieur ou le circateur.

Pendant le dîner, un jeune frère lisait soit la Bible, la Règle ou un livre ascétique. Une fois le repas terminé tous se rendaient à l'église en psalmodiant le Miserere.

L'abbé de Haeselaer fit faire, en 1634, un ambon ou chaire de lecteur pour ledit réfectoire. Ce meuble était orné d'une statuette du Précurseur figuré debout, du millésime précité et des armoiries familiales du prélat, armoiries parlantes, le meuble étant un *hazelaer* c'est-à-dire un avelinier ou noisetier; on y voyait aussi des colonnettes, des moulures formant des croix, des têtes d'angelots et la devise du donateur *Mors et Vita*.

Lors de l'aménagement du nouveau cloître dont il a été question, le nouveau réfectoire fut doté d'un nouvel ambon et l'ancien donné à la chapelle Saint-Martin de Ganshoren pour servir de chaire.

C'est dans l'ancien réfectoire qu'on pouvait admirer le triptyque retraçant la *Conversion de Marie de Magdala* sur le panneau central, la *Résurrection de Lazare* sur la gauche et la *Ravissement de Marie-Madeleine* sur celui de droite. L'auteur de cette œuvre splendide n'étant plus connu on le désigna, dans les siècles qui suivirent, sous le nom de *Maître de Dieleghem* ou *Maître de 1518*, jusqu'au jour où Georges Marlier, put démontrer qu'il s'agissait en réalité de Jan van Doornycke.

L'abbé Huys enrichit cette salle d'autres peintures en 1720, ce que confirment deux religieux de la Congrégation de Saint-Maur dans leurs notes de voyage, lors de leur passage à Dieleghem peu avant 1724. Mensaert, dans son ouvrage paru en 1763, ne cite pas le triptyque mais bien la présence d'une *Adoration des Mages* de Jean van Orley († 1735) et d'un *Portement de Croix* de son neveu, également bruxellois, Maximilien de Haese.

LE GUIDE FIDÈLE, sorti de presse en 1761, parlant de ce même local, écrit qu'il était orné « de boiseries sculptées et plusieurs bons tableaux peints par différents maîtres », ce qui fait penser à certains réfectoires prémontrés existant encore.

En 1721, on paya un sculpteur ayant travaillé à la décoration du réfectoire. Peu après, on honora des factures pour le « placement de fenêtres » dans ce même local; compte tenu de l'importance de la dépense on peut se demander s'il ne s'agissait pas de fournitures de vitraux.

Les commissaires français, pressés par le travail, se contentèrent de noter qu'ils y avaient trouvé trois grands tableaux et deux moyens sans indiquer les sujets représentés ni les auteurs. Lors de la vente publique des objets que la République ne désirait pas garder – Dame! c'était l'avalanche d'œuvres d'art dans nos provinces! – les boiseries, lambris, marche-pied et corniches ne rapportèrent que 20 livres!

R.V.d.H.

LE DORTOIR

Occupait l'étage au-dessus de la salle capitulaire.

Dans les premiers temps l'abbé y logeait au milieu de ses chanoines. Plus tard, il cherchera d'avoir une demeure propre. De la salle commune aux cellules séparées par des tentures, les chanoines, eux, finiront eux aussi par avoir une chambre personnelle ou, comme on dirait de nos jours, un petit flat.

On lit que l'abbé Gérin († 1230) avait fait aménager « un magnifique et somptueux dortoir en pierres blanches » dont, au temps de Sanderus, se voyaient encore des vestiges. Ayant souffert des guerres et accessoirement du manque d'entretien, il fut restauré par l'abbé de Tuegele († 1538). Pour peu de temps toutefois, car les guerres de religion le ruinèrent une fois de plus. Sa réédification ne put se faire que par étapes et ce ne sera que sous l'abbatiat de Corneille Lambert († 1678) qu'il put être achevé.

Avec le déplacement du cloître derrière le chevet de l'église, on aura un nouveau dormitorium grâce à la diligence de l'abbé Valvequens († 1771). Il comptait 29 chambres correspondant au nombre de chanoines que comptait la communauté mais bien des locaux durent rester souvent vides du fait que leurs titulaires assuraient le service paroissial dans les localités relevant de l'abbaye ou étaient aux études à Louvain ou à Rome.

R.V.d.H.

LA BIBLIOTHEQUE

« Quel meilleur moyen de jauger le niveau intellectuel d'une institution si ce n'est en examinant d'abord sa bibliothèque » pouvait-on lire dans le catalogue d'exposition d'une autre abbaye prémontrée.

La tâche principale des disciples de saint Norbert n'étant pas l'éducation des jeunes gens, mais bien de s'occuper fermement du culte des autels, de la louange de Dieu au chœur et de l'ornementation de Ses temples, il importait de former des prêtres instruits, de doctrine sûre en vue de la prédication et du ministère paroissial. D'où la nécessité de disposer d'une bibliothèque bien fournie. On chercha à en rendre le cadre agréable pour en arriver graduellement à de vastes locaux richement décorés.

On ignore tout de l'aspect de celle de Dieleghem. Connaissant ses proportions et compte tenu de la beauté de quelques unes existant encore dans d'autres monastères, ne défend pas de croire que celle de Jette ne devait pas être moins belle.

A Dieleghem, comme partout ailleurs dans l'ordre, elle se trouvait au-dessus du réfectoire. Ses fenêtres, côté nord, laissaient planer le regard sur les champs montant vers la Chaussée Romaine.

Les passages et repassages des armées ou de bandes de pillards lui firent, faut-il le dire, un tort immense et nous privent d'une masse de manuscrits, et d'ouvrages qui nous auraient davantage éclairés sur le passé du monastère mais peut être aussi de la région de par l'existence d'exploitations agricoles abbatiales dans diverses localités voisines. Et on pense plus particulièrement au manuscrit d'un certain Henri († 1162), un des quatre chanoines de l'abbaye de Tronchiennes délégués pour fonder celle de Jette, dont il deviendra prélat.

Il n'y eut pas que la gent militaire qui fit du tort à la bibliothèque; il fallut aussi compter avec la malhonnêteté de certains concitoyens. Ainsi, lors des guerres de religion, l'abbé croyant avoir rencontré un homme dont la confiance était à toute épreuve, lui confia contre récépissé en 1581, de nombreux objets d'art et de précieux manuscrits. Ce ne sera qu'une fois le calme revenu, qu'on se rendra compte d'avoir eu à faire à un sinistre scélérat. Il nia tout de l'accord intervenu et renia même sa signature. La perte était de taille pour l'abbaye. « Dans le dépôt confié à sa garde, nous dit Sanderus, figuraient quatre volumes en parchemin couverts d'une écriture remarquable et contenant l'ancien et le nouveau

testament. Chaque feuillet se composait d'une peau entière de brebis. Les volumes étaient de dimensions et de poids tels que l'homme le plus fort éprouvait une grande difficulté à les porter. Il s'y trouvait aussi deux autres volumes, comparables par les dimensions et par le poids. On avait transcrit dans le premier, d'une écriture magnifique, les saintes prophéties des douze prophètes et dans le second, les homélies des docteurs de la foi. Un troisième, presque aussi grand que les précédents, était un manuscrit intitulé *Légendes des Saints*. Le reçu signé par l'indélicat personnage signalait encore plusieurs autres livres. »

Compte tenu de l'importance de cet instrument de travail, les abbés s'appliquèrent à se refaire une bibliothèque afin de pouvoir poursuivre l'instruction des jeunes et le perfectionnement des anciens.

Au milieu du XVII^e siècle, on était à nouveau en possession d'une belle collection d'ouvrages. Le mérite en revenait à l'abbé de Haesèleer qui déploya un grand zèle en faveur des sciences religieuses.

Parmi les manuscrits qui subsistaient à l'abbaye au temps de Sanderus se trouvait un livre en parchemin dans lequel saint Louis IX, roi de France, avait appris à lire. Il s'agissait d'un recueil des psaumes de David. Certains passages religieux remplissant les derniers feuillets prouvaient l'ancienneté de l'ouvrage. « Digne par l'écriture du prince auquel on le destinait, le psautier l'est aussi par ses gravures qui font revivre devant les yeux les faits les plus fameux de l'ancien et du nouveau testament. Que ce livre ait appartenu réellement à saint Louis, l'écriture ancienne en langue française le prouve, et une tradition constante conservée ici, l'affirme. »

Il s'y trouvait aussi deux manuscrits rédigés d'une belle, mais minuscule écriture. L'un reproduisait les livres de saint Denis l'Aeropagite, l'autre l'Hexameron de saint Basile et quelques traités de saint Jérôme.

Il y avait encore un manuscrit, en français, exposant les coutumes et privilèges du comte et du comté de Flandre et un octavo, intitulé « Le répertoire du Grand Conseil ou Parlement de Malines ».

Le Révérend Sylvestre Verhaegen, qui fut archiprêtre à Bruxelles et curé de l'église Sainte-Catherine, légua à la bibliothèque de Dieleghem un livre transcrit à la main et contenant « Les Lieux communs extraits de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église » par le très illustre Mathias Hovius, archevêque de Malines.

Ce qu'on regrettait particulièrement, en ce milieu du XVII^e siècle, était la perte ou disparition d'un opuscule de la main de l'abbé Roland

Picquot († 1501) relatant le désastre de sa maison, désastre dont il avait été le témoin, ayant vu incendier, en 1485, son monastère et certaines de ses fermes.

Dans le nouveau complexe claustral, derrière le chevet de l'église, la bibliothèque occupa à nouveau l'endroit traditionnel c'est-à-dire au-dessus du réfectoire. On la dit belle et riche; cela se passait en 1623.

Après la fermeture de l'abbaye, les livres de sa bibliothèque furent inventoriés par le commissaire de la République avant d'être transférés au dépôt central de Bruxelles. Là, on préleva ce qu'on considérait comme pouvant intéresser Paris; après quoi, le reste serait vendu publiquement. Mais ces fonctionnaires « ordre nouveau » se trouvèrent vite submergés. Songez au nombre de communautés ayant existé à Bruxelles et environs qui, toutes, avaient une bibliothèque! A Dieleghem seul, pour dresser l'inventaire, on avait travaillé neuf jours, de 6,30 heures du matin jusqu'à 6,30 heures du soir! En 1814, cette vente publique n'avait pas encore eu lieu – du moins pour ce qui provenait de Dieleghem. Finalement ils échouèrent en grande partie à la Bibliothèque Royale.

Un quart de siècle de recherche nous a permis de retrouver plus de deux cents ouvrages ayant appartenu au monastère jettés et une douzaine d'incunables, tant dans les collections publiques que privées, et à l'occasion de ventes. Certains ouvrages valent également par leur reliure.

Les mesures édictées en l'an III de la République pour sauvegarder les bibliothèques abbâtales s'étaient avérées inapplicables ou inefficaces.

Dans les quelques registres comptables de Dieleghem qui subsistent, on trouve régulièrement des dépenses pour l'achat de livres, pour leur reliure mais aussi des abonnements à des « gazettes ».

R.V.d.H.

LE SCRIPTORIUM

Il n'est nulle part fait mention de l'existence d'un tel local à Dieleghem c'est-à-dire d'une salle où les religieux copiaient des

manuscrits ou en composaient. Cela concerne les temps ayant précédé l'imprimerie.

On peut croire qu'il y en eut un à l'abbaye jettoise car, au milieu du XVIII^e siècle, on employait encore pour les offices divins un splendide volume composé et réalisé par l'abbé Jean de Middelbourg († 1400) et achevé, après son décès et sur l'ordre de son successeur, par le chanoine Jean Jacobs, prieur et hagiographe, vers 1407. C'était un antiphonaire contenant des antiennes et respons, le tout en musique grégorienne.

R.V.d.H.

LE CHAUFFOIR

Les chambres et la plupart des locaux n'étant pas dotés de cheminées, il en existait un où, à certains moments, on pouvait aller se chauffer, par exemple au moment de la récréation, seul endroit aussi où on pouvait parler.

Celui existant au moment de la fermeture de l'abbaye avait deux portes d'accès. Le mur était recouvert de boiseries et un banc était fixé à ce dernier. Le mobilier comportait une table de jeux, trois tables ordinaires et onze chaises. Dans la cheminée, garnie de ses chenets, de sa pelle à feu et de son « épincette », pendaient deux « coquemars de cuivre jaune ».

R.V.d.H.

L'INFIRMERIE

La plus ancienne règle monastique connue, celle de saint Pacôme (ca 276-349), préconisait déjà que, dans les monastères et communautés, tout devait être mis en œuvre pour soigner les moines touchés par la maladie et de les transporter dans un lieu réservé exclusivement à cet usage. Les statuts de la plupart des ordres définiront dès lors

l'obligation et la manière à suivre pour désigner un infirmier et les services qu'on était en droit d'attendre de celui-ci. Quant au local réservé à cet usage, il était compris dans le complexe claustral de telle façon que le malade puisse se rendre aux offices, si ses forces le lui permettaient mais sans avoir à sortir des bâtiments pour ne pas prendre froid. Dans certains monastères, l'infirmerie faisant suite aux cellules, jouxtait l'église et une fenêtre ou ouïe permettait aux malades de suivre ceux-ci tout en demeurant alités.

Eu égard à la distance séparant Dieleghem de Bruxelles on ne pouvait compter que sur ses propres moyens, autre facette de l'autarcie. On se devait ipso facto de cultiver les « simples » indispensables au traitement des malades et d'avoir une pharmacie. Cela nous vaut de posséder encore des herbiers et des rayons garnis d'albarelli.

Plus tard, à Dieleghem, tout malade transportable était conduit au refuge de Bruxelles où il était aisé de faire appel à des médecins.

Le nécrologe de l'abbaye jettoise cite neuf infirmiers dont un connu quelque célébrité : Bernard Wynhouts. Originaire des Pays-Bas, d'où sa famille avait fui au moment des troubles religieux. Il avait fait ses études à Louvain et allait devenir un érudit. Il correspondait avec quelques uns des plus éminents hommes de science de son temps. Fêré de botanique, il composa un herbier, qui existe toujours, et pour lequel il se faisait envoyer des spécimens rares croissant hors de nos provinces voire aux Indes Occidentales c'est-à-dire en Amérique. Il cultivait des espèces rares chez nous, en ce temps; bien avant Parmentier, on trouvait la pomme de terre à Dieleghem. Notre infirmier avait une bibliothèque personnelle faite de livres de sciences et de géographie. Nous avons retrouvé une dizaine de volumes portant la mention manuscrite *ad usum Fr. Wynhouts*. Il s'était aussi constitué un cabinet de curiosités – nous dirions de nos jours un petit musée – où l'on pouvait admirer des coquillages, des minéraux et des animaux taxidermés!

Il lui arriva aussi de procéder à des ventes publiques, au profit de son abbaye, de plantes et d'arbustes dont il demeure une affichette annonçant une telle vente pour le 1^{er} juin 1651.

Le service sanitaire de l'abbaye jettoise devint plus important lorsque fut construit le nouveau cloître, derrière le chevet de l'église, infirmerie à laquelle on travaillait encore en 1791. On ne se contenta plus maintenant d'une seule chambre mais de trois ou, pour être précis, de deux locaux pour malades et d'une « sacristie ». Les commissaires français trouvèrent dans cette dernière un tableau représentant *Notre*

Seigneur agonisant, scène bien de circonstance en pareil lieu. La présence de quatre chandeliers en bois doré, d'un crucifix de même, de trois petits chandeliers en cuivre jaune et d'une sonnette donne à croire qu'il s'agissait d'un local faisant office de chapelle ardente. La première des deux chambres était probablement le « cabinet de consultation » car le mobilier se limitait à trois chaises de cuir d'Espagne. Par contre, le dernier local avait un lit, un écran (paravent), un meuble d'encoignure et deux chaises. Dans la cheminée – la seule de l'infirmerie – on trouva un petit *Coquemart* (bouilloire) de cuivre rouge, un réchaud, une grille, une pelle à feu et une « épincette » (pincettes).

R.V.d.H.

LA DEMEURE ABBATIALE

Fort tôt les prélats cherchèrent à ne plus loger au milieu de leurs chanoines, mais voulurent disposer d'une habitation personnelle qui, avec le temps, prendra de plus en plus d'ampleur jusqu'à devenir un véritable palais avec chapelle privée, salle de réception, etc., le tout au goût du jour et confortablement aménagé. Cela se remarqua davantage chez les prémontrés pour qui rien n'était trop grand dès qu'il s'agissait du prestige de leur maison.

La première de ces demeures connues à Dieleghem, est celle représentée par Gramaye (1606). On a lu ci-avant qu'elle avait été agrandie par l'adjonction d'un corps de bâtiment identique au premier mais légèrement moins long; le résultat étant un ensemble quelque peu disparate sous deux toitures. La façade côté cour devait ressembler à celle du quartier des hôtes qu'on voit de l'autre côté de la cour, c'est-à-dire en briques avec bandes de pierre blanche, matériaux qu'on extrayait ou cuisait sur le site même de l'abbaye.

De l'aménagement intérieur de cette bâtisse, on ne sait rien sauf que, près de la chambre du prélat, il en existait une autre, plus petite, à usage de « comptoir » ou de « secret », ce qui correspond à nos actuelles chambres fortes. Là se trouvait le coffre-fort du monastère dans lequel on serrait les chartes, titres de propriétés de la maison et aussi d'importantes sommes d'argent qu'on ne pouvait laisser chez le proviseur. La porte de ce local était garnie de trois serrures dont l'abbé, le prieur et le sous-prieur détenaient une clé.

Les gravures de W. Hollar et des deux éditions du Sanderus nous apprennent que la demeure du prélat avait été dotée, tout comme l'église gothique, d'une façade-écran, parente de celle-ci. Cela donne à croire qu'elles avaient été conçues et réalisées par un même architecte. De Haeseleer, ainsi que nous l'apprend son éloge funèbre rédigé par le chanoine Godefridi, avait décidé de rénover tout le complexe monacal de Dieleghem, mais le destin en décida autrement et il appartiendrait à ses successeurs d'achever son œuvre.

L'intérieur ne devait pas attirer le curieux car LE GUIDE FIDÈLE, de 1761, se contente de citer la demeure abbatiale sans plus. Les comptes rappellent seulement qu'en 1746 on avait acquis, pour la décorer, une toile représentant *Saint Jean l'Évangéliste, la Vierge et Marie-Madeleine au pied de la Croix*.

Un calme relatif étant revenu dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, beaucoup d'abbayes s'empressèrent de rouvrir leurs chantiers non pas pour poursuivre la construction ou la rénovation suivant des plans qui avaient été établis naguère mais conformes à la mode nouvelle, c'est-à-dire le style Louis XVI humanisé et débarrassé de sa frigidité par une nouvelle vedette de l'architecture belge : Laurent-



L'abbaye vers 1728 dans l'ouvrage de A. Sanderus (photo M. Bourgeois)

Benoît Dewez. Beaucoup d'abbayes se l'arracheront : Forest, Affligem, Saint-Martin de Tournai, Orval, Villers, Gembloux, Hélicine, etc. Son chef d'œuvre demeure, comme on sait, le château de Seneffe.

Dieleghem n'y échappa pas.

Au moment de la fermeture de l'abbaye par les Français, les travaux de finissage intérieur n'étaient pas entièrement terminés et, comme on l'a déjà dit, beaucoup de factures ne seraient jamais payées.

R.V.d.H.

BATIMENTS DE SERVICE

Ceux-ci étaient groupés au nord du complexe abbatial, à l'arrière du quartier des hôtes. On y parvenait en empruntant une langue de terre séparant deux étangs au nord du dit quartier. Il y eut là, jusqu'au moment de la fermeture du monastère, un long bâtiment sans étage et divisé en cinq sections : l'écurie pour les visiteurs à Dieleghem, la brasserie, la boulangerie, la boucherie et la laverie ou buanderie.

Un conflit, surgi au moment de la suppression de l'abbaye, nous apprend qu'à la brasserie il y avait six cuves à brasser en cuivre, des refroidisseurs et des « buses » de plomb. Ledit conflit portait sur la disparition de ces cuves que finalement on retrouva, cachées au Wilg.

Faisant suite aux bâtiments d'entrée et au mur extérieur du monastère, s'élevait l'imposante grange dimerasse qu'on voit très bien sur les deux Sanderus.

Quelques pas plus vers le nord, une grande porte donnait accès à la ferme intra-muros. Dans sa basse-cour les Français trouvèrent une voiture de voyage avec garnitures intérieures d'osier, un chariot, un tombereau, une herse, une charrue, une brouette et un véhicule pour le transport de tonneaux. Dans l'écurie se trouvaient deux chevaux, des pièces d'harnachement et une charrette. Dans l'étable restaient trois génisses et deux vaches.

Le complexe d'entrée, construit par Dewez, comportait à la droite du portail, pour qui amvait à Dieleghem, le logement du concierge, car le service de la porterie était depuis belle lurette confié à des civils, tandis qu'à la gauche s'ouvrait la forge où les représentants de l'ordre nouveau trouvèrent, quoi de plus naturel, une enclume, un soufflet, de l'outillage et un stock de barres de fer.

C'est à hauteur de la ferme intérieure de l'abbaye que cette dernière, ayant payé de ses deniers le pavement de la chaussée vers Bruxelles, fut autorisée à établir un bureau de péage. Celui-ci se composait de deux petits bâtiments se faisant face et avançant sur la chaussée de façon à former une sorte d'étau pour faciliter le contrôle du trafic. L'abbaye supprimée, l'aile « est » devint cabaret; ce sera le lieu de rendez-vous des chasseurs qui venaient nombreux traquer le gibier dans les bois jettois. Il arbora dès lors l'enseigne « In het Jagerken ». L'autre édicule, vers l'ouest, devint annexe de la propriété du Docteur Titeca. Tous deux disparurent pour l'ouverture de l'Avenue de l'Exposition Universelle.

R.V.d.H.

LISTE ET ARMORIAL DES ABBES

Les abbés ne portent de patronymes qu'à partir du XIV^e siècle et sont peu connus jusque là; de même, en général, sauf exception, ils utilisent le sceau de l'abbaye avant d'en avoir un personnel et ils n'ont pas d'armoiries. Celles-ci deviennent plus fréquentes au bas moyen âge. On indiquera la suite des abbés dans une brève notice s'il y a lieu.

1. Walteime le fondateur.
2. Théodoric ou Thierry I^{er} (1141-1144) dut affronter la guerre de Grimbergen.
3. Gauthier ou Walter I^{er} (1144-1149/50) reçut des chartes de confirmation des biens abbatiaux.
4. Henri I^{er} (1150-vers 1160) écrivit la chronique de l'ordre et de l'abbaye, œuvre déjà disparue au XVII^e siècle.
5. Hildebrand (1165-1180) a un sceau personnel dû probablement à son intense activité diplomatique qui lui a fait sceller de nombreuses chartes. Son sceau le représente de face, tenant la crosse de la main gauche tandis qu'il bénit de la droite; la légende porte : « SIGILLUM ABBATIS ECCL. DE JETH ».
A.G.P., Coll. Sigillogr., n° 17266
6. Théodoric II (1185-1194?) a scellé une charte à l'hôpital Saint-Jean.
7. Henri II (1195?-1204) – (1220-1225) a une destinée énigmatique et discontinuée. Il reprit le pouvoir après avoir démissionné.

Quatre abbés se succédèrent rapidement dans l'interim :

8. Siger (1204-1217).
9. Egéric (1217-1218) acquit par un échange de terrain l'alleu de Nicolas de Didligem dont le nom inspira la devise de l'abbaye : « Diligam te Domine » (Psaume 17).
10. Wenemare (1218-1219).
11. Amelius ou Emile (1219-1220).
Leurs sceaux n'ont pas été conservés pas plus que ceux de leurs successeurs immédiats; qui sont très peu connus et parfois douteux :
12. Gérard I^{er} (1226-1230/40).
13. Daniel (1230/42 ?-1246 ?).
14. Walter peut-être de Roesbeke (1247-1257) ?
A cette époque, un sceau de l'abbaye représente encore la « Sedes Sapientiae ». La Vierge, vue de face, est déjà assez fine et gracieuse, couronnée et au voile retombant sur les épaules, elle tient de la main gauche un sceptre terminé par une fleur de lys. L'Enfant appuie son bras gauche sur sa mère dans un geste très naturel.
A.G.R. Coll. Sigillog., n° 27101.
Les abbés suivants l'utilisèrent encore en 1261 et 1278.
15. Godescalp (1257-1274).
16. Onulphe (1274-1275).
17. Egide ou Gilles (1275-1284).
18. Henri III (1284-1300) érigea une chapellenie dans l'église de Laeken.
Quoique très abîmé, un sceau de 1297 montre l'Enfant Jésus penché vers sa mère et la regardant affectueusement. La légende est peu lisible.
19. Gérard II (1300-1308), chanoine de Parc, approuva un acte qui est à l'origine de N.D. du Sablon.
20. Pierre (1308).
21. Eustache (1308-1310).
22. Jean I^{er} DE CRANE (1310-1330), le premier abbé qui apparaît avec un patronyme, appartenait à une famille d'origine gantoise dont une branche s'en serait déjà détachée au XIII^e siècle pour se fixer à Bruxelles. Elle scellait « parti émanché d'hermines et de gueules au franc quartier d'argent à la grue d'or ». L'abbé était fils de Léon, échevin en 1298 et 1300 et propriétaire d'un blen à Wolvertem qui

passa à Diligem lors de sa succession. Son abbatiat semble avoir marqué une période favorable pour l'abbaye.

Brabantica, t. IV, p. 169 et t. V, 2^e part., p. 433. F. DOGELS, La famille de Crane actuellement de Crane d'Haynelaer, 1985, p. 30, hors comm.

23. Jean II CRUPELANT (1330-1338) était membre d'une famille dont certains furent rattachés au lignage bruxellois Serhuygs après 1376. Ses armoiries familiales étaient « d'argent à trois quintefeuilles de gueules boutonnées d'or ». Il agrandit le refuge de Bruxelles destiné à recevoir les religieux en cas de guerre ou de trouble.
Brabantica, t. X, 2^e part., 1971, p. 1204.
24. Théodoric III (1338-1345), désigné sans patronyme, reçut à l'abbaye la première visite connue de l'abbé général de l'ordre qui laissa un rapport (« relictum ») dont le nécrologe cite une phrase élogieuse : « Nous avons constaté la charité et la paix parmi les frères... ».
25. Jean III VAN ASSCHE (1345-1377) a un sceau de forme ogivale le montrant debout, tête nue, crossé, tenant un livre, il est appendu à un « vidimus » (copie) d'une charte du 6 février 1363 réglant un conflit social à Louvain. L'abbé se montra habile administrateur en défendant les droits de l'abbaye contre le belliqueux seigneur de Gaasbeek, Sweder d'Abcoude.
A.G.R., Coll., Sigillogr. n° 416. Bibl. Fla. Ms. n° 19457.
26. Nicolas de LEEUW (1377-1384) appartient peut-être à une famille originaire de Denderleeuw ou au lignage bruxellois Sleeuws ?
27. Jean IV de MIDDELBORCH (1384-1400) écrivit un antiphonaire dont les chanoines se servaient encore au XVII^e siècle.
28. Giselbert LUPUS ou DE WOLF (1400-1424), originaire de Boxtel, participa à la réunion des Etats de Brabant pour régler la succession du duc Antoine, tué à Azincourt (1415).
29. Jean V JACOBS (1424-1440), de Bruxelles, passa du prieuré de Groenendael à Diligem pour des raisons inconnues, changement facile parce qu'il ne quittait pas le sillage de saint Augustin.
30. Guillaume CROES (1440-1457) est le premier abbé dont les armoiries « parlantes » aient été composées à l'abbaye, d'après son nom qui signifie « coupe » ou « calice » avec la devise : « Calix meus inebrians » empruntée au psaume 22 (23) : « ma coupe est enivrante ». Est-ce pour en réaliser le symbole qu'il dota son église de vases sacrés et le réfectoire de vaisselle ?
Sanders, op. cit., p. 13.
31. Jean VI de QUERCU ou VANDEREYCKEN (1457-1462), malinois

d'origine, fut un abbé pacifique, vrai pasteur des âmes.

Nécrologe p. 31

32. Jean VII A LINIAKO ou DE LENNEKE (1462-1469), de Termonde, fut un conseiller prudent, estimé de tous pour son caractère bienveillant et son esprit cultivé. Le jeudi saint, 11 avril 1465, il célébra la messe du jour à la cour de Bourgogne à Bruxelles, après laquelle le duc Philippe le Bon « le fist mander »; il officia encore le vendredi saint et l'abbé d'Affligem le samedi saint. Le dimanche de la Trinité, 9 juin suivant, il dit la messe devant le duc, Madame de Bourbon et ses deux filles. A cause de « son impuissance physique », il démissionna après sept ans d'abbatit qu'il vécut encore jusqu'au 9 juillet 1487.

P. L. GACHARD et Gh. F. OT, *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, t. I^{er}, p. 97 C. R. H., 1874-1882, 4 vol.

33. Roland I^{er} PIQUOT (1470-1501), personnalité marquante au gouvernement traversé par des circonstances tragiques, employa un sceau proche de celui de l'abbaye : la Vierge, assise sous un dais gothique, aux vêtements largement plissés, porte son Enfant du bras droit et la crosse de la main gauche, signe distinctif de la dignité abbatiale; l'inscription est en lettres gothiques. Cet abbé, dont nous ignorons les origines familiales, rédigea sa biographie non sans un certain orgueil, y disant « que jeune encore, à peine trente ans, il compensa par sa prudence, la gravité de ses mœurs et son habileté dans les affaires à défaut d'âge ». Il participa aux Etats généraux à Gand en 1576, à l'ostension des reliques de saint Rombaut à Malines le 10 avril 1480, mais il assista impuissant à la ruine de son abbaye en 1488 et en devint malade à tel point qu'il dut se démettre de ses fonctions.

Bibl. Ria, Coll. sigillographique, n° 27089. Sanders, *op. cit.*, p. 13. *Necrologium*, p. 32. *Galla Christiana*, col. 91.

34. Roland II SANDERS (1501-1506) de l'abbaye de Tronchiennes, appartenait à une ancienne famille anversoise possédant le long des rives de l'Escaut, entre autres seigneurs d'Hemessen (Hemiksem), de Schelle, etc. Le peintre Jean van Hemessen et l'historien Sanderus en étaient également membres. Les Sanders, diminutif d'Alexandre, portaient « d'or à trois trèfles de sinople » que l'abbé écartela « d'un lion d'or sur champ d'azur ». Mais il se révéla si incompetent qu'il fut déposé par le chapitre général de Prémontré en 1506.

Bibl. Ria, Ms., G 19457. A. van ZUYLEN & van NIEVELT, *Familie Sanders*, dans: *L'Indicateur historique, généalogique et historique*, 1912-1913, pp. 7-10. *Acta et Decreta Capitularum Generalium*, publ. dans: *Analecta Praemonstratensia* t. XLV, 1989, p. 83.

35. Pierre van den ZYPE (1506-1512) était d'une famille de juristes et d'hommes d'Eglise, entre autres Henri, abbé de Saint-André-lez-Bruges; François, chanoine de la cathédrale d'Anvers et auteur de plusieurs traités de droit; Bernard-Alexandre (1619-1686), vice-président du Grand Conseil de Malines. Ils portaient de « sinople à trois têtes de léopard lampassés de gueules ». L'abbé restaura en peu de temps la situation morale et matérielle à Diligem.

Bibl. Ria, Ms., G 19457. *Bibliographie N&L* t. 27, col. 476-478.

36. Corneille van der GOES (1512-1537), 1^{er} prélat, venait de Zélande où son patronyme, très répandu, peut provenir de prénoms germaniques, traduisant une intention affectueuse, tels que Godefried, Godevaert, Goswin qui ont donné Goossens, Gossart, Govaerts, etc., ou bien de « ter Goes » en Zélande, dérivé de « water gusaka » ou l'étang aux oies. En tout cas, l'abbé appartenait à une noble famille zélandaise qui portait « un lion d'or sur champ de gueules ».

Bibl. Ria, Ms., G 19457. SANDERUS, *op. cit.*, p. 14 et *Necrologium*, p. 35.

37. Jean VIII de TUEGELE (1537-1538), coadjuteur puis successeur de van der Goes, reçut peut-être de lui le tableau du « Maître de l'abbaye de Diligem » où il figure en donateur avec des armoiries qui ressemblent à celles de la ville de Middelbourg : « d'or à deux pals d'azur ». Celles de l'abbé sont un peu différentes : « une crosse en pal, un blason pale d'argent et d'azur de six pièces, une crosse d'or posée en bande brochant sur le tout ». Un signe qu'il ne serait pas encore prélat en titre, c'est qu'il porte la crosse entre les mains jointes comme un chanoine sur un vitrail de l'église de Steenhuffel. Sa devise « Cum moderamine » est un jeu de mots sur son patronyme : « Met tuegele » (avec frein).

Musée d'Art ancien, Bruxelles, n° 560. E. BRUQUETTE, *Un portrait méconnu de Corneille van der Goes*, dans: *Anel Praemonstr.*, t. L, 1974, p. 250.

38. Jean de PUTEO ou VANDENPUTTE (1538-1540).
39. Arnold MAHIEU (1540-1574), bruxellois d'origine, ne se rattache pas jusqu'ici à la famille homonyme actuelle. Il fut d'ailleurs un prélat très médiocre.
40. Liévin van COUDENBERG (van Couwenberghe) (1574-1603) garda les armoiries de son lignage « de gueules à trois tours d'argent » vraisemblablement par allusion au « castrum » ducal auquel la famille aurait cédé du terrain sur la colline du « Coudenberg ». Lui-même, né en 1525, était fils de Daniel, potier d'étain, et de Maria van Zennike, fille de Liévin, chirurgien. Le ménage eut quatorze enfants dont un chapelain de Sainte-Gudule, François qui deshe-

nta un de ses frères, passe à la réforme protestante mais dont les enfants restèrent catholiques.

Bibl. Re. Ma., G 19487, P. BONENFANT, *Cat. de l'hôpital Saint-Jean*, p. 79, n° 1. H.-C. VAN PARYS, *Lignage de Coudenberg dans Brabantica* t. II, 2^e part., 1857, p. 17.

41. Martin I^{er} HECKIUS (van den Hecke) (1603-1623), d'origine rurale de Tessenderlo en Campine limbourgeoise, fut un des meilleurs abbés du XVII^e siècle. Il fit graver sur sa pierre tombale ses armes parlantes : « un arbrisseau de myrrhe sortant d'un cœur » avec la devise « Fasciculus myrrhae dilectus mihi » (mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe) (Cant. des Cantiques, I, 13). La moitié supérieure de la pierre tombale existe encore.

SANDERUS, *op. cit.*, p. 11. *Necrologum*, p. 44-45.

42. Jean-Baptiste de HASELER (1623-1645), né de « parents honnêtes et très attachés à la foi », maintint la discipline et la ferveur monastique. Il prit également des armes parlantes : « un coudrier sommé d'une croissette de Malte » et la devise : « Mors et Vita ».

SANDERUS, *op. cit.*, p. 17. *Necrologum*, p. 46.

43. Martin Heckius II (1645-1662), né à Koersel (Limbourg), fut élevé auprès de son oncle, Martin Heckius I^{er}, selon la coutume pour les jeunes gens se destinant au sacerdoce. Une gravure de l'abbaye porte ses armoiries parlantes : « Trois tours cantonnées en un donjon central surmonté d'une aigle » avec la devise en listel : « Cadendo firmo » (raffermir ce qui était tombé), allusion à son œuvre de reconstruction.

SANDERUS, *op. cit.*, p. 17. *Necrologum*, p. 46.

44. Corneille LAMBERTI (1663-1678) appartenait à une famille dont le patronyme se retrouve souvent à l'époque dans les archives de la ville d'Anvers. Un des siens, Jean-Baptiste-Corneille avait obtenu des lettres de noblesse ou de réhabilitation le 3 août 1654, il portait un ecu « d'or à quatre pals de gueules ». Le prélat avait pris pour devise : « Ad nullum pavet occursum » (il ne reculera devant aucune démarche).

SAA, *Portiersboekken*, t. VI et Fonds Buisson, *Generaal nota's*, n° 365.

45. Siard HUENAERTS (1678-1680), natif d'Anderlecht, appartenait à un milieu d'humanistes et de juristes. Son frère puîné, Jean, élève des augustins, adressa avec d'autres rhétoriciens un poème de circonstance à l'archiduc Léopold-Guillaume à son arrivée comme gouverneur général en 1647. Un Philippe Huenaerts est « famulus » du baron de Goyck et secrétaire du greffier des Etats de Brabant en

1666. Le prélat, atteint de l'épidémie de peste en 1669, mourut à 52 ans regretté de tous. Nous n'avons pu retrouver ses armoiries.

Bibl. Re. Ma., II, 8815, pp. 78-103. *Necrologum*, p. 57.

46. François KERREMANS (1680-1689), né à Bruxelles en 1629, était d'une ancienne et honorable famille brabançonne de neuf enfants dont deux seulement se marièrent, mais leur postérité s'éteignit à la fin du XVIII^e siècle. Les fils entrèrent dans les ordres et deux sœurs furent béguines au Grand Béguinage de Bruxelles. Le prélat, ancien étudiant de Louvain, s'occupa activement des études et enrichit la bibliothèque. Sa devise « Illumina » est gravée sur sa pierre tombale tandis que ses armoiries se trouvent dans le manus-



Armoiries de Martin Heckius II (photo Camille de Jotte)

crit sur les abbayes de Brabant : « Trois têtes de chien posées 2 et 1 sur champ de gueules entre un chevron de sable à trois étoiles d'or, 1 et 2 ».

F. V. GOETHALS Dictionnaire philologique et héraldique des familles nobles du royaume de Belgique t. IV, p. 574 Bibl. Re. Ms., 19457.

47. Henri HUYS (1689-1720), baptisé à Saint-Géry le 24 novembre 1645, était le cadet des trois enfants de Jean Huys, venu du comté de Hollande dans les Pays-Bas du S. pour sauvegarder la foi catholique ancestrale, et d'Anne de Bruyn. Il portait les armes familiales « d'or à trois bandes d'azur au chef d'argent à trois têtes et cols de coq » que l'on retrouve sur un vitrail disparu de l'ancienne église de Laeken et sur un vitrail récent de l'église de Ways.

Manet Relations Eccl. Fonds Héraldique, Ms. 128, preuves hérald., t. XXI, p. 2. G. GUYOT & H. F. HUYS dans IE Parchemin, n° 189, 1974, et Revue Bibl. Re. Ms., 19457.

48. Henri CROCKAERT (CROKART) (1720-1744), né en 1663, appartenait à une famille de brasseurs, peut-être celle qui exploitait « Den

Roode Leeuw », Marché-aux-Poissons à Bruxelles, et ainsi dénommée parce que la famille descendait de « pachters » à Leeuw-Saint-Pierre et à Anderlecht, alliée aux « tribus » des van Cutsem, 't Kint, etc. Ses armoiries se retrouvent sur le fer d'un volume de la Bibliothèque royale, elles sont « écartelé aux 1 et 4 de gueules à une étoile à six rais d'or entre deux faucilles affrontées d'argent emmanchées d'or; aux 2 et 3 d'argent à une panelle de sable » et la devise « Lucet et Viret ».

P. LINDEMANS Brouwerijen en brouwers van Oud-Brussel, dans Elqui Schoon, t. 44, 1961, p. 445. Bibl. Re. Ms. V B 10125, n-8°.

49. Henri van EESBEEK (1744-1749) appartenait, sans preuves formelles, à l'ancienne famille brabançonne de ce nom, dite van der Haegen dont il a les mêmes armoiries, gravées en-dessous de son portrait figurant dans un ouvrage qui lui est dédié par le religieux carme « Joannes-Josephus van de H. Theresia ». Elles sont « gironnées d'argent et de sable, chaque giron de sable chargé de trois mouchetures d'hermine d'argent posées 2 et 1 » et la devise : « Riga » (en ligne droite), ainsi que la crosse et la mitre dominant l'écu rond dans un décor baroque. Le portrait représente le prélat très simplement en habit ordinaire de chanoine, tête découverte aux cheveux sans perruque, mais aux yeux mal rendus dans un visage qui serait sinon affable, même souriant.

Bibl. Musaei Plurim-Moretus Anvers, B. 3742 Annuaire Noblesse Belge, 1872, p. 127.

50. Ferdinand VALVEQUENS (Valvekens) (1750-1771), naquit à Bruxelles en 1692 d'une famille que nous ne connaissons pas. Ses armoiries peut être familiales en tout cas parlantes portent « écartelé aux 1 et 4 d'or à trois pals de gueules, au franc quartier d'azur à trois haies d'or (vecken ou barrière), aux 2 et 3 d'azur au lion d'or » et la devise : « Qui timet Dominum non pavebit » (Qui craint Dieu n'est pas troublé). Elles sont taillées dans une pierre calcaire trouvée lors de la reconstruction d'une ancienne ferme abbatiale devenue propriété du couvent du Sacré-Cœur à Jette, et elles se trouvent également dans un manuscrit de la Bibliothèque Royale entourées d'un décor rococo à souhait.

LP, n° 4058c

51. Jean-Baptiste van den DALE (1771-1789) appartenait à une famille de meuniers connue autour de Bruxelles et dans la ville même. Baptisé à Sainte-Gudule le 19 janvier 1712, il était le septième des dix enfants de Pierre, « meester molder » et « borger deze stadt Brussel » et de Barbe Collaes, descendante de Gilles de Marselaer († 1518), seigneur du fief de ce nom près de Malderen. Ses armoi-

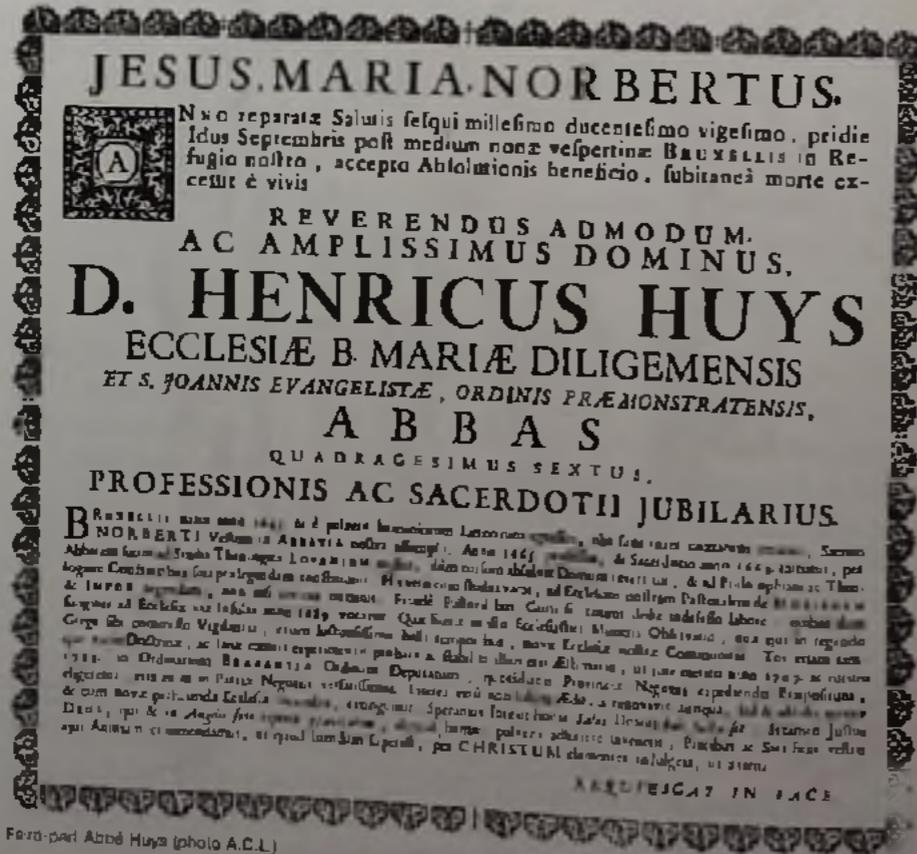
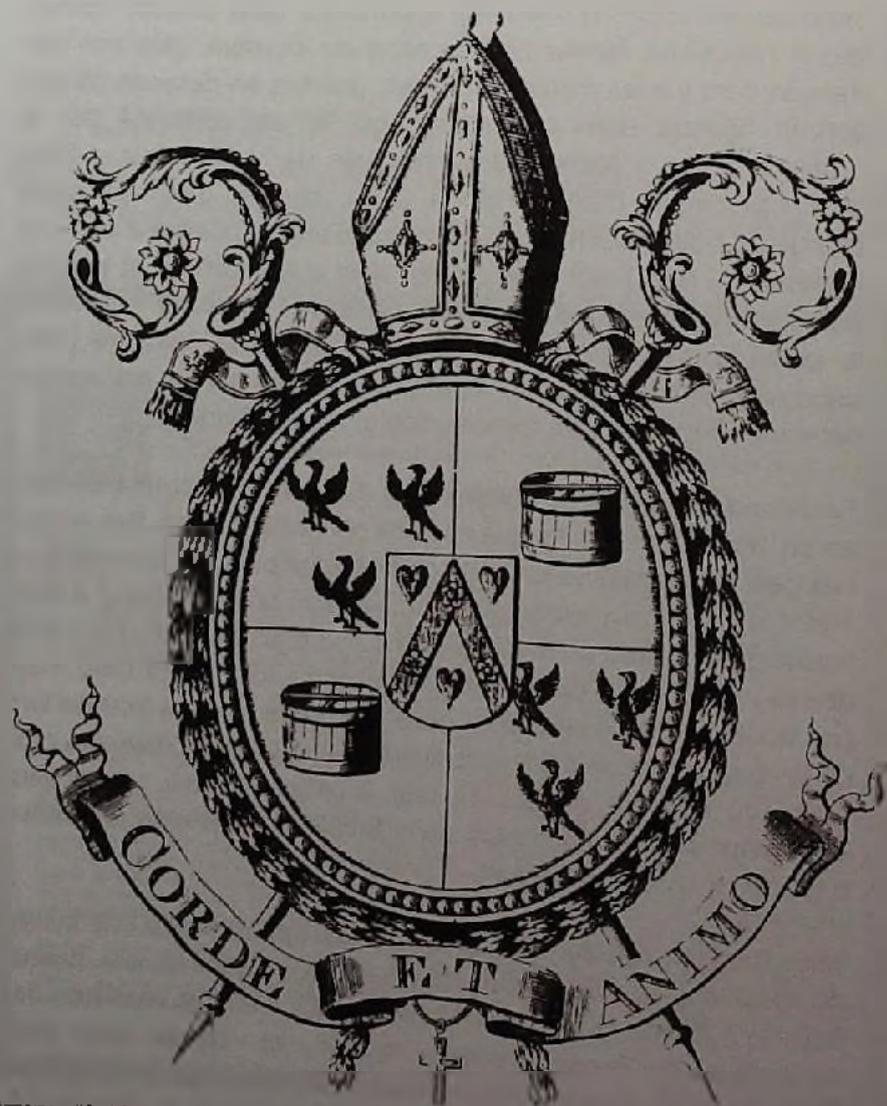


Foto-parl Abbé Huys (photo A.C.L.)

ries sont visibles entre autres au-dessus d'un tableau qu'il avait offert à Saint-Rombaut, « Le comte Adon recevant saint Rombaut chez lui » par un peintre médiocre. Elles portent « écartelé aux 1 et 4 d'or a un sylvain de carnation à mi-corps, tenant dans la main gauche une massue et portant au bras droit un bouclier, le front entouré d'une couronne feuillée de sinople et le corps d'une ceinture du même; coupé de sable à trois étoiles d'or à six rais posées 2 et 1 (qui est van den Dale), aux 2 et 3 d'argent à une



Armoies d'André de Maeght, dernier abbé de Doleghem

bande fuselée de gueules de cinq pièces (qui est Marselaer) ». Le tableau est dans la troisième chapelle à droite.

52. André DE MAEGHT, 52^e abbé et 17^e prélat (1789-1796), né à Bruxelles le 8 septembre 1745, de « parents honnêtes » qui semblent avoir été des menuisiers. Un Antoine De Maeght a travaillé comme charpentier au fort Monterey à Obbrussel (Saint-Gilles) de 1672 à 1675. Elu le 13 octobre 1789, le prélat prit des armes parlantes : « écartelé aux 1 et 4 des aigles déployées; aux 2 et 3, une cuvelle en bois; sur le tout trois cœurs de gueules entre un chevron d'azur à trois roses de gueules ». Devise : « Cordo et animo » dont il eut bien besoin pour traverser les tragiques événements de la Révolution française et la suppression définitive de son abbaye qu'il ne revit plus.

Nérolinge, p. 63. Foklore neerlandais, n° 245, 1985, p. 41

G.G.

VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE

Dans l'Ancien Régime, une abbaye à la campagne vivait dans une économie relativement autarique grâce aux ressources de son domaine : droits féodaux de relief-cens en nature et en argent-fermages et baux-ventes d'arbres, de pierres des carrières, de poissons dans les huit viviers abbatiaux- rentes- dons des parents des religieux et des pèlerins...

A l'intérieur des bâtiments, divers corps de métiers œuvraient à l'entretien de l'abbaye qui était ainsi une donneuse d'emplois.

G.G.

« Pachthof van Diligem » à Wolvertem

Voisin de la « cuerenhuijs », le « pachthof » fut donné, en 1265, à l'abbaye par un modeste seigneur local, Goswin de Wilre (Wildert), « milles » (chevalier?) avec tous ses biens immobiliers, « soo in droogh als nat. huijsen, velden en waler, groot 60 bunderen ». Dans un second acte de la même année, Goswin reprit en fief ce qu'il avait donné et fut

désormais le vassal de l'abbaye. Cette renonciation suivie de l'intéodation témoigne de l'évolution socio-économique au XIII^e siècle qui ne permettait plus aux petits propriétaires de vivre de leurs terres et les contraignait à recourir aux monastères plus puissants en moyens d'exploitation.

« l'Hof te Wildert » devenu « l'Hof van Dilighem » était la plus importante ferme abbatiale à Wolvertem au centre d'un domaine comprenant 100 b. de cultures, environ 260 de bois, des marais, un moulin à eau, beaucoup de cens et la plus grande partie des dîmes. D'après la carte de 1745, ses constructions formaient un rectangle, ceinturé d'anciennes douves par mesure de protection.

G.G.

A.G.R. A.E. n° 6862 et Cartes et plans ma. n° 696

Un fief abbatial, « De Lobbe » à Ossel

A Ossel (La Bouverie), entre Wemmel et Brussegem, l'abbaye possédait un petit fief, appelé « De Lobbe » dont la toponymie est assez curieuse. Elle proviendrait de la situation du terrain au bout de l'Ossevelt « jusqu'à l'église, par métaphore : « neerhangen boord van iets » ou la fin d'une légère pente. L'inventaire du chanoine Vermeire indique qu'en 1456, un certain Walter de Winter a donné au chanoine de Diligem, Jan De Beer, « in nomine nostro » un denier d'or à toucher sur une « hofstadt » (fonds de maison) près du bien appelé « De Lobbe ». Ce renseignement indiquerait peut-être une acquisition par héritage. Au XVI^e siècle, le fief avait une étendue d'un bonnier et était redevable d'un cens annuel de 2 fl. 10 sous à l'abbaye. En 1670, il était grevé d'une telle quantité de cens et de rentes, que chaque copartageant en supporta un tiers des charges dont 2 fl. 2 s. à la « Godsdhuys van Dielegem ».

Voisine de « Lobbe », l'hofstadt « Den Hert » garantissait une rente héréditaire de 12 sous au profit de Jean de Tuagele, receveur et futur abbé de Diligem.

G.G.

A.M.J. Anne de Molins à Ossel. A.G.R. A.E. 6962, n° 13 J. LINDEMANS, Toponymie van Brussegem, Oppem et Ossel, dans E.S.B., 21IX, 1966, p. 328-358

Vierden Manuael onder de regering van den Eerw. Heere Henricus van Eesbeek... 1747

Uitgeef aen Domestieken :

Aen Franciscus van der Merenprelaren knecht.....	25 fl.
Aen Matthijs van Humbeek, carossier	67 fl.
Aen Jan de Becker, eersten cock, backer ende slaeger	60 fl.
Aen Sebastiaen Wauters, tweede cock	5 fl. 19
Aen Jan de Nouker, smit (nihil accepit)	
Aen Michaël Monou, schalliedecker	33 fl.
Aen Jan van De Borre, cleermaecker ende scheerder	24 fl. 11
Aen Jan Peeters, portier ende schoenmaecker, vervangen door Barth Van den Broeck is comen wonen 30 may 1747	33 fl.
Aen Franciscus Tambuysen, timmerman	32-4 fl.
Aen Jan-B. Boon, officier, een casack.....	24 fl.
Aen Jan De Hertogh, eersten peerden knecht	40-1 fl.
ende daarna Jacobus Verhasselt	48 fl.
Aen Martinus Van Gindertaelen, hovenier	60-10 fl.
Aen Judo De Hertogh, tweede peerden knecht.....	33 fl.
Aen Petrus Dralants, veulen jonge.....	25 fl.
Aen Therese De Saevet, eerst meysen in de refugie, wordt onderhouden van 't clooster	
Aen Clara Moonens, tweede meysen in de refugie	25 fl.
Aen Barbara Parmentiers, meysen in de keucken der abdije ..	22 fl.
Aen Jan Taelemans, ossendreijver.....	27 fl.
Aen Peeter De Leers, ossendreijver.....	5-12 fl.
Aen Hendrick Hoecks, verkens swinder	6 fl.
Aen werkliden : 4 houtsgagers; 16 in het getaet	

G.G.

A.G.R. A.E. n° 6874 p. 61 et suiv.

Ancienne ferme abbatiale du Kraaienhof

Ainsi appelée à cause de la proximité d'un bois de ce nom, disparu depuis longtemps, la ferme a subsisté jusqu'en 1957. Située en prou-

gement du mur d'enclos de l'abbaye, elle est visible en B sur une carte de la fin du XVIII^e siècle, là où s'arrêtait le pavement du chemin de Jette à Wemmel, assuré partiellement par l'abbaye. La ferme était mitoyenne à l'auberge-octroi du « Jagerke », dont il ne reste plus qu'un petit bâtiment.

Le « Kraaienhof », nationalisé en 1796-1797, appartint au XIX^e siècle, comme la demeure abbatiale, à la famille des notaires Morren. Henriette Dupré (1892-1943), veuve d'Adhémar-Edmond Morren (1860-1931), le vendit en 1940 au fermier Van den Broeck-Moens dont les parents Van den Broeck-Moerenhout l'exploitaient déjà comme leurs ancêtres Moerenhout à la « Bouwenje » quelques mètres plus haut.

Les dernières photos montrent encore le paysage rural jusqu'au « Schapenweg » et la « Chaussée romaine » ainsi que la vie campagnarde d'autrefois.

Expropriée en 1957 pour l'élargissement de la chaussée devenue l'avenue de l'Exposition Universelle, la ferme est maintenant remplacée par des buildings, dans un desquels habite « la dernière fermière de Jette », M^{me} veuve van Haeren-Van den Broeck », qui exploite encore des champs, jusqu'ici intacts, en face de son appartement!

G.G.

A.G.R., Cartes et Plans, ms., n° 178 Interview de M^{me} Van Haeren-Van den Broeck

UNE ANCIENNE CENSE ABBATIALE A JETTE

L'actuelle clinique Titeca au n° 341 de l'avenue de l'Exposition à Jette occupe l'emplacement d'une ferme abbatiale appelée la « Bouwenje » (la Bouverie), dont une carte du XVIII^e siècle indique un étang assez large devant des bâtiments en carré, visibles également sur la carte de Ferraris.

Prise à bail « van bamisse 1560 incluyt tot bamisse 15... exclus » (saint Bavon 2 octobre) par Jan Ruysvelt, celui-ci devait s'acquitter de diverses prestations en nature dont l'analyse est savoureuse. Il s'agit de 15 muids de seigle (« rogge »), de la moitié des fruits du verger, souvenir du métayage; d'un muid d'orge pour les chiens de la meute ducale à

Boitsfort; du beurre dont les couvents étaient grands consommateurs ce qui supposait la pâture de vaches dans une bonne prairie selon l'adage : « Eerste mei, de koeikes naar de wei ». La liste comprend encore des œufs, des « vlayen », les fameuses tartes et gâteaux du « Banquet des noces » de Bruegel; deux cochons de lait (« braedviggen ») lors de la kermesse de Bruxelles en juillet; des coqs et chapons (« hoenderen »); un agneau à Pâques; du froment livré au refuge de la rue Finquette probablement pour les invités que l'abbé y recevait; de la paille censée appartenir à la terre et devant être utilisée dans la ferme même.

Les Français la nationalisèrent en 1796 sous le nom erroné de « Brasserie » et décrivent ses bâtiments « en briques et chaux, recouverts d'ardoises, tuiles et paille ». La ferme comprenait alors 33 bonniers de champs, prairies, vergers, et elle était louée à Michel Moerenhout, échevin de Jette, dont les parents l'occupaient déjà. Le bail avait pris cours cette fois à la Saint-André (30 novembre) 1788 pour une durée de 12 ans à 935 fl. par an, la moitié des fruits du verger à cueillir par deux hommes, l'un au service de l'abbaye, l'autre du fermier; une corvée d'un chariot à quatre chevaux, payée 4 fl. par charroi et l'acquittement des impôts. Les prestations sont moins lourdes qu'au XVI^e siècle, mais encore...



L'ancienne cense abbatiale (Photo M^{me} van Haeren-Van den Broeck)

Au XIX^e siècle, « la Bouvene » appartient aux Dupré, riches propriétaires terriens comme les Morren, et qui la transformèrent en « Diligemhof ». En 1922, elle a été rebâtie en clinique. L'étang y est toujours visible.

G.G.

A.G.R., Cartes et Plans m.s., n° 128 et A.F., n° 8848

RAYONNEMENT DE L'ABBAYE DANS SES PAROISSES LES STATUTS DE 1618 CONCERNANT LES DESSERVANTS DE PAROISSES

Les statuts de 1618 indiquent les devoirs des prêtres de paroisses. En cas de désobéissance à l'abbé ou de faute charnelle, ils seront démis de leur fonction, ils ne peuvent sortir, sans nécessité de leur paroisse, ne jamais paraître dans les tavernes ou lieux semblables, de même à des fêtes de mariage ou autres sans raisons valables, ni faire partie de « sociétés » sans une permission expresse et rare de l'abbé, ni recevoir de visites inutiles et ne pas se mêler des affaires temporelles de la région. Ils donneront annuellement la reddition de leurs comptes et l'inventaire exact de leur avoir à l'abbé et s'il y était trouvé une faute, le responsable n'aurait pas de sépulture ecclésiastique.

Les chanoines, « chargés d'âmes » doivent porter l'habit religieux, faire une retraite annuelle à l'abbaye et y passer, en outre quelques jours, comme la fête de saint Norbert (6 juin) en y suivant les exercices conventuels.

A la cure, la servante doit être âgée, honnête et chaste, en cas de bavardage intempestif, elle sera renvoyée... A leur décès, les desservants seront inhumés à l'abbaye.

G.G.

Lors de sa création l'abbaye avait été mise en possession de plusieurs paroisses, le service pastoral ayant toujours été un des objectifs majeurs des Prémontrés. En 1155, l'évêque de Cambrai confirmait le monastère jettois dans celle de Jette, avec son annexe Ganshoren, Neder-Heembeek, Over-Heembeek, Meuseghem, Wolver-

tem, Zellik et Denderleeuw. Quelques années avant, en 1146, saint Bernard était intervenu personnellement dans le conflit qui opposait les abbayes de Ninove et de Jette en matière de possession de la paroisse de Liedekerke. Son intervention aboutit à un accord provisoire mais il fallut attendre l'année 1180 pour une décision définitive : Dieleghem dut se contenter de la rive gauche de la Dendre soit de la paroisse de Denderleeuw.

1258 vit un nouveau mandement de l'évêque de Cambrai confirmant les chanoines jettois dans le droit de desservir les églises précitées.

R.V.d.H.

Bibl. Re. Ms 6367, page citée.

REMBOURSEMENT D'UNE RENTE

Par un acte du 16 janvier 1781, le notaire Philippe-Charles van den Daele déclare que le prélat de Diligem, Jean-Baptiste van den Dale (Daele), a reçu des mains du receveur général des Etats de Brabant au quartier d'Anvers, le comte de Robiano, la somme de 528 florins, faisant en monnaie de change 616 fl. en remboursement du capital d'une rente de la même somme à 4 %, hypothéquée sur les aides (impôts) perçues par les Etats, hypothèque également levée. Un des deux témoins, Petrus Eggericke sait à peine écrire son nom, la signature du second, Guillelmus Smekens est plus lisible.

G.G.

A.G.R., Not. Bl., n° 12075.

JETTE : EGLISE SAINT-PIERRE

De la petite chapelle ayant desservi le berceau de Jette (actuelle Place Reine Astrid), on ne sait rien sauf qu'elle a existé et qu'elle était déjà dédiée au Prince des Apôtres.

Victime de la guerre dite de Grimbergen, le bourg dont elle était le cœur, glissa dans la vallée et une nouvelle églisette fut construite à l'extrémité de l'actuelle Place Cardinal Mercier face au chemin qui un jour deviendra la Rue de l'Eglise. Elle sera victime, en 1489, de la campagne menée par Philippe de Clèves. Grossièrement restaurée, elle sera mise à mal par les iconoclastes.

On peut se faire une idée de ce modeste oratoire, du moins de son aspect extérieur, grâce à la vue panoramique de Jette-Ganshoren que le futur premier comte de Saint-Pierre Jette fit graver en 1651, gravure appelée à illustrer un nouvel ouvrage de Sanderus qui ne vit jamais le jour. Le sanctuaire apparaît encore sur quelques cartes figuratives contemporaines.

En 1765, les chanoines de Dieleghem firent la demande au Conseil Souverain de Brabant de pouvoir reconstruire l'église de Jette, qui se ruinait dangereusement, ainsi que le presbytère, l'archevêque de Malines ayant donné son accord, c'est Laurent-Benoît Dewez qui en fit les plans que gardent les Archives Générales du Royaume; ils portent la signature de l'abbé. Un conflit ayant surgi à propos de la réédification ou non du chœur nous vaut l'avantage d'avoir le dessin de cette partie de l'ancien édifice. Le nouvel oratoire ne fut cependant bâti qu'en 1776.

L'église Saint-Pierre était aussi un lieu de pèlerinage; la foule venait y implorer l'intercession de Notre-Dame-de-Nécessité (Onze Lieve Vrouw ter Nood). Deux fois l'an son image était portée en procession depuis l'église, par le chemin des écoliers, jusqu'à l'abbaye et vice-versa. Cette image existe toujours.

Il y eut quelques remous à Jette durant l'occupation française.

Le curé Goolens, chanoine de Dieleghem, ayant refusé de prêter le serment révolutionnaire, l'église fut fermée et la cure occupée par le commissaire du peuple.

On allait procéder à leur vente au titre de « biens nationaux », lorsque les habitants présentèrent, afin d'y obvier, une pétition devant le Conseil d'Etat à Paris et ce'a sur les instances et les démarches de l'avocat Libotton père. La haute autorité donna ordre de surseoir aux dites aliénations.

Dans l'intervalle, le Premier Consul, par décret du 18 germinal an 10 de la république (8 avril 1802) rendit aux Jettois l'église et le presbytère. A quelque temps de là le ci-devant chanoine put se réinstaller dans sa cure et poursuivre sa carrière (1818).

Devenu faubourg de la capitale, Jette ne pouvait se contenter d'une aussi petite église dont l'insuffisance croissait de jour en jour. Elle fut démolie en 1880 en faveur du sanctuaire néo-gothique, malheureusement inachevé qu'on voit toujours Place Cardinal Mercier.

Quant à la CURE elle fut installée après la guerre de Grimbergen et l'installation des chanoines à Dieleghem, dans ce qui restait des anciens locaux de la première abbaye, au Miroir.

Le cœur de Jette battant maintenant dans la vallée, une nouvelle cure fut bâtie près de la nouvelle églisette ce qui était plus commode pour le desservant qui, par tous les temps, devait parcourir le trajet des actuelles places Reine Astrid à Cardinal Mercier.

Cela se fit à la suite d'un échange de parcelles de terrain entre l'abbaye en 1464. On la réédifia, une nouvelle fois, vers 1623.

Les guerres n'ayant pas épargné la cure, elle se trouva être en triste état au milieu du 18^e siècle, les troupes de Louis XIV étant passées par là. On la réédifia en 1765 ainsi qu'en attestent les ancrs figurant ce millésime au dessus des fenêtres de l'étage. Un tableau et une vieille photo nous en gardent le souvenir.

R.V.d.H.

R. VAN DEN HAUTE, Les églises Saint-Pierre de Jette in Comite de Jette, n° 12^e année, pp 3 à 42 R. VAN DEN HAUTE A propos d'une Madonna jettoise, in Comite de Jette, 4^e année, p. 37 à 41.

GANSHOREN : EGLISE SAINT-MARTIN

La première mention de l'existence d'une chapelle à Ganshoren figure dans un acte de 1112 par lequel l'évêque de Cambrai confirmait l'abbaye de Dieleghem dans la possession de plusieurs autels de notre région. Ce document n'est, en fait, que la consécration d'un état de choses existant au moment de sa rédaction et cela, depuis des années peut-être. Toutefois, dans un autre document, datant de 1095, relatif à l'établissement d'un chapitre augustlnien à Jette (future abbaye), Ganshoren ne figure pas au nombre des biens dotaux de la nouvelle communauté.

Ganshoren ne devint paroisse autonome que sous la Belgique indépendante (1835). Avant cela, ce n'était qu'une annexe de Saint-Pierre où le curé de Jette devait assurer le service paroissial.



La chapelle St-Martin de Ganshoren (fin du 18^e siècle) (photo Bibl. Rie Eruste les)

Sise aux abords d'une route empruntée par les commerçants ambulants mais aussi, malheureusement, par les armées, le hameau de Ganshoren souffrit beaucoup plus des guerres que sa paroisse-mère.

C'est probablement à la suite d'une de ces épreuves qu'une nouvelle chapelle dut être construite (1537). Un dessin nous en garde le souvenir.

Elle fut détruite, à son tour, en 1850, pour faire place à la petite construction néo-gothique qui vient de disparaître. Celle-ci avait hérité d'une partie du mobilier qui garnissait l'oratoire élevé en 1537, dont la chaire de vérité donnée, jadis, par l'abbé de Haeseleer au réfectoire de son monastère.

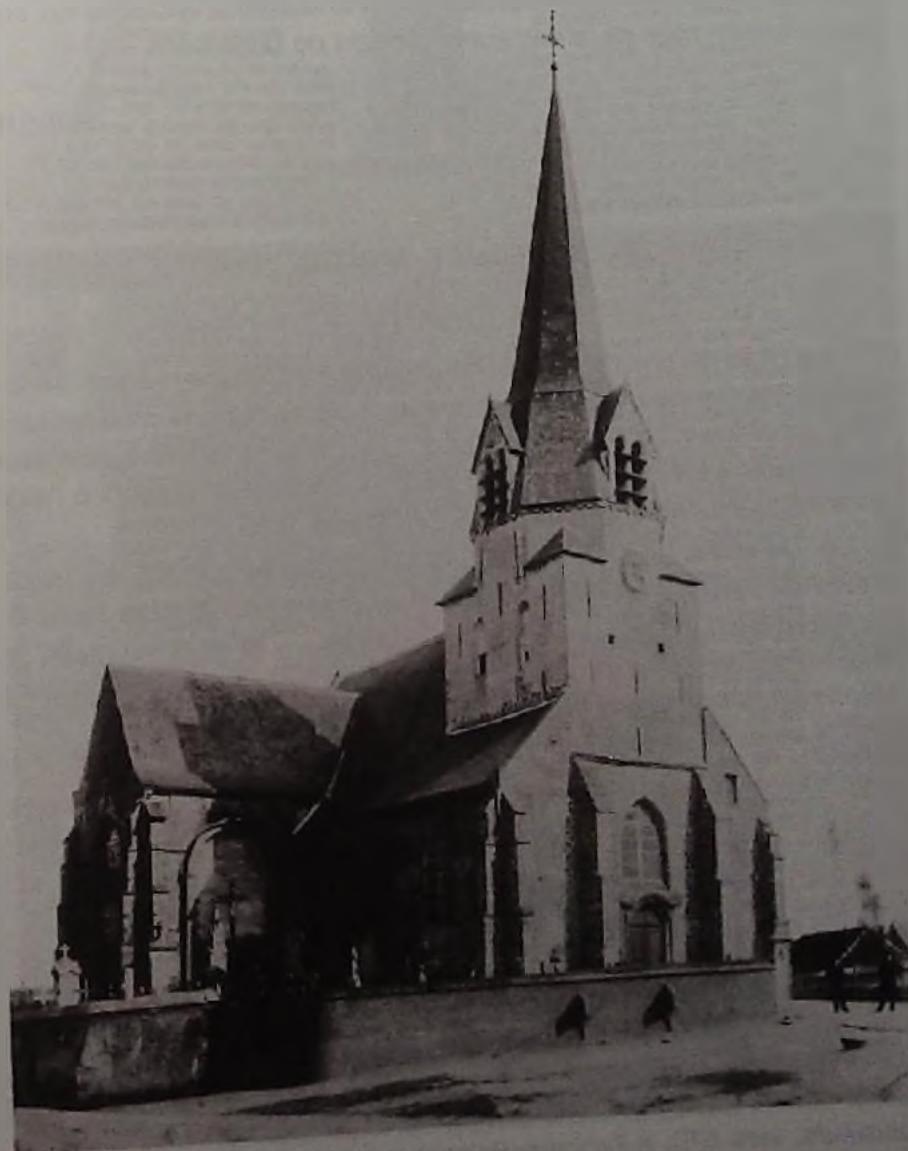
R.V.d.H.

R. VAN DEN HAUTE. Les anciennes églises Saint-Martin à Ganshoren, in *Comité de Jette*, 11^e année, p. 2 à 28

DENDERLEEuw : EGLISE SAINT-AMAND

De l'église ancienne, il ne reste que la tour en façade englobée dans une construction néo-gothique (1900). On sait que des travaux de restauration furent faits au sanctuaire ancien au début du 16^e siècle. Elle fut graduellement réédifiée et dotée d'un nouveau mobilier au 18^e.

Comme souvenir de l'ancienne église, l'actuelle garde une belle



L'église Saint-Amand de Denderleeuw (photo R. V. d. H.)

chaire rococo avec médaillons des saints Augustin, Amand et Norbert, deux confessionnaux, son orgue et son buffet, des lambris Louis XV et une copie du saint Roch de Rubens. Sous la révolution française, le mobilier fut vendu au titre de « bien national » mais les paroissiens s'en portèrent acquéreurs et le rendirent à l'église.

La CURE date de 1783 et fut construite par Dieleghem, suite à une astuce, sans bourse délier. Elle ressemble à celle de Wolvertem mais est plus petite. Une pierre chronogrammée de la façade donne 1783. A l'intérieur on admire un bel escalier de chêne dont la rampe n'est pas sans évoquer celle de la demeure abbatiale de Dieleghem.

R.V.d.H.

ZELLIK : EGLISE SAINT-BAVON

La chapelle primitive de Zellik appartenait à l'abbaye Saint-Bavon (Gand). Le manque de prêtre, croit-on, aurait amené le monastère à faire appel à un moûtier plus proche. C'est ainsi qu'un chanoine sera désormais curé de cette paroisse (1635). L'oratoire fut agrandi à l'aide de pierres des carrières jettoises; il fut béni en 1659.

A l'intérieur de cet édifice, encore gothique, on voit e.a. deux confessionnaux et une chaire de vérité baroques de très belle facture.

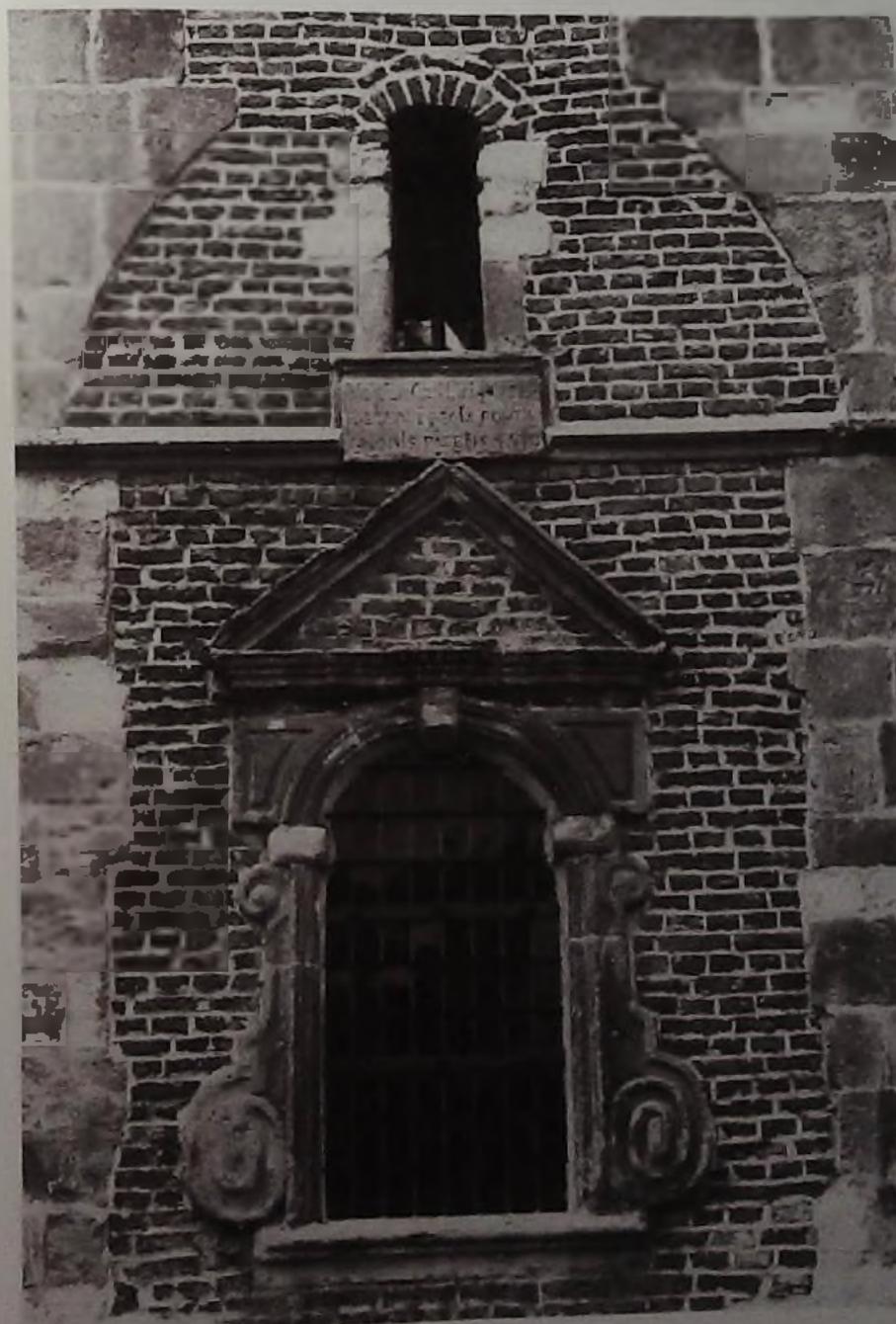
Corneille Lambert, chanoine de Dieleghem et curé de Zellik fit ériger une chapelle à saint Quirin aux abords de la route conduisant à Merchtem. L'intérêt des fidèles pour celle-ci fut de courte durée.

R.V.d.H.

LES EGLISES DE NEDER- ET OVER-HEEMBEEK

Les églises de cet ancien centre franc, sinon gallo-romain, remontent vraisemblablement à un évêque itinérant du VII^e siècle, saint Landry, fils de saint Vincent de Soignies et de sainte Waudru de Mons. Cette famille avait des biens étendus dans la région dont elle donna plusieurs, vers 670, à l'abbaye Saint-Vaast à Arras, et au IX^e siècle à

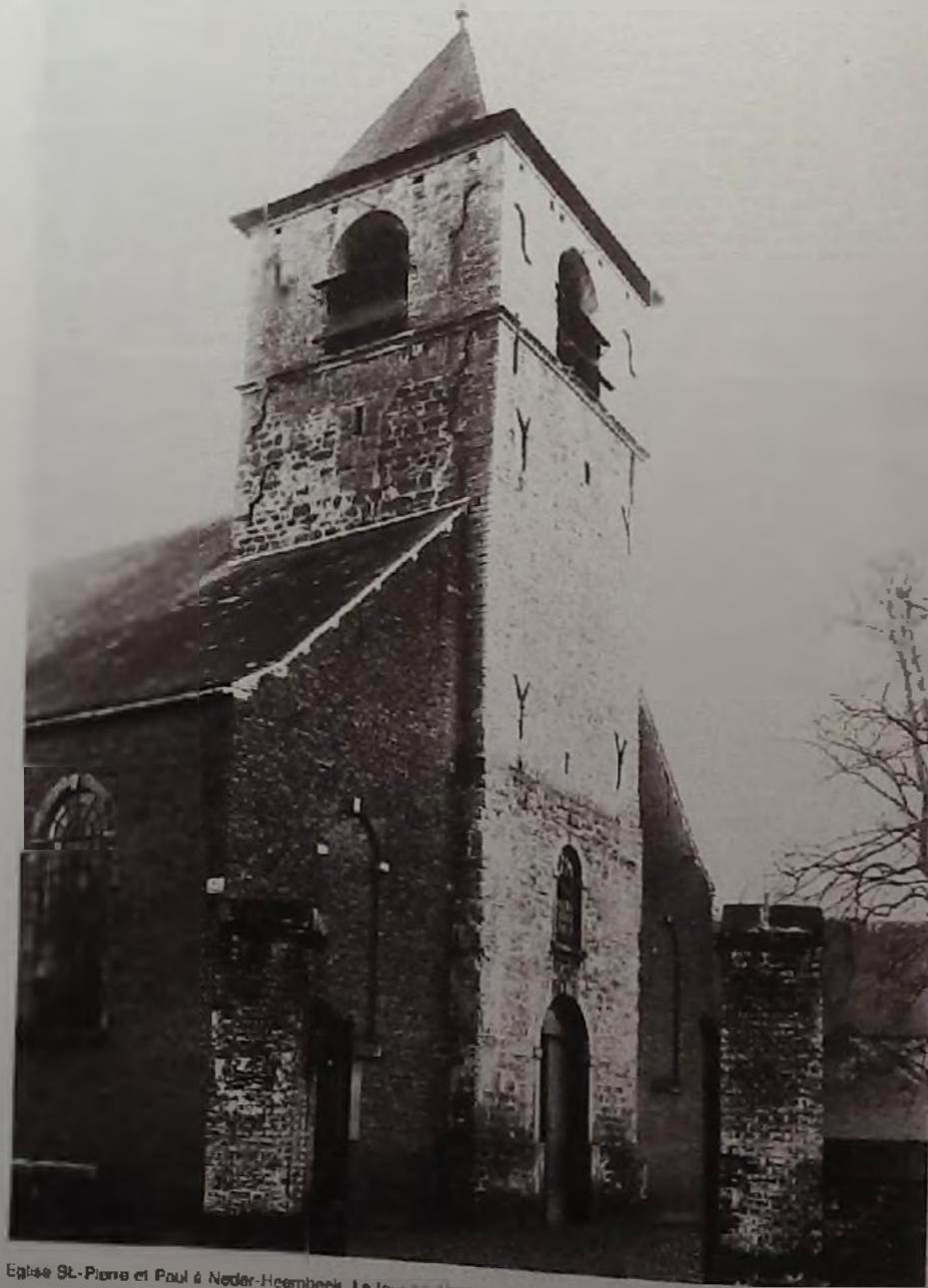
celle de Cornelismunster/Inde (Aix-la-Chapelle). Ces deux domaines sont à l'origine de deux paroisses : Saint-Pierre-et-Paul à Neder-Heembeek à Cornelismunster, Saint-Nicolas à Over-Heembeek à Saint-



Eglise de St. Bavon à Zellik - Pierre de construction 1659 (photo A.C.L.J.)

Vaast, qui subsistèrent jusqu'en 1935, année où une seule et nouvelle église fut bâtie.

Cependant les abbayes mérovingiennes étaient trop éloignées pour administrer leurs domaines brabançons qui passèrent aux mains



Eglise St-Pierre et Paul à Neder-Heembeek. La tour seule subsiste aujourd'hui (photo A.C.L.).

d'usurpateurs laïcs, les seigneurs d'Aa, châtelains de Bruxelles et parents des Wolvertem. C'est ainsi que l'église d'Overheembeek fut attribuée, en 1112, à l'abbaye de Jette; celle de Neder-Heembeek, en 1155, parce que le clerc qui en était chargé, fut accusé d'hérésie cathare et condamné de ce fait. L'évêque Nicolas de Cambrai céda l'église à l'abbaye en raison de sa pauvreté lors de la guerre de Grimbergen.

Des églises primitives successives, il n'est rien resté.

A *Neder-Heembeek*, il y en eut six. Les fouilles récentes ont exhumé des traces de charpentes de bois puis des substructions des X^e-XI^e siècles et elles ont remis en valeur la belle tour romane du XII^e siècle, restaurée en 1960-61. Cette tour, carrée et puissante, percée de meurtrières, de fenêtres géminées et dépourvue de porte d'accès vers l'extérieur, est conforme au type des édifices romans de la vallée de la Voer. Elle servait probablement de refuge à la population en cas de troubles. Les piedroits de la meurtrière de la face N. sont formés d'une tête naïvement sculptée mais fortement érodée. Dans l'épaisseur du mur de la façade E. fut découverte une très belle baie géminée comme on en voit à Orp-le-Grand, Herent, Nivelles et Verrijk. Les embrasures intérieures des autres permirent de la reconstituer.

La tour restaurée domine la vallée de la Senne actuellement très industrialisée. A ses pieds se trouve encore une jolie bâtisse également restaurée en forme de ferme flamande à pignons à redents, servant jadis de « home » à cinq vieillards, « de Broerkens » et fondée en 1487. Elle a retrouvé sa destination primitive en abritant les loisirs de retraités.

L'EGLISE D'OVER-HEEMBEEK

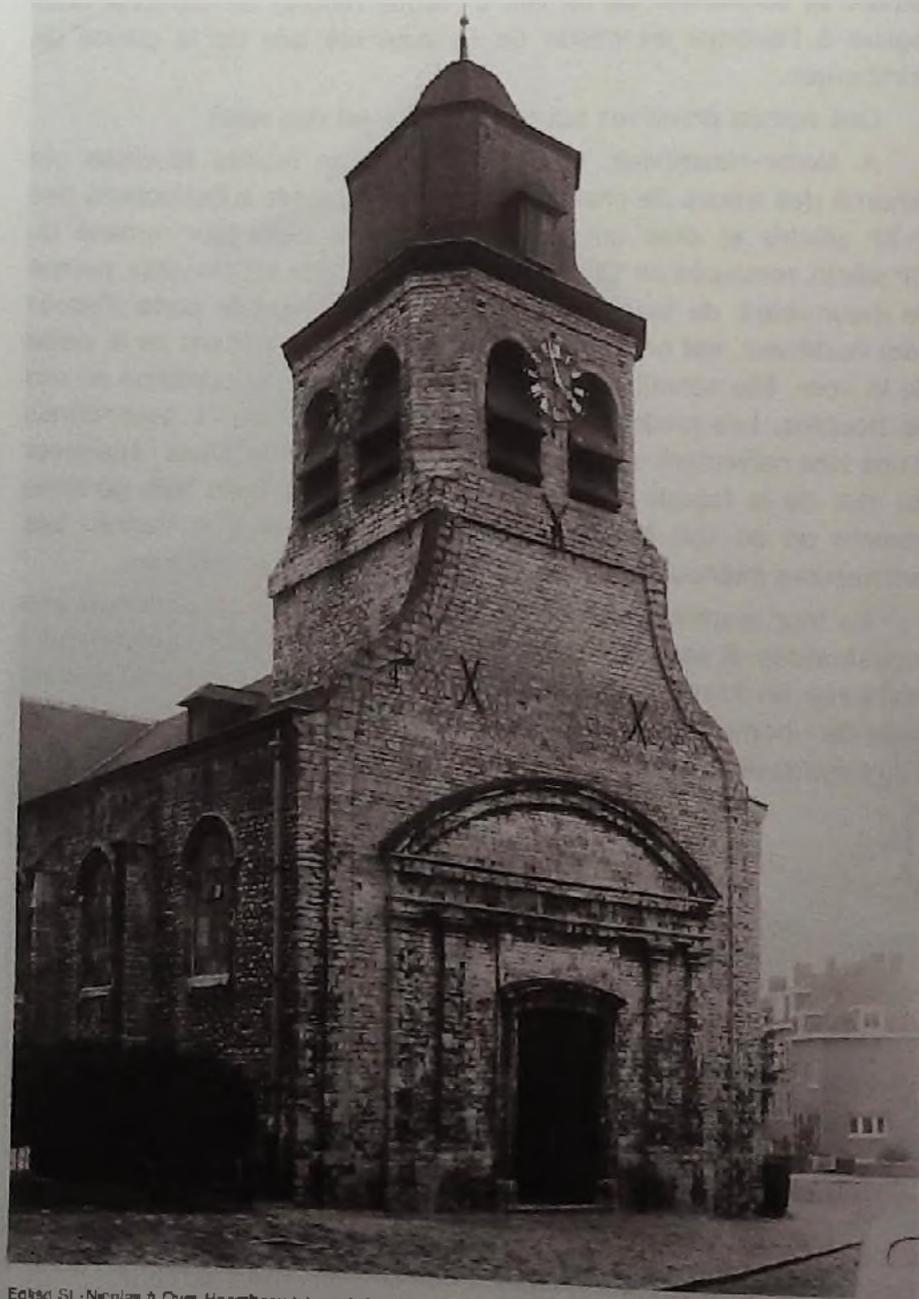
Celle qui subsiste, commencée en 1708 par le curé Crockaert, qui en dirigea probablement les travaux lorsqu'il fut devenu abbé, a été achevée en 1740. Le maître-autel proviendrait peut-être de l'église ou de la chapelle abbatiale. Son style baroque est élégant et sobre. Un simple larmier contourne le cintre des vitraux entre des contreforts, le transept arrondi est surmonté d'un petit toit qui évoque un peu une poivrière. La façade, au portail encadré d'un décor classique, s'achève en une volute de chaque côté, tandis que la tour clocher, assez trapue à pans coupés sur base carrée, et prolongée par un toit d'ardoises, est surmontée d'une minicoupoles.

L'église désaffectée sert actuellement de centre culturel.

G.G.

MIRAEUS, *Opera diplomatica*, t. II, p. 969

J. VERBESSELT, *Het parochieverzon in Brabant tot het einde van de 13^e eeuw*, t. III, p. 245 et suiv. Pittem, 1964



Eglise St-Nicolas à Over-Heembeek (photo A.C.L.)

LA CHAPELLE SAINT-LANDRY A HEEMBEEK

Sa construction actuelle fut commencée sur l'emplacement probable d'une ancienne, par Jean Bollaert († 1667), riche marchand anversois, seigneur justicier des Heembeek depuis 1649 et châtelain de Crayenhoven, mais il l'a laissée inachevée. En 1708, sa fille en abandonna les matériaux à l'abbaye de Diligem pour la reconstruction de l'église d'Over-Heembeek. L'oncle d'une dame de Crayenhoven, Jean de Bejar, doyen du chapitre de Saint-Bavon à Gand, continua l'érection de la chapelle, terminée par sa nièce Isabelle de Bejar, femme de Pierre Coloma, baron de Moriensart. En 1669, ceux-ci passèrent un contrat avec l'abbé Lamberti de Diligem, suivant lequel ce dernier en détiendrait une clef, bénéficierait des offrandes annuelles jusqu'à concurrence de 9 fl., si les revenus suffisaient, le prélat y nommera un de ses religieux pour la célébration des offices en accord avec le baron.

Le baroque de la chapelle est ravissant, plus gracieux que celui de l'église voisine. Volutes et pots-à-feu, larmiers et œils-de-bœuf font le charme de ce petit bijou architectural.

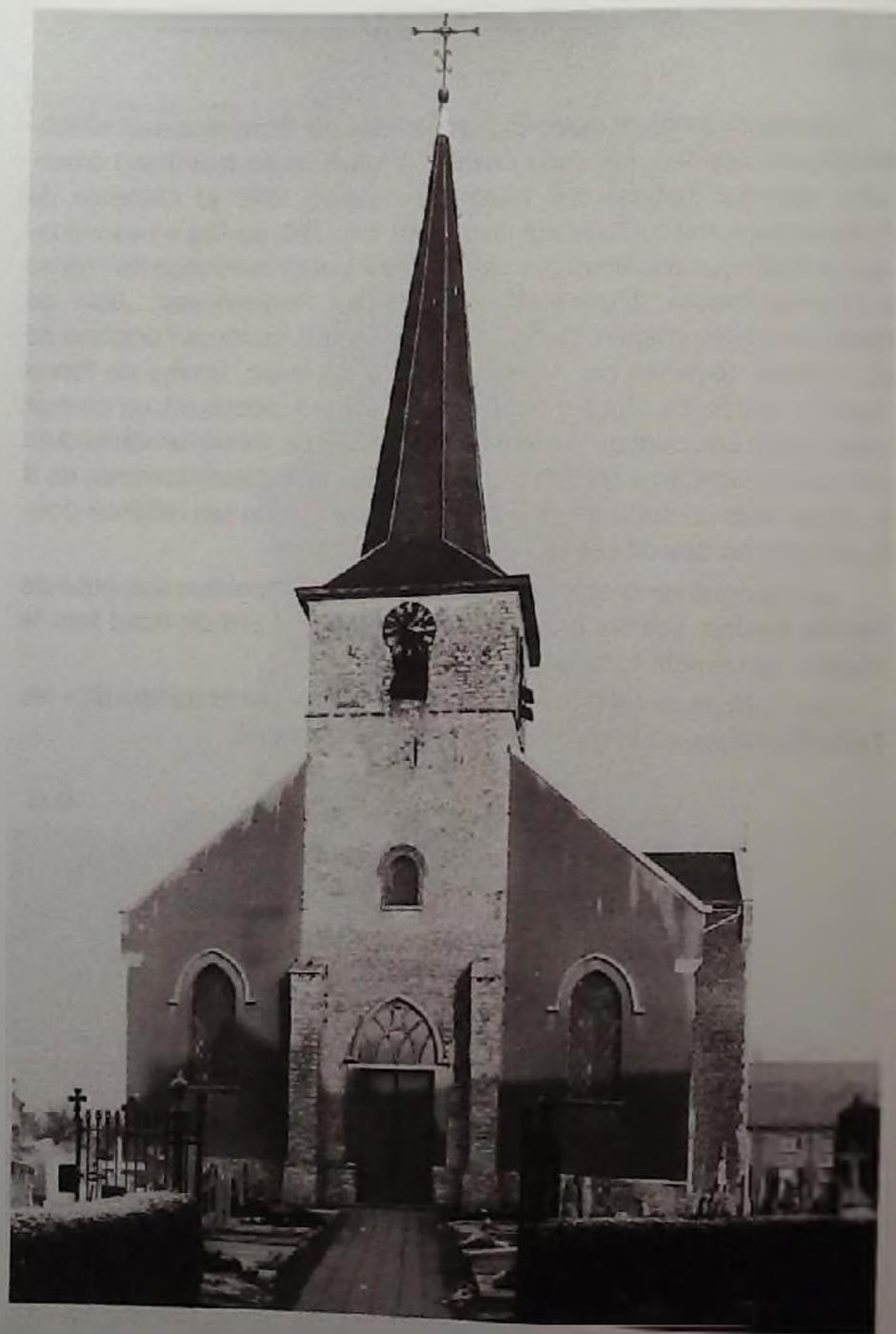
En 1928, la chapelle fut transférée pierre par pierre au lieu-dit « les Trois-Fontaines » à Vilvorde dans un cadre approprié.

G.G.

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT A WOLVERTEM

Elle est située sur un tertre comme nombre d'églises brabançonnaises dans un but stratégique, au carrefour en coude d'un nœud routier et dominant la place du marché. Elle a probablement été construite par une communauté rurale et d'abord dédiée à saint Géry, évêque de Cambrai et premier patron de Bruxelles puis à saint Laurent, un soldat romain. En 1155, elle fut donnée à l'abbaye de Jette en même temps que celle de Nader-Heembeek par l'évêque Nicolas de Cambrai.

Depuis 1360, on connaît avec certitude la liste presque régulière des norbertins qui la desservent. À l'instar de toutes les églises d'Ancien Régime, la plétitude des fidèles y fonda des chapellenies et confréries au cours des siècles.



Eglise St-Nicolas à Meusegem (photo A.C.L.)

Au point de vue architectural, la tour romane probablement du XIII^e siècle, située en façade, s'apparente à celles de la vallée de la Voer. Le portail en pierre de Balegem est constitué par un trilobe inscrit dans une ogive et encadré d'une seconde. Le chœur, en gothique tardif, date du début du XVI^e siècle d'après les ornements flamboyants de quelques verrières.

A l'intérieur, les fonts baptismaux romans sont de style tournaisien ou scaldien, ornés de masques et de feuillages évoquant la civilisation des steppes. Les autels latéraux baroques datent de 1624-1645, celui de gauche est orné des armes « parlantes » du prélat de Haseler et orné d'une « Assomption de la Vierge », tableau dû peut-être à Théodore van Loon qui travaillait alors à l'abbaye; l'autre autel est décoré d'un « Martyre de saint Laurent », attribué à de Crayer d'après un modèle de Rubens à la pinacothèque de Munich. Un confessionnal à gauche en haut, de facture berninesque, a été acheté par le chanoine curé Stoefs en 1783 à un couvent supprimé par Joseph II; celui de droite en est une copie libre. Le même curé Stoefs avait également acheté deux colonnes avec pots à feu qui se trouvent sur le terre en guise d'entrée.

L'ÉGLISE N.D. ET SAINT-NICOLAS A MEUSEGEM

Elle se trouve à l'intersection des chemins, d'une part vers Merchtem, d'autre part vers Impde. Elle semble être d'origine domaniale et passa à l'abbaye de Jette en 1112, « libre de toute taxe épiscopale », les dîmes allant au curé, par la donation d'Odon, évêque de Cambrai et d'Onulphe de Wolvartem. Comme pour les autres églises, nous connaissons la liste des desservants grâce au nécrologe de l'abbaye, mais s'il y en eut un dans chaque paroisse au XIII^e siècle, ce ne fut plus le cas dans la suite et souvent les églises de Meusegem et Impde eurent le même, probablement pour résoudre des conflits de limites ou de prestige. Ainsi le chanoine Herman Servaes (1699-1771) fut curé de Meusegem et Impde de 1745 à 1748 puis de Wolvartem; il a tenu dans ses premières paroisses un journal des offices, de la confrérie du Saint-Sacrement érigée en 1731 par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, né au château d'Impde, des processions lors de certaines fêtes et de l'ostension des reliques de saint Roch en 1748 pendant huit jours pour conjurer la peste encore menaçante.

De la primitive église, il ne subsiste que la base de la tour en dessous de laquelle à l'intérieur, court un larmier.

La cure de 1733, surmontée d'un fronton classique, est précédée d'un portail à boules anciennes donnant sur un jardin villageois dans le genre de ceux chantés par le poète et prêtre flamand Camille Melloy.

G.G.

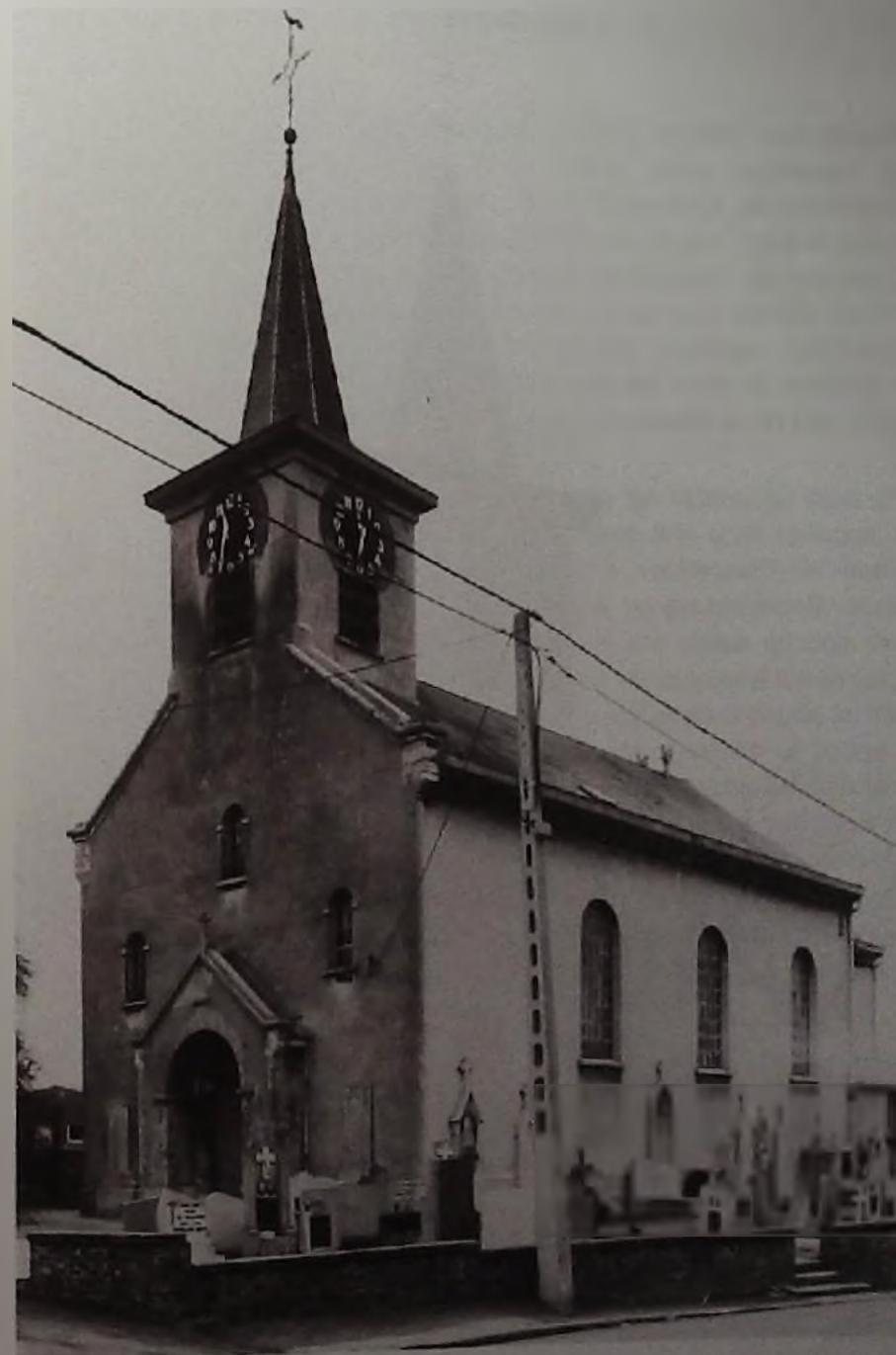
Kerkelyk lavan te Meuseghem en Impde, door pastoor Servaes (1745-1748)

L'EGLISE SAINT-QUENTIN A IMPDE est également d'origine domaniale et passa à l'abbaye de Jette au cours du XII^e siècle. Entièrement reconstruite au XIX^e siècle, elle contient un tableau peut-être de de Crayer sur le maître-autel et un confessionnal surmonté d'une chaire à prêcher que le curé fut autorisé à y placer en 1779. La sacristie abrite un ostensor donné par le curé Justin Buycx en 1671 « pro ecclesiis de Meuseghem en Impde » en reconnaissance d'avoir survécu à la peste qui sévit en 1669.

G.G.

L'EGLISE SAINTS-MEDARD-ET-GILDARD- A ROSSEM ne fut érigée en paroisse qu'entre 1147 et 1220 et donnée à la même époque à l'abbaye jettoise avec les dîmes. Elle est dédiée à saint Médard, évêque de Noyon, et à saint Gildard, évêque de Rouen, tous deux vénérés dans l'ordre norbertin, et elle eut souvent le même curé que celui de Wolvertem malgré les protestations des paroissiens qui, en 1743, obtinrent un coadjuteur et en 1790 un curé. Sa petite tour ancienne fut exhaussée au XIX^e siècle. L'intérieur contient deux bustes-reliquaires baroques des saints patrons et la sacristie de belles boiseries.

G.G.



Eglise St-Quentin a Impde (photo A.C.L.)



Église S.S. Médard-et-Gildard à Rossom (photo A.C.L.)

LA BOSKAPEL

Dans l'ancienne baronnie d'Impde, à partir de 1658, une statuette de la sainte Vierge, accrochée à un chêne, attira rapidement des pèlerins dont certains crurent y voir des phénomènes extraordinaires. L'affluence devint telle – jusqu'à 800 pèlerins en un jour – que le curé de Wolvertem Herman de Munck, chanoine de Grimbergen par manque de personnel qualifié à Diligem, éleva un oratoire en bois bientôt agrandi. Matériaux et argent apportés par les dévots permirent l'édification d'une chapelle en briques espagnoles, placée sous le vocable de « O.L.V. Behoudenis der Kranken » (Salus Infirmorum) et où des offices furent célébrés par des religieux de Diligem.

Située dans un petit bois, actuellement de hêtres, au bout d'un chemin de terre, elle apparaît ravissante dans son style baroque. En façade, quatre pilastres doriques en pierre soutiennent un fronton surmonté d'un bel œil-de-bœuf et terminé par un double jeu de volutes. Le portail est dominé par une niche abritant une statue en bois de la Vierge au-dessus de laquelle ont été gravées en bas-relief les armoiries polychromes des princes de La Tour et Tassis, barons d'Impde au XVIII^e siècle. A l'intérieur, derrière le maître-autel, une boiserie en forme de manteau, agrémentée d'angelots, entoure sept tableaux circulaires représentant les sept douleurs de N.D. Le tabernacle est de style Louis XIV comme les deux jolis petits autels latéraux, le banc de communion, le confessionnal et l'horloge. Plusieurs ex-voto pendent aux murs.

Les centaines d'usagers de la route Anvers-Bruxelles ne remarquent probablement pas cette jolie chapelle en passant journellement à quelques mètres d'elle. Méfait de la vitesse!

G.G.

L'ANCIENNE CURE DE WOLVERTEM

Une carte figurative de 1745 représente la « cuerenhuys » ou maison pastorale, entourée d'un jardin clôturé, d'un espace libre précédé du portail d'entrée et d'arbres de deux côtés dont un est longé

par le Molenbeek. A l'arrière il y a probablement une ferme. L'aspect actuel de la cure date de 1660 lors de sa reconstruction par le prélat Martin Heckius II; elle fut agrandie en 1773 par le curé Clément Stoels sous l'abbatit de van den Daele et restaurée par la commune dont elle



La - Boekapel - a Mase (photo Ch. Goerens).

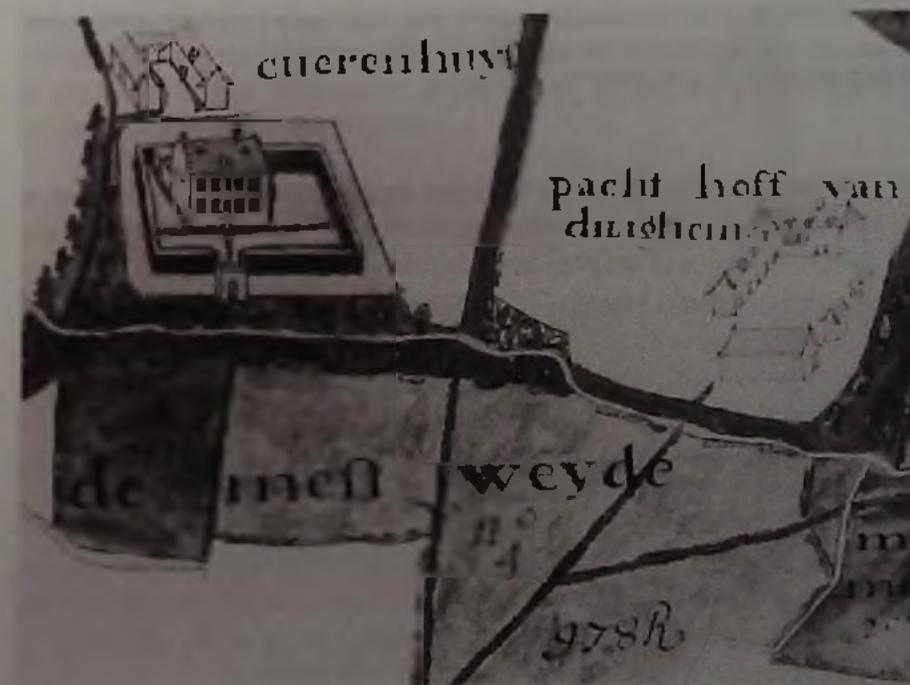
abrite actuellement « l'Openbaar Centrum voor Maatschappelijk Welzijn » (O.C.M.W.).

C'est une jolie bâtisse aux combles aigus, aux pignons à redents et aux fenêtres à croisillons, alternant la pierre et la brique selon le style de la Renaissance flamande. A l'intérieur un « salon de peintures » représente des scènes de campagne, de chasse et de pêche dans le genre de Breugel influencé par le rococo français du XVIII^e siècle.

Au début du XX^e siècle, lors de sa restauration, une grande pierre en grès, portant d'un côté les armoiries du prélat Heckius et de l'autre celles de Charles-Quint, fut enlevée de la façade, mais on ignore son utilisation ultérieure.

G.G.

A.G.R. Cartes et Plans ms. n° 896



Cuerenhuyt (photo Comte de Jette).

LES CONFRERIES constituaient surtout une réponse aux aspirations profondes des populations dont elles exigeaient peu de chose. Là où elles sont nombreuses, on a remarqué que les vocations n'étaient aussi.

Il y en avait souvent plus d'une dans les églises paroissiales et les monastères.

En voici un exemple parmi beaucoup d'autres :

Confrérie de Ste Catherine d'Alexandrie, manuscrit sur parchemin, daté du 30 mars 1771, portant les armoiries du pape Clément XIV, de l'abbé van den Dale « abbas Diligemensis statuum Brabantiae assessor », de Madame Furhmann née Marie-Henriette de Villegas Pellenberg (1719-1783).

Titre original :

« Broederschap van de H. Maegd ende Martelaresse Catharina ingestelt in haere parochiale kerke binnen Brussel door Z.H. Clemens den XIV verrijkt en begemstigt met berscheydt afaeten gevestigd en goed gekeurt door Zijne Excellentie Joannes-Henricus (Franckenberg) Aerts-Bisschop van Mechelen.

G.G.

▲ Comté Jette don de M.J. l'Kht: Wovvriem

Le *mécénat* fait partie de la tradition monastique, non seulement à l'intérieur des couvents pour leur décoration et leur beauté, mais aussi en dehors d'eux pour augmenter leur prestige.

Le prélat Marin Heckius II participa à la donation d'une série de onze tableaux racontant la légende de la fondation de l'église *N.D. à Aisemberg*. La commande en fut faite au peintre Antoine Salaert (1594-1650), collaborateur de Rubens et de van Alsloot. Dans les comptes de la fabrique, on trouve la mention suivante : « 10 janvier 1648, payé 60 fl. pour le tableau donné par l'abbé de Diligem, sans compter 6 fl. 5 s. à charge de l'église ». Les autres donateurs étaient la fabrique elle-même, l'archevêque de Malines, les abbés du Saint-Sépulcre à Cambrai, de Sainte-Gertrude à Louvain, de Tongerlo, Coudenberg, Grimbergen, les abbesses de Forest et La Cambre et Madame de Beersel.

Le prélat Crokaert collabora en 1735 à la donation d'un ensemble de six tableaux qui complétaient une série de vingt à Sainte Gudule.

retraçant l'histoire du Saint-Sacrement de Miracle, et qui avaient été données lors du jubilé de 1720. Les fêtes de juillet 1735 commémoraient le 150^e anniversaire 1585-1735 de la restauration du culte catholique et de la procession du Saint-Sacrement après la domination calviniste à Bruxelles. Le sixième tableau, offert par l'abbé de Diligem, était un des meilleurs du peintre Pierre d'Hondt. Il représentait don Juan d'Autriche, gouverneur général des Pays-Bas, qui réussit à faire lever le siège de Valenciennes par Turenne, le jour de la fête du Saint-Sacrement en juillet 1656.

G.G.

PROCESSION DES PUCELLES AU SABLON

En avril 1304, l'abbé Gérard, proviseur de l'hôpital Saint-Jean-au-Marais, approuva avec les tuteurs de l'établissement, un acte par lequel la mère supérieure, les frères et sœurs donnaient à la gilde des arbalétriers un terrain au Sablon pour y construire une chapelle. Celle-ci devint une église, lieu de pèlerinage très fréquenté pour y vénérer une statue « miraculeuse » de la Vierge. Dès lors le quartier se peupla, processions et ommevangs s'y déroulèrent et les abbés de Diligem y participèrent au titre de leur ancienne fonction.



Procession des pucelles du Sablon (photo A.C.L.).

Le tableau d'Antoine Salaert représente la procession des Pucelles au Sablon en 1615, même année que celle de l'ommegang. Le long défile rassemblait les membres du Magistrat de la ville, les marguilliers de l'église, le clergé en surplis, douze jeunes filles habillées aux frais de l'archiduchesse Isabelle qui les avait dotées, la statue de la Vierge suivie d'un prelat mitré-peut-être Martin Heckius 1^{er} mais sans preuve, des dignitaires précédant les Archiducs et les courtisans entourés d'arbalétriers du Grand Serment, et des spectateurs dans les rues et aux fenêtres des maisons.

Ces processions et ommevangs étaient caractéristiques de la vie d'autrefois dans les villes et villages où elles satisfaisaient à la fois la piété des fidèles, le désir d'ostentation des autorités et de divertissement du menu peuple, friand de spectacles hauts en couleurs.

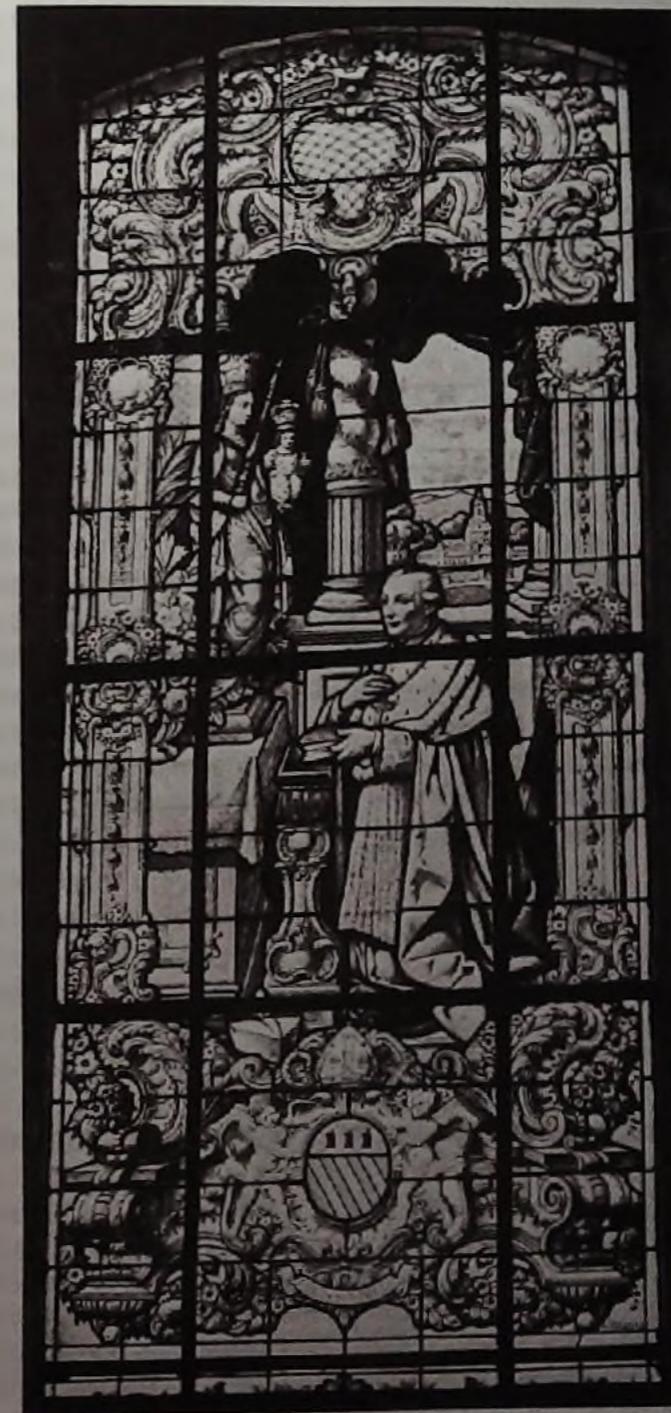
G.G.

Bibl. Ria, n° 17122, *Chronique abrégée de l'histoire de Bruxelles*.

VITRAIL A L'ANCIENNE EGLISE DE LAEKEN-1692

L'abbé Huys avait participé à la donation d'un vitrail qui se trouvait à gauche du jubé et qui portait ses armoiries, déjà citées, ainsi que celles des autres donateurs : Guillaume-Humbert de Precipiano, archevêque de Malines et membre des Etats de Brabant; Jean-Ferdinand de Beughem, évêque d'Anvers; Guillaume Bassery, évêque de Bruges et chancelier perpétuel de Flandre (frère de Josse Bassery, abbé de Grimbergen); Philippe de Tuijcom, lecteur en théologie (licencié), prélat de Parc, chapelain des ducs de Brabant, député permanent des Etats de Brabant; et deux armoiries d'alliances : Verrijcken-Micault et Christyn, vicomte de Tervueren-Walravens.

Mais ce vitrail donna lieu à un procès héraldique pour le prélat de Diligem et son frère Jean-Théodore Huys, « marchand à Bruxelles » qui ont usurpé les armes de la noble famille « Huuse », de Flandre. Les défenseurs répliquèrent que « ces ornements ne sont pas jusqu'ici signes de noblesse. Huys semble convenir qu'il n'est qu'un bourgeois ». Cette conclusion ne changea rien aux situations acquises.



Vitrail, église de Weyt

L'abbé garda ses armoiries surmontées de la mitre et de la crosse, insignes de la prélature.

G.G.

Minist. Roi. Ext., Fonds Héraldiques, ms. 6, f. VI et ms. 128, preuves héraldiques I, XXI, p. 2. A.G.R., Procès héraldiques I, XII, p. 152. J. HELBIG, *De geschiedkundige in België*, t. I, p. 137, Anvers, 1930.

UN VITRAIL MODERNE A L'EGLISE DE WAYS

Les Huys, devenus acquéreurs des seigneuries de Thy, Bois-Saint-Jean et Hattain dans le Brabant wallon, s'éteignirent en 1855. En souvenir du vitrail disparu de l'église de Laeken, un de leurs descendants collatéraux, Raoul-T. Ripels de Hault, fit placer, en 1930, dans le côté droit du chœur de l'église de Ways, un nouveau vitrail exécuté par le peintre verrier Eugène Timmermans. Il représente le prélat en prière devant une statue de N.D. de Thy en style baroque, et dans le fond l'abbaye de Diligem; en-dessous ses armoiries avec la devise assez énigmatique : « Fidelis sed infli IX »; le tout dans un décor rococo.

G.G.

G. LAMBERT & R. T. RIPELS DE HAULT, *Auteur d'un vitrail d'atelier, consacré de Genappe, paroisse de Ways, seigneurie de Thy, Wauthier-Breins, 1930, no. 132 et suiv.*

UNE ANCIENNE MAISON ABBATIALE AU PARC DE BRUXELLES

Dans le plan de rénovation urbaine de Bruxelles à la fin du XVIII^e siècle, le gouvernement des Pays-Bas, les Etats de Brabant et la ville elle-même concurent un projet d'ensemble, confié aux architectes Barré, Guimard et Montoyer. L'ancienne « warande » ducale fut transformée en un parc symétrique, encadré par les rues Royale, de Brabant (actuelle rue de la Loi) et Ducale. La ville s'était engagée à les niveler pour y construire des bâtiments de style classique. Trouvant difficile-

ment des acquéreurs de terrains, le gouvernement fit pression sur les grandes abbayes brabançonnées pour y élever de « somptueux pavillons » prévus par Guimard.

L'abbaye de Diligem en construisit huit : deux grandes maisons et six petites le long du rempart du Mail, futur boulevard du Régent. Elle le fit avec les pierres d'une carrière située à Jette dont « elle ne retire aucun revenu parce qu'elle l'a employée aux bâtiments construits au Parc » spécifie l'état des biens, dressé en 1787 sur l'ordre du gouvernement. De même, elle dut faire une coupe extraordinaire dans ses bois pour les travaux de charpente. Les frais d'extraction et de transport causèrent d'ailleurs un mali de 34 fl. 6 sous.

Pour rentrer dans ses débours, l'abbaye mit en location, à partir de 1782, les maisons pour des termes d'un multiple de trois ans, au prix de 1000 et 1200 fl. par an pour les grandes et de 350 pour les petites. Nationalisé en 1796, l'actuel n° 43 passa en quelques années à des spéculateurs avant d'être acheté en 1818, par la comtesse douairière de Lalaing, née comtesse Henriette de Maldeghem (1787-1866) qui remit l'intérieur à neuf. Maintenant, il appartient à la Cie d'Assurances « Utrecht » qui le loue à la « Nederlandse Commissie voor Cultuur ». A l'extérieur, les cinq fenêtres, plus hautes au premier étage qu'au second, le balcon en fer forgé et le toit dominé par une fenêtre à la Mansard, joliment décorée d'ailerons, sont les mêmes qu'à l'autre « grande maison » d'origine abbatiale, au n° 33. Seul le chiffre entrecroisé des Lalaing surmonté de la couronne comtale a été supprimé dans le tympan du portail.

L'intérieur témoigne encore de son ordonnance et de son décor, très proches de ceux de la demeure abbatiale de Diligem. La cage d'escalier est éclairée par une « loggia » donnant sur la cour et autrefois les jardins. Le palier du premier donne sur la rotonde au magnifique parquet en bois des « Iles ». Les niches y sont toujours mais vides de leurs statues. Les plafonds des salles, soit de stucs aux lignes classiques, soit d'une tapisserie au dessin à l'antique, sont très bien conservés. Tout l'ensemble de l'immeuble est évocateur du passé.

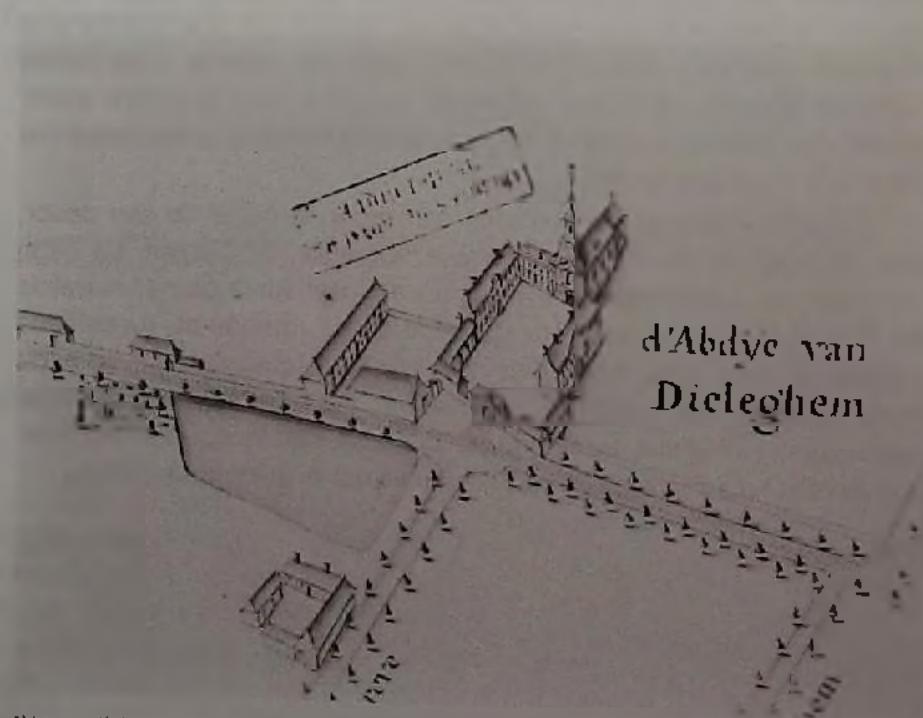
G.G.

A.G.R., A.E., n° 8882. A.G.R., F. Familles Lalaing.

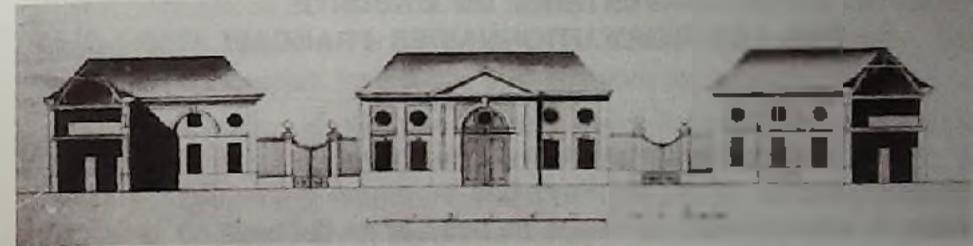
L'ARCHITECTE LAURENT-BENOIT DEWEZ

Laurent-Benoît Dewez (1731-1812), né à Petit-Rechain dans le pays de Herve, d'une famille notable de la région, eut une formation internationale d'architecte. Il voyagea dans presque toute l'Europe et même au-delà en Egypte et en Syrie. Il séjourna à Rome en 1754 puis, en qualité de dessinateur, accompagna le renommé architecte britannique, Robert Adam, spécialiste des monuments anciens. Il quitta Londres en 1759 et revint en Belgique où l'attendaient des commandes. Il n'y avait guère d'architectes de valeur dans le pays à cette époque où les abbayes désiraient rénover leurs bâtiments pour échapper aux contraintes fiscales du gouvernement, augmenter leur prestige, fournir du travail aux nombreux chômeurs et stimuler la jeune économie industrielle.

En une quinzaine d'années, Dewez exécuta des travaux à Affligem, Saint-Martin à Tournai, Forest, Orval, Villers; reconstruisit Gembloux et Haylissem, les églises de Bonne-Espérance, Andenne, Floreffe, Harelbeke, Vlierbeek, etc.; des châteaux dont le plus célèbre est celui de



Abbaye partiellement rénovée par L.-B. Dewez 1785 (photo A.O.L.)



Entrée de l'abbaye - dessin de L.-B. Dewez en la fin du 18^e siècle (photo B.B. Ala Bruxelles).

Seneffe pour Julien Depestre, devenu comte de Seneffe et de Turnhout (1668), des maisons et hôtels de maître à Bruxelles. En 1767, Charles de Lorraine lui donna le titre officiel d'architecte de la Cour pour laquelle il entreprit des travaux à Mariemont, Tervueren et ailleurs. Mais la reconstruction de la prison de Vilvorde lui suscita des difficultés que ses ennemis exploitèrent d'autant plus que son classicisme assez sévère lui attirait des critiques. Il fut bientôt supplanté par d'autres architectes, tels Guimard, Fisco, et se retira au château du Steen à Elewijt, ancienne demeure de Rubens, d'où il réalisa encore certaines œuvres.

Emigré à Prague en 1793, il revint à Bruxelles sous le consulat, mais presque ruiné, il habita une maison à Grand-Bigard, tout près de « La Molte », sa modeste « maison des champs », construite en 1773 et où il mourut le 1^{er} novembre 1812. Sa pierre tombale est adossée à l'église de Grand-Bigard avec une longue épitaphe en latin.

La petite église de Jette et la demeure abbatiale de Diligem ne sont que des œuvres mineures, d'ailleurs trop peu connues de Dewez.

G.G.

**INVENTAIRE DE L'ABBAYE
PAR LES REVOLUTIONNAIRES FRANCAIS 1795**

Dès la seconde conquête de la Belgique en été 1794, les Français révolutionnaires mirent les Pays-Bas en coupe réglée. En octobre, ils firent le recensement du village de Jette et de l'abbaye où ils notèrent 47 personnes en tout, 6 bonniers de champs, 3 de prairies et 65 de bois directement exploités par elle.

Les 15-16-19-26 et 27 ventôse an III (5-6-9-16 et 17 mars 1795), un certain Joniaux, probablement un Français, en tout cas un étranger à la région, avait requis deux « officiers municipaux » ou échevins de Jette, François-Norbert Criau, propriétaire de l'auberge, brasserie et ferme du « Wilg », et Michel Moerenhoudt, fermier de la « Bouverie » en face de l'abbaye, pour dresser l'inventaire mobilier de celle-ci. Le 15 ventôse, ils commencèrent par exiger la liste de tous les membres présents de la communauté et ceux des absents, puis Joniaux scella le coffre-fort conventuel et demanda au proviseur, François de Rijcke (+ décembre 1797) « les chartes, papiers, terriers et autres documents », mais le chanoine lui répondit que « l'abbé absent les avait fait remettre au refuge de Bruxelles » et « qu'avant l'entrée des armées de la Républi-



L'abbatiale pendant le premier quart du 20^e siècle

que en ce pays, ils se sont trouvés égarés ou emportés soit par l'abbé ou tout autre ignorant l'endroit où ils se trouvent actuellement ». En partant, ils apposèrent les scellés sur plusieurs appartements.

Le lendemain, 16 ventôse, ils recensèrent les objets sacrés de l'église et de la sacristie, le mobilier du réfectoire, du chauffoir, de la cuisine, du chapitre et d'autres pièces. Le 19 ventôse, ils se rendirent à l'infirmerie, la cave à vin et les dépendances. Ils laissèrent tout en place à la demande des religieux, mais ils firent signer l'inventaire par chacun d'eux. Le 19 ventôse ils demandèrent de faire parvenir à l'administration d'arrondissement la liste des immeubles et de leurs revenus, et ils laissèrent les scellés à la garde « des chefs de la communauté », c'est-à-dire le prieur, Siardus Goossens qui décédera déjà le 18 mai 1796 à 42 ans, et le sous-prieur, Mathieu Eyckholt, profès en 1791, qui eut bientôt la lourde responsabilité de gouverner l'abbaye en l'absence du prélat De Maeght, de faire face à la persécution et d'assister impuissant à la fermeture du monastère.

Le 26 ventôse, des « représentants du peuple » sans plus de précision, avaient requis Joniaux d'être présent à la levée du sceau apposé sur la porte de la bibliothèque qu'ils visitèrent puis le firent remettre en place. Le 27 (17 mars 1795), les trois commissaires inventorièrent la demeure abbatiale, le quartier des hôtes et les jardins, ils en signèrent le procès-verbal. Leur travail était terminé pour le moment...!

G.G.

A.G.R., Préfecture Dyle, n° 1818